

6e Année - No 10

Octobre 1913

NOTRE ROMAN COMPLET

# LE BEAU ROLAND

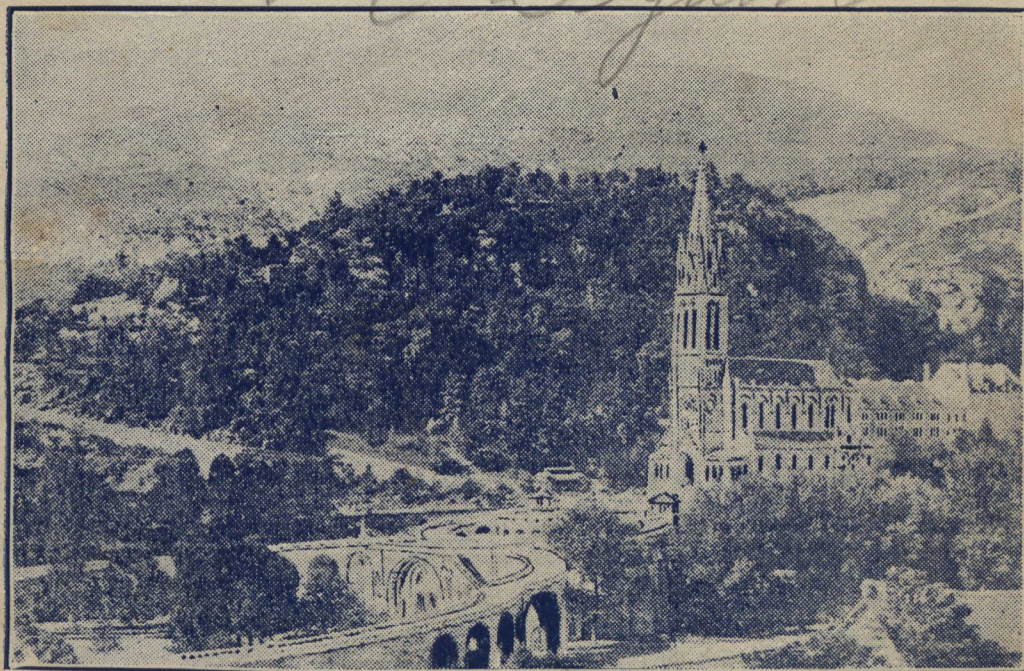
Par Georges Ohnet

# La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.

*M. Lévesque*



LOURDES, (Voir intérieur)

**Sommaire:** Octobre, par Roger Francoeur. Lourdes. L'Industrie des espadrilles. Les Tombes de Kirghiz. La Mosaïque. Les premiers habitants de Paris. La Justice du Prince Baudoin. Les Régates à Gaspé. Les Profondeurs de l'Océan. Les animaux qui se maquillent. Le langage des Célestes. La Bretagne pittoresque, par A. Riou. Un peu de tourisme: Le canon de la ville de Gand; Les Brodeurs aux Indes; Des chameaux chinois; Dans les Rocheuses; Le monument du tropique du Cancer. Poésies, etc.

**POIRIER, BESSETTE & CIE**  
Edit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.



# Maigreur Vaincue!

Développement, Beauté, Fermeté  
de la Poitrine

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge  
par l'emploi du

## *Transformateur Japonais*

propriété du Spécialiste Henri Rivod.

Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

**\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00**

TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

**SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.**

✉ Toute correspondance absolument confidentielle.

# The Canadian Advertising Limited

## AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants. Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirent étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.**

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous— il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

**W. Legault,**  
(Enregistré)

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES  
548 Parc Lafontaine, Montréal.

**GRAND  
TRUNK  
RAILWAY  
SYSTEM**

Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

**A TORONTO**

En 7½ Heures par

**"l'International Limité"**

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

**Quatre Trains Express par Jour**

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

**MONTREAL, TORONTO et L'OUEST**

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOXVILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

# L'Almanach du "Samedi"

POUR 1914

est en voie d'achèvement et comprendra une quantité de renseignements aussi utiles que variés.

Ce ne sera pas un livre banal qui n'amuse qu'un instant mais un recueil que l'on pourra lire avec profit d'un bout de l'année à l'autre et que l'on devra conserver soigneusement pour le consulter en cas de besoin.

MALGRE SA VALEUR INDISPUTABLE,

## L'Almanach du "Samedi" pour 1914

Ne sera vendu que 10 cents seulement

chez les dépositaires du SAMEDI, ou chez les Edits-prop.

**Poirier, Bessette & Cie, 200 Boulevard St-Laurent - Montreal**



### UNE SOLUTION QUI S'IMPOSAIT

On a décidé la création d'immenses usines où l'on ne prépare uniquement que des oignons. Ce sera là que l'on enverra, au lieu du pénitencier, les maris impénitents. Ce sera le vrai moyen de leur arracher des larmes.

# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT:</b> Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	<b>Parait Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. <b>AVIS AUX ABONNES</b> La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

## Octobre

**L**a rapidité avec laquelle le temps s'enfuit est surtout sensible quand arrivent les derniers mois de l'année.

Octobre déjà! Il y a peu de temps encore que la neige recouvrait le sol et que les arbres scintillaient sous le givre et voici que l'on parle déjà d'une nouvelle apparition de cette neige et de ce givre!

Trois mois seulement et l'année sera terminée! Trois mois, qu'est-ce que cela? Bien peu de chose, surtout quand c'est derrière soi.

Ce qui est vrai pour l'année l'est également pour la vie entière. L'heureuse jeunesse ne s'en rend pas compte et voit l'avenir aussi lointain que la fin de l'année nous semble éloignée lorsque nous sommes en janvier...

Demain même nous semble quelquefois ne devoir jamais venir et lorsqu'une chose quelconque nous embarrasse ou nous crée un ennui, nous en remettons volontiers la solution au lendemain comme si la journée présente devait se prolonger indéfiniment.

Et pourtant les heures s'écoulent implacables et impossibles à arrêter, le jour s'achève et le lendemain arrive avec ses ennuis et ses désillusions si nous le sommes préparé ainsi.

Telle est l'année, presque aussitôt terminée que commencée et dont un bien petit nombre constitue la vie humaine.

Octobre est le précurseur de l'hiver; il semble que dans son nom lui-même passe comme un frisson avant-coureur des grands froids...

Sans doute il nous réserve encore des beaux jours mais le soleil qui les illumine a perdu, sinon de son éclat, du moins, semble-t-il, quelque chose de sa vie; pure illusion assurément car il renaitra plus vigoureux au printemps.

Les feuilles mortes qui roulent sur le sol seront, elles aussi, remplacées par d'autres sur les arbres mais pour celles-ci la fin est irrémédiable.

Octobre qui les a fait mourir doit être notre avertissement.

**Roger Francoeur.**

## Automne

Sous le voile flottant des brumes violettes,  
Voici frémir les bois d'automne, et les buissons  
Hérissent la maigreur de leurs frêles squelettes  
Que le soir trouble de frissons.

Le vent roux, dont la voix n'est pas encore farouche,  
Souffle dans le sentier qui commence à jaunir;  
On dirait qu'un adieu se traîne sur la bouche  
De quelqu'un qui doit revenir:

L'adieu sans désespoir d'une force assouvie,  
Un peu lasse, et qui va se reposer un peu;  
Et la langueur de ceux qui connaissent la vie  
Se mêle aux chagrins de l'adieu.

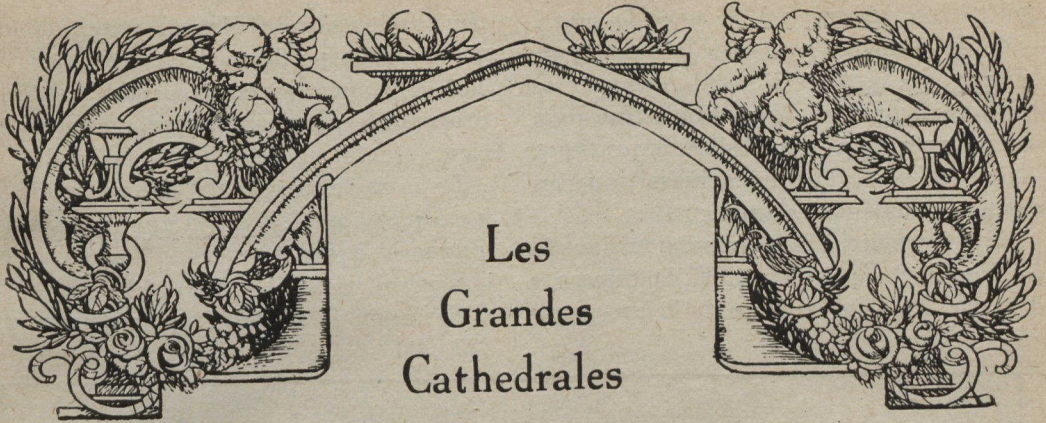
L'air qui s'attriste endort les chants qui vont se taire;  
Tout s'apaise, une paix en deuil, chants apaisés:  
C'est la trêve à l'amour qui descend sur la terre  
Après la fête des baisers.

Et là-bas, seule au fond des plaintives allées,  
Celle qui sut aimer s'achemine en rêvant;  
Elle marche; sa robe est couleur d'azalées  
Et son voile s'enfle de vent.

La belle au bois mourant s'en va, s'arrête, écoute;  
L'âme du paysage erre dans ses cheveux;  
Les arbres fraternels se penchent sur la route  
De la soeur qui comprend leur vœux.

Cassant les rameaux secs du bout de son ombrelle,  
Elle passe, et son rêve est triste de passer,  
Car nul printemps d'amour ne renaitra pour elle  
De l'hiver qui va commencer.

Edmond HARAUCOURT.



## Les Grandes Cathedrales

# LOURDES

**L**OURDES! Nous voici dans le pays du miracle et sur le point de la terre où le surnaturel et la nature opèrent leur plus infime contact. Site admirable, au confluent de trois luxuriantes vallées, sur lesquelles le château fort, que l'on dirait taillé dans le roc, dresse le souvenir impérieux du passé.

Voici, sur le quai de la gare, attendant un train de malades, des brancardiers joyeux et graves, alertes et recueillis. C'est déjà "l'hospitalité," c'est-à-dire, tout le dévouement et toute la charité concevables...

Ici, la charité humaine se surpasse. Les classes sociales n'existent plus. Les serviteurs sont servis. Grandes dames et bonnes femmes rivalisent de zèle.

Je sais telle servante qui a pansé les plaies les plus horribles, telle femme du monde qui a soigné la plus rebutante gangrène. Et ce qui frappe, c'est la grâce, la gaieté dont s'accompagne un si beau dévouement.

A Lourdes, il y a le miracle selon la foule et le miracle selon le bureau des constatations.

Que, sur le passage du Saint-Sacrement, un malade se lève, jette ses béquilles et marche, la foule est transportée d'enthousiasme.

Les guérisons de paralytiques, de muets, de sourds et d'aveugles sont ses miracles préférés, ceux qu'elle demande: "Seigneur faites que je marche! Faites que j'entende! Faites que je parle! Faites que je voie."

Ce sont aussi ceux qui lui paraissent les plus évidents. Ils sont pour elle l'évidence même et leur constatation s'impose à tout homme de bonne foi.

Ce sont, au contraire, ceux que les médecins du bureau des constatations accueillent avec le plus de méfiance. Le rôle qu'y peuvent jouer les nerfs est si grand et si varié!

Voici au contraire un cas récent qui a retenu l'attention des médecins: une

couturière, venue en 1906 avec le pèlerinage de Marseille portait à la hanche une tumeur qui grosse d'abord comme un œuf, avait pris les proportions d'un pain.

Une opération—impossible à pratiquer—pouvait seule l'en débarrasser, au dire des médecins qui la soignaient.

Or, à la suite d'une immersion dans la piscine, le 8 septembre 1906, la tumeur a disparu. Peu après, la malade est venue

ments nécessaires à l'examen des malades et où un corps de médecins, étudiera les cas et communiquera au public et à la presse des procès-verbaux vraiment sérieux,—enfin une clinique du miracle.

Le miracle aux yeux des médecins du bureau, est un fait qui n'apparaît qu'à la longue et à des gens compétents; la foule n'y voit rien.

Certes, on ne saurait trop se féliciter que



## LOURDES

faire constater au bureau des constatations sa guérison complète.

Eliminer le plus possible toute influence nerveuse, s'attacher aux plaies, fistules et tumeurs, suivre longtemps le malade pour s'assurer de la guérison, provoquer des enquêtes—telle est la méthode suivie au bureau.

On parle d'ailleurs d'y installer une véritable clinique dotée de tous les instru-

l'on perfectionne autant que l'on pourra le bureau des constatations, c'est parfait.

On poussera jusqu'aux dernières limites l'investigation scientifique, puis, tout bien examiné, les plus impartiaux et jusqu'aux plus hostiles des savants, avoueront eux-mêmes leur impuissance. Evidemment tout cela est, tout cela serait très bien.

Mais les nouvelles clartés, froides et limpides, de la science, n'éclipseront pas



les anciennes, les clartés troubles et chaudes de la foule.

Pour Dieu! ne soyons pas, à notre tour et pour les faits religieux, victimes de l'obsession scientifique.

La médecine n'est-elle pas, d'ailleurs, un art plus qu'une science? Entre la constatation scientifique d'une guérison extraordinaire, incompréhensible, et la proclamation d'une intervention surnaturelle, il y a un fossé. Pour le franchir, un élan proprement religieux est nécessaire. Il ne suffit pas de voir pour croire, cela serait trop commode et l'on y aurait peu de mérite; il faut vouloir. Et c'est précisément cette volonté que la foule affirme à son plus haut degré de puissance.

La foule veut le miracle.

On oserait presque dire qu'elle y collabore. Et que vient-on nous parler de suggestion collective? Où donc a-t-on vu que la suggestion guérissait les maladies, mêmes nerveuses, — non plus dans leurs symptômes seulement et pour un temps — mais dans leur principe et pour toujours?

La foule amassée sur le Parvis du Ro-

saire mêle ses supplications et ses "Hosanna", remercie et demande à la fois, exigeante et reconnaissante déjà.

Elle veut, c'est vrai, des miracles un peu gros et visibles. Ne nous récrions pas sur sa matérialité.

Les troubles de la vue, du mouvement, de la parole et de l'ouïe sont, en effet, ceux qui affectent le plus profondément les relations sociales.

Les paralytiques, les aveugles, les sourds et les muets semblent plus que les autres malades, exclus de la communauté.

C'est pourquoi la foule de Lourdes est enthousiasmée et s'épanouit en "Hosanna" quand sa ferveur religieuse lui a rendu un de ces exilés.

Que l'on perfectionne la constatation scientifique de ces faits qui apparaissent extraordinaires à l'art médical, il faut répéter que cela est excellent.

Mais les miracles de la foule — n'oublions pas que ce sont les miracles évangéliques! — sont splendides et suffisants. On n'y apportera que quelques clartés de plus.

---

## L'INDUSTRIE DES ESPADRILLES EN ESPAGNE

---

La fabrication des sandales de jute et de chanvre, appelées "espadrilles", est une des principales industries nationales de l'Espagne. Les gens du peuple portent, à peu près exclusivement, cette chaussure commode et bon marché durant toute l'année. Les espadrilles sont également très répandues dans l'Amérique latine qui en importe annuellement des milliers de paires.

Elles se fabriquent en tressant les cordes de chanvre ou de jute de façon à constituer une natte ayant la forme du pied; en liant ensuite solidement ces cordes, on arrive à former une forte semelle épaisse de un quart de pouce environ. Sur cette semelle est cousue une empeigne de toile, un peu moins haute que celle d'un soulier bas ordinaire. L'espadrille est assujettie au pied par deux solides rubans

cousus au revers de l'empeigne, qui sont ramenés au bout du pied, puis enroulés autour de la cheville et attachés autour de la jambe.

Les couleurs préférées sont le blanc et noir, puis le rouge, le bleu et le gris foncé.

Jusqu'à ces dernières années, les espadrilles étaient faites à la main, par de petits fabricants employant un nombre restreint d'ouvriers. Mais en présence de l'extension considérable de cette industrie en Espagne et à l'étranger, la fabrication de cet article a été établie sur des bases plus modernes, et il existe aujourd'hui plusieurs importantes manufactures produisant les qualités bon marché par quantités considérables.

L'article ainsi fabriqué est vendu de 1 à 1,15 dollar par douzaines de paires, en gros, et de 13 à 18 cents la paire, en détail.

Le jute brute est importé de l'Inde, ordinairement par l'intermédiaire de maisons anglaises; exceptionnellement des cargaisons complètes sont expédiées directement de Calcutta à Bilbao. Il y a de grandes manufactures qui s'occupent exclusivement du tressage de la corde de jute; les principales se trouvent à Zamarrillo et Aranguren (Biscaye) et à Azcoitia. Elles fabriquent aussi les cordes de chanvre qui sont destinées aux espadrilles de qualité supérieure ordinairement faites à la main et vendues, au détail, de 20 à 30 cents la paire.

Cette industrie emploie hommes, femmes et enfants.

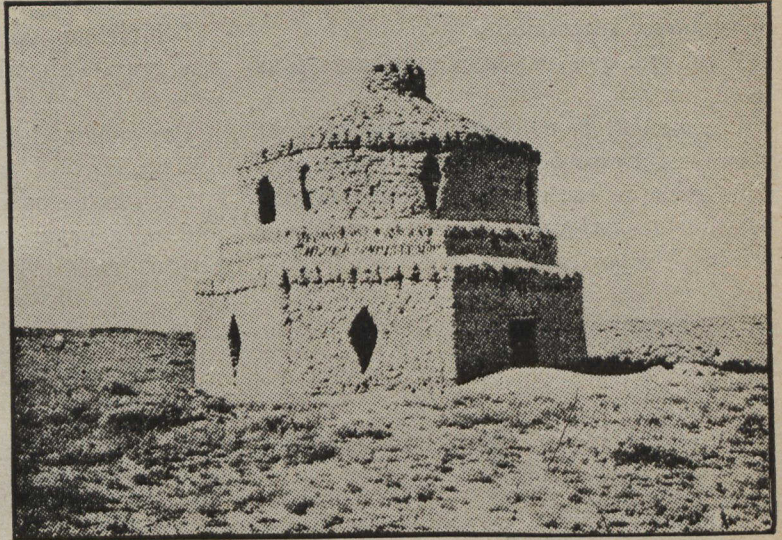
Les salaires varient beaucoup suivant l'activité de la demande des marchandises et le siège de l'usine. Le salaire moyen, par jour, est de 40 cents pour les hommes, 31 à 36 cents pour les femmes et 22 à 27 cents pour les enfants. Dans les manufactures où le travail est fait à la main, chaque ouvrier fait 2 à 3 paires par jour, les hommes faisant les espadrilles de grandes dimensions, les femmes, les formes moyennes et les enfants, les plus petites. On peut estimer la production des provinces basques de 10,000 à 12,000 paires par jour.

Des manufactures s'élèvent actuellement dans les Républiques de l'Amérique latine; elles restreindront, sans doute, l'exportation de cet article. La plus importante fonctionne à Rosario de Santa-Fé, en Argentine, sous la direction d'un Barcelonais, au capital de 500,000 piastres-papier. Toutefois, la diminution n'affectera que les usines espagnoles travaillant pour l'exportation. La moitié, au moins de la demande intérieure, qui est immense, est alimentée par les petits fabricants établis dans les quartiers ouvriers de toutes les villes espagnoles; Barcelone possède 209 de ces boutiques, Madrid 94 et Valence 78. Il est impossible, faute de statistiques, d'évaluer la production totale des espadrilles en Espagne.



# Les Tombes Kirghiz de Siberie

---



Sous le nom très général de Kirghiz, on comprend des populations mongoles, indo-européennes, touraniennes, d'autres encore, qui ont pour lien un ensemble de traditions, de noms, d'habitudes analogues et une langue telle qu'avec un peu de ture on arrive à se faire comprendre.

Un des beaux traits de leur caractère est l'hospitalité, qu'ils pratiquent à ce point qu'on ignore chez eux le prix d'un service rendu.

Ils sont sociables, aimables pour les étrangers; quoique musulmans, ils n'imposent pas le voile à leurs femmes et leur laissent prendre une grande part dans les affaires de la communauté.

Ils vivent dans d'immenses plaines de sable et d'herbes; ils y mènent la vie des nomades, changeant de résidence deux fois l'an pour le pâturage de leurs troupeaux de moutons, qui errent le jour et qu'ils parquent la nuit dans une enceinte où s'élève leur campement.

La nécessité de se déplacer sans cesse les a amenés à posséder des habitations

démontables, en l'espèce, des tentes qui ont l'air d'énormes bols renversés.

Ces tentes sont faites d'un treillis de saule, reposant sur un fond circulaire également en saule, et sont recouvertes d'un lainage blanc.

Ne pouvant donner à leurs demeures quotidiennes la stabilité qui permet de faire oeuvre d'architecte, ils se sont ingénies à faire de leurs tombes des monuments non seulement durables, mais encore conçus et exécutés avec un certain art.

Chose curieuse, chez ces populations d'un développement intellectuel relativement restreint, la géométrie a été la principale inspiratrice.

Les tombeaux, en effet, en relèvent tous par leur forme, représentant celui-ci sous l'aspect d'un cône, celui-là sous l'aspect d'un cube, tel autre figurant un polygone.

Les matériaux sont tels qu'on peut les attendre d'un pays où la pierre de taille et le roc font absolument défaut; ils consistent en poutres, en torchis dans lequel

on insère des cailloux plus ou moins gros ; en briques cuites au soleil ; et la solidité en est assez surprenante.

Il est vrai que les pluies sont rares dans la région.

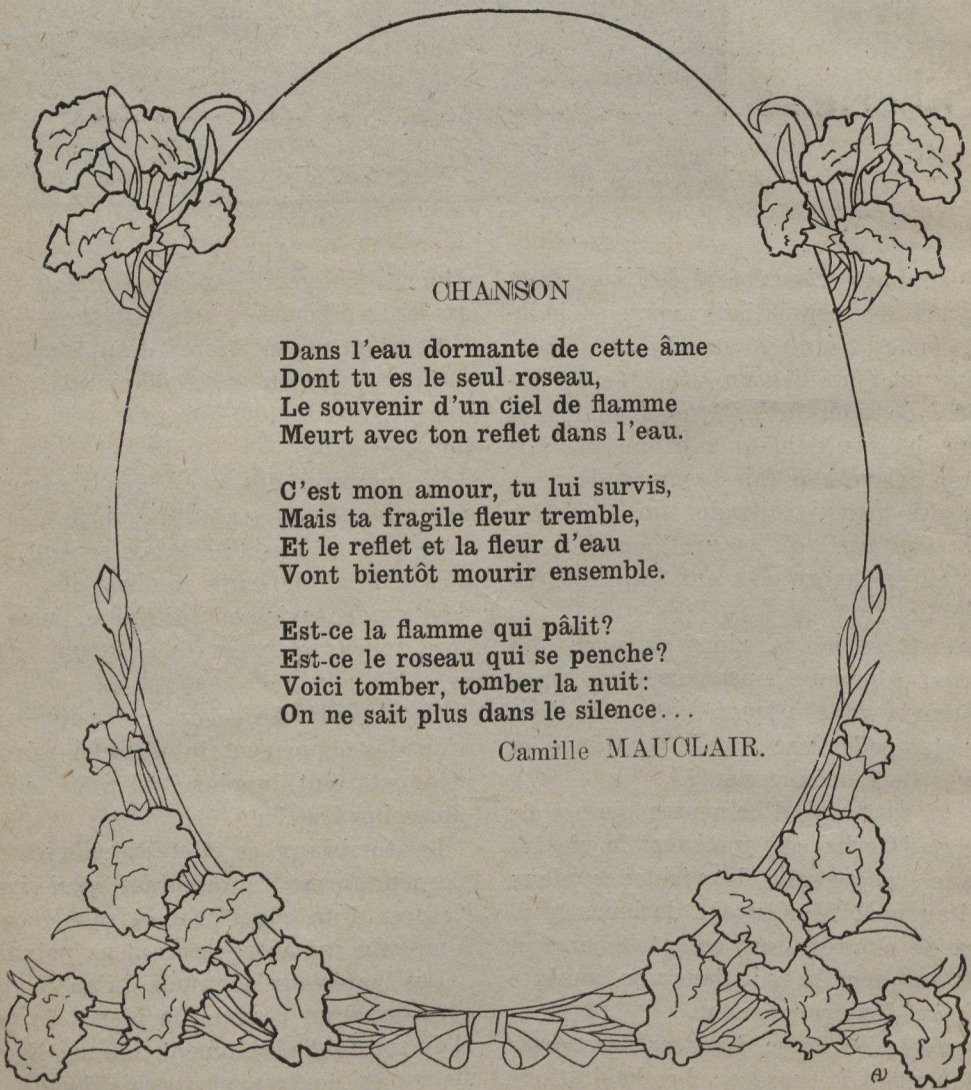
L'ornementation, comme le monument même, est d'essence géométrique ; elle consiste presque exclusivement dans la disposition des briques en losanges, en lignes brisées ; les portes et les fenêtres elles-mêmes

ont des formes qui indiquent une recherche analogue.

L'intérieur du monument offre, dans une grande chambre, la tombe, et rien de plus.

Pas même de pierre tombale ; nulle inscription.

Ces tombes en disent long sur la simplicité et la nature paisible des populations kirghizes.



CHANSON

Dans l'eau dormante de cette âme  
Dont tu es le seul roseau,  
Le souvenir d'un ciel de flamme  
Meurt avec ton reflet dans l'eau.

C'est mon amour, tu lui survis,  
Mais ta fragile fleur tremble,  
Et le reflet et la fleur d'eau  
Vont bientôt mourir ensemble.

Est-ce la flamme qui pâlit ?  
Est-ce le roseau qui se penche ?  
Voici tomber, tomber la nuit :  
On ne sait plus dans le silence...

Camille MAUCLAIR.



## LA MOSAÏQUE

**S**OUS nos climats et avec nos habitudes de confort, qui nous font rechercher tentures et tapis haute laine, la mosaïque a perdu en grande partie la place qu'elle occupait jadis, à une époque où les raffinements de la civilisation se rencontraient surtout dans des contrées comme l'Italie: ici, la température faisait rechercher au contraire des revêtements en pierre pour le sol.

Aussi, comme toutes les anciennes civilisations ont été des civilisations de pays chauds, Orient, Grèce, Italie, etc., la mosaïque a une histoire qui remonte fort loin dans le passé; et l'on cite de ces ouvrages qui excitaient l'admiration dans l'ancienne Egypte, en 2500 avant Jésus-Christ.

Bien entendu, par mosaïque, nous entendons ces sortes de pavages faits d'une infinité de petits cubes de pierre dure, de marbre, d'émail, retenus sur une surface plane par un ciment spécial, et formant par leur rapprochement des dessins plus ou moins artistiques.

Ajoutons que peu à peu ces revêtements ont été employés à autre chose qu'à former des parquets, et qu'on est arrivé à en revêtir les murailles, et aussi à en décorer des dessus de tables, des meubles, etc., les éléments, les cubes qui composent

la mosaïque étant alors de format beaucoup plus petit.

Bien qu'on sache, sans qu'il y ait de doute, que les Egyptiens ont fait usage de la mosaïque, on n'en a pas retrouvé de trace tangible dans les innombrables ruines ou palais égyptiens qu'on a mis successivement au jour.

Les Grecs, qui étaient fort amateurs de mosaïques, nous ont au contraire laissé des restes magnifiques des chefs-d'œuvre du genre, qui avaient été exécutés dans leurs temples ou leurs demeures; et l'on cite en particulier la belle mosaïque du Temple de Jupiter, à Olympie

Ils se mirent à les utiliser également pour les murailles et pour les plafonds, les voûtes. Ils avaient du reste des idées tout à fait originales en la matière.

C'est ainsi qu'une décoration était devenue pour ainsi dire classique dans les salles de repas: c'était ce qu'on nommait "l'asaroton", où l'on imitait, avec les petits cubes colorés, les miettes, les débris de repas qui restent sur le sol d'une salle, après un festin.

Il existe au Musée du Capitole, à Rome, une mosaïque trouvée dans la Villa d'Adrien à Tivoli, et qui est un des plus

beaux spécimens de ce que savaient faire les artistes grecs.

Elle est uniquement exécutée avec des cubes de marbre. Mais, quand on a voulu figurer toutes choses dans les mosaïques, on a dû chercher une plus grande variété de teintes, et, pour cela, avoir recours à des cubes de verre, ainsi qu'à de petits morceaux d'émail de toutes les nuances, donnant jusqu'aux demi-teintes.

Les plus belles mosaïques romaines, c'est-à-dire trouvées sur le sol romain, ont été, dans les débuts, faites par des artistes grecs venus chez leurs conquérants pour apporter cet art si spécial.

Mais partout où sont passés les Romains, on retrouve des mosaïques en grand nombre. on se rappelle peut-être celles qui ont été découvertes en Algérie, dans d'anciennes colonies romaines; une des plus belles que l'on connaisse a été mise au jour dans la villa romaine de Bognor, dans le comté anglais de Sussex.

On a rencontré dans le comté d'Oxford, dans celui de Gloucester. Au reste, à ces époques pourtant lointaines, on a porté le luxe et l'éclat des mosaïques aussi loin qu'il était possible; les Grecs, dans la composition de leurs mosaïques, avaient recours à l'os, à l'ivoire, à la nacre; on imagina également de placer des feuilles d'or ou d'argent sous des cubes de verre transparent.

Avec l'apparition du christianisme, et surtout au fur et à mesure qu'il faisait la conquête du monde, la mosaïque prit peut-être encore plus d'importance: non plus pour l'ornementation des maisons particulières, mais bien pour celles des édifices publics, des temples, des églises.

Les papes et les empereurs chrétiens firent un usage magnifique de ce mode de décoration, qui servait à l'édification, à l'instruction des fidèles, et ajoutait à la

majesté des cérémonies du culte. Au quatrième siècle surtout, les basiliques étaient ornées de compositions où apparaissait le Rédempteur avec ses apôtres.

La mosaïque gagna Constantinople avec l'empereur Constantin; elle était toujours pratiquée en Italie, mais sous une forme de moins en moins artistique avec la décadence générale qui se manifestait dans ce pays.

Cependant une renaissance admirable devait se produire, et l'on se remit à faire de magnifiques mosaïques à Rome, à Venise, en Sicile; de grands artistes, de grands peintres comme Giotto, étaient en même temps des praticiens et des techniciens surprenants de la mosaïque.

Ensuite, on vit des Titien et des Raphaël faire des cartons qu'on reproduisait en mosaïques. Et un voyage en Italie permet de suivre cet art durant des siècles et des siècles, depuis les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, jusqu'à celles de Saint-Marc ou de Saint-Pierre.

Aujourd'hui encore on fait de très belles mosaïques, bien que, en dehors des dispositions tout à fait ordinaires des vestibules, par exemple, on emploie peu ce mode de décoration.

Le moindre ouvrage en mosaïque revient en effet fort cher, par suite des opérations successives très minutieuses qui sont indispensables pour mener à bien un travail de cette sorte.

Tout d'abord, il faut préparer la matière première, qui est, comme si souvent, déjà considérablement travaillée.

Ce sont ces petits cubes que l'on est en train de débiter dans une des gravures qui accompagnent ces lignes; on y voit à la fois le débitage des cubes, et aussi l'assortiment des palettes, le rangement de séries de cubes de même nuance, dans des casiers, sur des petits rayons spé-

ciaux, où les artistes viendront chercher les nuances diverses dont ils ont besoin pour leur travail.

La matière d'où l'on tire les éléments de la mosaïque se présente sous la forme de plaques d'une certaine surface, et c'est à petits coups secs de marteau, en se plaçant devant un établi de forme particulière, que l'ouvrier poursuit le sectionnement d'une plaque.

Les plaques peuvent être du marbre scié en lames assez minces ou de la terre cui-

que l'on recouvre à chaud et de manière qu'elle s'y colle, d'une mince épaisseur de verre transparent.

Cela laisse apparaître la belle coloration dorée. Quant aux "galettes" de verre coulées, elles ont un centimètre environ d'épaisseur; et le mosaïste, en les posant à plat sur un coupoir, et en donnant un coup sec avec sa marteline à lame tranchante, débite les galettes en bandes qu'il redivise ensuite en cubes.

Ces petits cubes sont naturellement un



Atelier de débitage et d'assortiment des cubes pour la mosaïque.

te: mais le plus ordinairement c'est du "smalte", comme on dit en Italie, de l'émail, ou, si l'on veut, un verre spécial.

On colore ce verre au moyen d'oxydes métalliques, de manganèse pour le violet, de nickel pour le brun, d'urane pour le jaune, de cobalt pour le bleu, de cuivre pour le vert ou le rouge, etc.

La lame pour le fond d'or, que l'on débitera en petits cubes exactement de la même façon, est faite d'une plaque d'émail sur laquelle on place une feuille d'or,

peu irréguliers, par suite de ce mode de séparation; et, pour les travaux très soignés, où l'on veut suivre de près les lignes d'un dessin, comme dans la reproduction d'un tableau, on met les cubes à la forme, c'est-à-dire qu'on les régularise, soit à l'aide de petits coups de marteau complémentaires, soit en les présentant de côté sur une meule.

Bien entendu, pour les mosaïques servant à décorer des bijoux, les smaltes, de minimes dimensions, sont obtenus en ba-

guettes sous forme de verre filé.

Comment va-t-on mettre en place ces cubes et les faire tenir? Il faut naturellement les rassembler verticalement à côté les uns des autres, en reproduisant les lignes, les couleurs, les surfaces nuancées du modèle, qui est dessiné et peint à l'avance, et peut servir bien des fois, si l'on fait une multitude de mosaïques semblables.

La matière au moyen de laquelle on fixe en place les cubes, et aussi l'exécution du travail de nuancage, diffèrent sensiblement suivant les circonstances et suivant certaines habitudes.

D'une manière générale, il faut toujours arriver à poser verticalement les cubes, disposés convenablement au point de vue des couleurs, dans un évidement du mur (s'il s'agit d'une muraille à décorer), ou du sol, si c'est un parquet; cet évidement présente une profondeur un peu supérieure à la hauteur des cubes, parce qu'on doit y mettre du mastic, du ciment, quelque matière susceptible de coller, de cimenter, de maintenir les cubes.

Cette matière sera tout simplement du ciment à l'achaux, si la mosaïque est exposée à l'air; au cas contraire, ce sera un vrai mastic à l'huile.

Dans le ciment, on ajoute souvent de la brique pilée; on a étudié de très près la nature de ce ciment, car c'est de sa résistance que dépendra la durée de la mosaïque.

Mais il a l'inconvénient de durcir vite, et il faut se hâter d'y enfoncer les cubes avant qu'il ait trop durci. Le mastic à l'huile, qui contient du reste de la pierre pulvérisée et aussi de la chaux éteinte, garde, lui, sa plasticité durant des semaines.

De toutes façons, comme il faut, pour

une assez faible surface, un nombre considérable de petits cubes, si l'on veut obtenir une belle mosaïque à teintes fondues, on compose d'abord à l'atelier les éléments divers de l'oeuvre.

Les ouvriers ou artistes mosaïstes se partagent la besogne, prennent chacun une partie de la surface de la mosaïque, dont ils ont sous les yeux un modèle à l'échelle véritable; pour l'un, ce sera la figure ou les cheveux d'un personnage; pour un autre le cou, une portion d'une robe, etc.

On devra ensuite se livrer à une sorte de jeu de patience pour mettre en place, en les intercalant les uns entre les autres, les morceaux composés et préparés de la sorte.

Parfois on emportera sur le chantier les diverses parties ainsi composées sans que leurs éléments aient été cimentés les uns aux autres; on aura creusé la muraille (la mosaïque y ayant été dessinée tout entière) là où ces fragments doivent venir prendre place; et comme du ciment aura été étendu sur toute la surface creusée, on reprendra un à un les cubes, dans l'ordre voulu, on les piquera dans le ciment, et on aura bientôt reproduit en place et définitivement tout ce qui avait été préparé à l'atelier.

Tant que le ciment conservera sa malléabilité, on aura la faculté d'apporter les corrections qui s'imposeraient.

Mais on comprend bien que cette méthode est compliquée, puisqu'il faut recommencer presque deux fois la même opération, et que la seconde fois les cubes sont mis lentement en place, un à un, le mosaïste, le plus souvent, étant monté sur un échafaudage, où il travaille fort peu commodément.

Aussi a-t-on imaginé à Venise un pro-



cédé bien plus simple, bien plus rapide, et moins coûteux.

Quand les ouvriers composent les éléments de la mosaïque, ces parties diverses qui doivent s'assembler ensuite comme les portions d'un jeu de patience, ils placent les cubes sur une feuille de carton, à la surface même de laquelle est peinte la partie de la mosaïque que chaque ouvrier est chargé de reproduire; cela guide donc déjà le mosaïste de la manière la plus sûre, dans la mise en place des cubes de telle ou telle nuance.

De plus, il colle verticalement les cubes sur cette feuille de carton, mais dans la position inverse où ils doivent pénétrer dans le mortier du mur; c'est-à-dire que c'est la partie destinée à former la surface de la mosaïque qui est collée au carton, tandis que le bout du cube que l'on noiera plus tard dans le ciment se présente sous les yeux de celui qui suit le travail de composition.

Les colorations et l'aspect restent à peu près les mêmes que si l'on voyait les cubes par leur face véritable.

Avant d'aller mettre en place dans le mur ou le sol les morceaux du jeu de patience, on les réunit sur le plancher d'un grand atelier.

En somme, on compose provisoirement la mosaïque de ses différents éléments constitutifs mis et vus à l'envers, et un artiste expérimenté vérifie si tout se raccorde bien, si les colorations se fondent harmonieusement.

On procède ensuite au montage, à la mise en place définitive.

Dans la partie du mur qui a été creusée suivant le dessin de la mosaïque, et qui correspond à chaque élément, on loge une bonne quantité de ciment; puis on applique toute la plaque de cubes, en retournant le carton, de façon que celui-ci demeure à la surface, en cachant du reste le travail.

Quand le mortier ou le ciment a durci, on enlèvera facilement le carton en mouillant abondamment; la surface de mosaïque apparaîtra alors telle qu'on l'a composée.

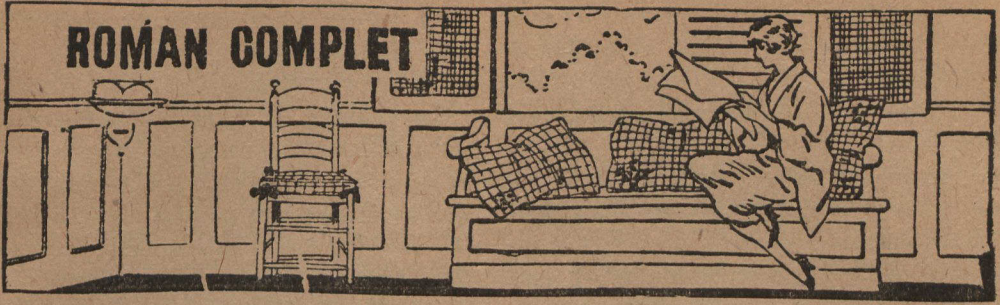
Une fois tous les cubes mis en place, il ne restera plus qu'à polir la surface pour la mettre bien de niveau, à masquer le mortier, qui paraît toujours un peu dans les joints, au moyen d'une encaustique colorée, et le travail sera fini.

Il aura demandé un temps considérable, pour peu que la mosaïque soit de grandes dimensions.





Mélancolie d'Automne



# LE BEAU ROLAND

Roman Inédit

Par Georges Ohnet

I

Est-ce toi, Roland?

—Oui!

—Arrive donc. Tu nous as tourmentés.

Comment es-tu si en retard?

—Une seconde.. Je mène les chiens à la paille, et je rentre.

La voix montait, du fond des ténèbres, jusqu'à la fenêtre ouverte par laquelle Hervé de Kéranou interrogeait son ami. Dans la cour de vagues ombres passèrent, un limier hurla, sans doute la patte éra-sée par un soulier à clous, des claque-ments de fouet et des ordres rudes se fi-rent entendre, une lueur de lanterne, au loin, troua l'obscurité.

—Ferme donc, Hervé, il entre du froid par la fenêtre...

Le jeune homme repoussa les battants de la croisée ogivale, aux petits carreaux

cernés de plomb, et revint vers la haute cheminée de pierre, au rétable sculpté, dans laquelle flambaient de grosses bû-ches de pommier. Devant une table sur laquelle le café venait d'être servi, se tenaient assis une jeune fille, celle qui avait demandé à M. de Kéranou de fermer la fenêtre et un prêtre à figure rubiconde, à chevelure blanche qui fumait un cigare, avec un air de béatitude.

—Je ne suis pas fâché de savoir cet en-ragé de retour, dit Hervé. Le pays a beau être sûr, on ne sait pas ce qui peut arri-ver à un chasseur qui appuie quatre bâ-tards comme les miens, sous la conduite d'un infatigable piqueur comme Le Poul-du...

—Il est de fait que si vos chiens, mon-sieur le baron, avaient empaumé la voie d'un grand loup dans les landes de Gui-rec, et que M. de Fréville se fût cru obligé

de lui faire la conduite, il aurait fort bien pu du Finistère passer dans le Morbihan, et, ayant lancé près de Quimper, faire hallali, trois ou quatre jours après, vers Hennebont!

—Ou ne pas faire hallali du tout, et s'en revenir bredouille, fit en riant Mlle de Kéranou...

—Eh! Mademoiselle Ursule, c'est arrivé plus d'une fois à votre cher père, du temps des grandes chasses, quand il était louvetier.

—Et que nous étions riches! soupira Hervé.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long. Roland de Fréville entra dans le salon. C'était un grand garçon, mince, blond, élégant, les yeux bleus, la moustache frisée, vêtu d'un costume de cheval en peau de taupe grise, une cape en velours à côtes sur la tête, un couteau de chasse à la ceinture. Il jeta sa cape sur un canapé, déboucla son ceinturon et se tournant vers Mlle de Kéranou:

—Je prie la maîtresse de la maison de bien vouloir m'excuser. Mais, si je suis en retard, il n'y a pas de ma faute...

—Avez-vous dîné? demanda Ursule.

—Mais non!

—Et il est neuf heures, chasseur infortuné!

Elle sonna, et à une jeune servante qui parut sur le pas de la porte:

—Vite! vite! qu'on serve M. de Fréville... Va à la cuisine, Annie. Moi je me charge de la salle à manger...

—Que de peine je vous donne! s'écria Roland. Et que d'excuses j'ai à vous faire accepter...

—Tu les offriras tout à l'heure, dit Hervé de Kéranou. Commence par dîner... Si vous voulez, Monsieur le curé, nous accompagnerons ce veneur affamé, pour ne point retarder sa restauration, et afin

qu'il puisse nous expliquer plus vite ce qui lui est arrivé...

—A vos ordres.

Le château de Kéranou, vieille maison du quatorzième siècle, bâtie sur les ruines, et avec les matériaux du donjon fortifié qui avait soutenu pendant quatre siècles les assauts des Anglais, des Français et des Bretons, pendant les guerres de la succession de Bretagne, et les campagnes de la guerre de Cent ans, est un des spécimens les plus remarquables de l'architecture dont le château de Josselin est la merveille. Un parc de vingt hectares, planté de chênes séculaires, l'entoure, occupant la partie enclose autrefois par les défenses avancées de la place forte. Les anciens fossés, dans lesquels la petite rivière de la Juilgne, détournée de son cours, coule encore, lente parmi les herbes, forment le clôture de la propriété. De larges percées au travers du taillis, ménagent des vues sur la vallée qui descend du côté de Roseanvel jusqu'à la mer. Le vent du large, qui souffle du nord, est brisé par les grands chênes dont les puissantes racines courent sur le granit du sol breton. Un parterre à la française s'étend, au midi, entre la façade principale du manoir et les communs. A deux lieues de Douarnenez, au milieu des landes, le château de Kéranou est à l'entrée d'une vallée qui s'abaisse vers la plage bordée de salines sévèrement surveillées par les douaniers. Des pierres druidiques, renommées dans la contrée, entourent le cirque de ses collines, au bas duquel commencent les salines. Un cromlech domine de sa masse moussue les dolmens irrégulièrement plantés. Sur la pierre, qui formait autrefois l'autel, une large rigole se remarque encore par laquelle coulait le sang des victimes, sous le couteau du sacrificateur. Un silence profond

enveloppe ce coin de terre, éloigné de tout hameau, de toute ferme, couverte de genêts et d'ajoncs marins dans lesquels les **grands lièvres roux** se gisent, ou se reproduisent les bécasses attardées. Dans ces fourrés presque impénétrables, de rares loups existent encore. Ils vont des forêts de la Vendée aux landes de Bretagne, faisant aux chevreuils une guerre impitoyable, et descendant pendant les longs et rudes hivers jusqu'aux portes des villes pour y guetter les chiens flâneurs, ou les chèvres mal gardées. C'est un pays sauvage, sentant la bruyère et le goëmon, triste et gris, où le soleil ne se montre que comme à regret, et que la pluie, tiède pendant une moitié de l'année, arrose de ses ondées amollissantes.

Hervé Gréhel de Kéranou, fils de l'ancien député du Finistère, habite, depuis six ans, le manoir où il est venu s'installer pour refaire sa santé gravement ébranlée pour la vie de plaisir qu'il avait menée à Paris. Sollicité de briguer la députation pour l'arrondissement autrefois représenté par son père, Hervé s'y est refusé, voulant, a-t-il dit, se consacrer à sa jeune soeur Ursule, retirée par lui du couvent, et promue à seize ans aux fonctions de maîtresse de maison. Dans la tranquille existence de province qu'il s'est créée, au fond de sa Bretagne natale, le baron de Kéranou s'est guéri de la neurasthénie qui l'accablait. Au près de sa soeur, aimable et gaie, en compagnie de son curé, ancien professeur au petit séminaire de Brest, esprit cultivé, coeur évangélique, indulgent aux autres, sévère pour lui-même, n'ayant qu'un seul défaut, son goût pour le tabac, Hervé vit heureux, dans l'aisance, cultivant ses terres, exploitant ses bois, et taquinant son préfet par une opposition politique incessante. Ses chiens sont les meilleurs de la contrée, et

il possède des bidets Corlay, aux sabots durs comme le fer, qui font leurs vingt lieues sans débrider, et recommencent le lendemain, sans traces de fatigue. Son piqueur Le Pouldu excelle à découvrir une passée de sanglier, à rembûcher un chevreuil aux ronciers. Tous les ans, à l'arrière-saison, il reçoit la la visite de son ami le vicomte de Fréville, celui qu'à Paris on appelle dans le monde des cercles, le beau Roland.

Alors ce sont des chasses, des promenades, des visites aux foires et aux pardons, à dix lieues à la ronde. Car si Hervé est bien revenu des folies de ce monde, Roland est toujours amateur de jolies filles. Et le pays de Quimper est renommé pour la beauté de sa race, curieux mélange de Celtes et de Saxons, qui donne aux femmes les cheveux blonds, les yeux noirs, et une élégance de formes irréprochable. Telle est Annic, la camériste d'Ursule, fille de pauvres bûcherons des bois de Roscanvel, recueillie toute petite à Kéranou, et grandie au manoir, comme l'enfant de la maison. Cette belle fille, au teint éclatant, aux jambes souples, passe dans la vie un sourire aux lèvres, chérie des maîtres et des gens, mais adorée par un gars au poil roux, hobotier de son état, le plus habituellement occupé à braconner, et nommé Yves Cloarec.

C'est le réfractaire le plus impénitent de cette contrée, où l'insoumission aux lois et règlements est passée dans les moeurs, depuis la chouannerie, au point que pendant longtemps les gendarmes n'auraient pas osé, une fois la nuit tombée, faire leur ronde entre les criques de Landevésé et la forêt du Marcoët. Car, dès que la nuit descend sur la terre, d'où s'élèvent des brumes légères, comme des gazes qui traînent, c'est l'heure des loups, des braconniers et des poulpiens.

Les routes sont encore assez sûres, au dire des gens du pays mais il ne fait pas bon s'aventurer au bord de la mer, ou dans la lande. On peut rencontrer des coureurs de grèves, qui vous conduisent droit a quelque trou caché dans les récifs et d'où l'on ne sort jamais, ou bien les lavandières du clair de lune, qui battent à grands coups, dans l'eau brune des mares, le linge des trépassés. On raconte, à la veillée, en fumant une pipe auprès de l'âtre, en buvant à petits coups l'eau-de-vie de grains soustraite aux perquisitions du rat-de-cave, la récente aventure de Conan Graëc, qui, ayant voulu surveiller sa chènevière où on maraudait la nuit, rencontra la Korigane de Fégorlé, qui l'obligea à danser avec elle jusqu'au jour. A preuve que, quand on le trouva mort, dans la lande, au coin de sa chènevière, il avait la figure noire, à force d'avoir tourné et les côtes enfoncées à force de s'être époumonné. Cependant Yves Cloarec rit silencieusement quand on lui parle de ces choses, et hoche la tête d'un air de doute. Aussi est-il craint comme s'il était complice des errants de la nuit, et les enfants ne sont pas éloignés de l'appeler meneux de loups. Seule, Annie le défend, plaisante les détracteurs de son amoureux, et déclare qu'il est moins peureux que les autres gars du pays, ou que, peut-être, pour avoir couru les chemins, pendant les nuits obscures, il en connaît les mystères et sait qu'ils ne sont pas redoutables, à moins de vouloir les pénétrer dans des intentions malveillantes. Tel ce greffier de la justice de canton de Plémeur qui, voulant faire du zèle, par un beau clair de lune alla se promener le long des salines, pour s'assurer que nulle déprédation ne se commettait au préjudice de l'Etat, fut retrouvé sur le bord de la mer ficelé comme un paquet avec des harts et pensa de-

meurer fou de la peur qu'il avait eue. Pays mélancolique, tranquille et silencieux, les environs de Kéranou, pour les esprits simples et qui se contentent de la vie calme; pays sauvage, obscur, inquiétant, pour qui veut aller plus loin que les apparences, chercher le pourquoi des choses, et expliquer l'inconnaissable.

C'était à quoi ne s'était jamais arrêté Hervé. Et quand le bon abbé Choucas, qui avait la passion de l'archéologie, s'ingéniait à pénétrer les secrets de la terre celtique, le baron lui disait en riant:

—Monsieur le curé, ne vous mettez pas mal avec les farfadets. Vous n'en aurez que des ennuis.

—Il n'y a pas de farfadets, répliquait l'abbé Choucas, mais des coureurs de grèves ou de routes, qui ne veulent pas être dérangés dans leurs expéditions nocturnes et qui s'arrangent pour forcer les gens à se tenir clos dans leurs logis.

—Eh bien! s'ils ne veulent pas être dérangés, qu'on ne les dérange pas! Mais avouez, en tout cas, que ce serait bien dommage de renoncer à toute cette mythologie, qui cadre si bien avec les brumes de notre pays, avec ses pierres ancestrales, ses landes et ses forêts. Toutes ces légendes, qui se perdent dans la nuit des temps, sont bien poétiques, et si nous devions nous résigner à remplacer les lutins, les gnômes, les elfes, et tous nos petits démons familiers, par de simples braconniers, de vulgaires pillards et de déplorable fraudeurs, ce serait au détriment de la couleur, de la poésie de notre Bretagne.

—Eh! qui vous dit le contraire? Je suis plus amoureux de vos légendes que vous-même, et quand l'ouvrage auquel je travaille depuis dix ans, et qui sera intitulé: "La Bretagne depuis les Druides", aura paru, vous verrez si je partage vos goûts.

Mais ce n'est pas une raison pour donner dans les sottises des gens qui nous entourent, et croire aux contes de veillées... Il n'y a plus de korrigans, il n'y a plus de lavandières de nuit, il n'y a plus de meneux de loups... Y a-t-il encore des loups?

### L'aventure de Roland

Il y en avait, à n'en pas douter, et le beau Roland en pût, ce soir-là même, donner des nouvelles "par corps", comme disent les veneurs, les quatre chiens d'Hervé de Kéranou, sous la conduite du piqueur Le Pouldu, s'étant emballés, pendant qu'ils chassaient un lièvre, sur un grand louq qui, sautant du liteau à leur approche, et se donnant à vue dans un champ de sarrazin, avait amené le plus beau hourvari qui se pût voir. Salé d'un coup de quatre dans les fesses, à cinquante mètres, le gaillard n'en avait couru que mieux, et, prenant le grand trot, il avait conduit, de boqueteaux en boqueteaux, les chiens et les chasseurs jusqu'à Lesguiren, où il s'était évaporé, comme une nuée, sans qu'il fût possible de retrouver sa trace. Après ce magnifique buisson creux, ayant six lieues de pays à faire pour rentrer au manoir. Le Pouldu et Roland, les chiens couplés, s'étaient acheminés vers Kéranou, au déclin du jour, pour rentrer fort tard, et par le clair de lune.

Dans la grande salle à manger, mettant les bouchées doubles, servi par Annie, qui s'empressait, pendant qu'Hervé, Ursule et le curé assis autour de la table, regardaient le chasseur dévorer, Roland racontait son aventure. Il en avait après la bête grise, qui venait de lui jouer si gaillardement le tour.

— Touchée, tu entends bien. Je l'avais touchée, cette grande bique! Car, il n'y a

pas à dire, elle était dans le coup! Ah! Ouich! Elle n'a pas paru s'en douter. Et Le Pouldu, qui court bien, et qui prenait tout le temps les grands devants, n'a pas pu arriver à un seul passage pour la saluer d'un bon coup de fusil!

Annie, qui écoutait, depuis un moment avec une mine intéressée, ne put se retenir de hasarder:

— Ce sera encore la louve du bois de Guirec, qui a mangé, cet hiver, sept moutons à la métairie de Roscanvel... Ah! Cloarec la connaît bien!

— Ah! Colarec la connaît bien! fit en riant Roland, qui dévisagea la jolie fille, de façon à la faire rougir. Et pourquoi ne l'a-t-il pas abattue? Il aurait eu la prime.

— Ce n'est pas l'affaire de Cloarec de tuer les loups, dit Annie.

— Et pourquoi ça? demanda Roland. Est-ce parce que les loups ne se mangent pas entre eux?

La Bretonne lança au jeune homme un coup d'oeil courroucé. Et, sans répondre, elle sortit, en emportant le plat dont Roland venait de se servir.

— Pourquoi la tourmentez-vous, avec son Cloarec? demanda Mlle de Kéranou.

— Il m'agace, ce gaillard-là! Je l'ai rencontré, ce tantôt, pendant que je courais derrière les chiens. Et il m'a regardé passer, sans mot dire, la tête basse, comme s'il se désintéressait de ma chasse. Il avait cependant aperçu la bête. Elle n'avait pas dû sauter le chemin à plus de trente pas de lui. Ne pouvait-il me donner une indication, un encouragement?... Non! Il a préféré me narguer. Comme dit votre Annie: ce n'est pas l'affaire de Cloarec de tuer les loups! De braconnier à loup, il y a sympathie. Les uns ont deux pieds, les autres quatre pattes. Ils font le même commerce! Pourquoi cherchaient-ils à se

nuire? Et puis les loups ont bon dos: on met sur leur compte tous les moutons qui disparaissent. C'est tout bénéfice pour les Cloarec...

Oh! Tu as tort! Cloarec n'est pas, cela est sûr, un fameux gars. Il vaut mieux être bien que mal avec lui. Quand il a un coup d'eau-de-vie dans la cervelle, il joue facilement du pen-bas, et se soucie de casser une tête, comme de fumer une pipe. Mais ce n'est pas un voleur. Et puis, ne dis pas ces choses-là trop haut. Je ne voudrais pas que Cloarec apprit que tu parles mal sur son compte. Il est très susceptible, comme tous nos Bretons, taciturne et renfermé. J'aimerais mieux te voir retourner à Paris, ce qui me priverait grandement, que de savoir Cloarec mal disposé à ton endroit.

—Là! Là! Crois-tu que je le craigne? fit Roland avec un orgueilleux sourire.

—Je sais bien que tu ne le crains pas, mais ce n'est pas une raison pour le mépriser.

—Il vaudrait mieux, dit l'abbé Choucas, vous entendre avec lui pour mettre à bas la louve de Guirec, si c'est elle. J'en entends parler, depuis quelques années, comme d'une bête fantastique. Personne ne la connaît, et toutes les pilleries, dont les poulaillers ont à souffrir tous les méfaits accomplis dans les environs des fermes, sont portés au compte de cette bête. Je crois bien que ce n'est pas elle qui mange tout ce qui disparaît. Mais si vous pouviez la tuer, même avec le concours de Cloarec, ce serait un bel exploit.

—Je ne demande pas mieux; mais où le trouve-t-on, le sieur Cloarec?

—Il est installé, en ce moment, à deux kilomètres d'ici, au bois de Guirec, où il a dressé sa hutte, pour l'hiver. Il y fait son métier de sabotier... Si tu le désires, je te ferai venir...

—Il suffira d'en parler à Annie, dit en riant le jeune homme.

—Cela suffira, en effet.

—Est-ce que vraiment cette jolie fille est destinée à épouser ce pauvre hère?

—Mais, sans doute.

—Comment s'habituerait-elle à vivre dans le dénûment, après avoir joui du bien-être auprès de vous? Car il y aura une différence, entre la dureté de l'existence avec le sabotier Cloarec, et le service bien doux qu'elle fait dans votre maison.

—Oh! nos Bretons sont des gens à part, qui se plient aux nécessités, avec une souplesse et un détachement singuliers. Excepté de vivre loin du pays et au milieu de gens qui ne parlent pas leur langue, ils acceptent tout. Voil une petite fille, qui est confortablement logée, bien nippée, qui mange à sa faim et qui boit du vin. Mettez-la dans la cabane de Cloarec, nourrissez-la avec des galettes de sarrasin et des pommes de terre, abreuvez-la de cidre aigre, et habillez-la d'un simple casaquin et d'un mauvais jupon. Dans un mois vous la trouverez acclimatée, ne se plaignant pas du changement et même très satisfaite de son sort.

—Oui, dit Roland, c'est bien possible. Au fond, ces gens-là ont la nostalgie de la crasse. Ils sont nés dans un taudis, entre le porc et la vache. La propriété les gêne. Ils retournent tout naturellement à leur misère atavique. Et le compagnon tout désigné d'une Annie, déguisée, pour le moment, en petite servante coquette, c'est le fauve et mal odorant Cloarec.

—Parfaitement.

Le beau Roland s'étant levé, son repas terminé, les hôtes du manoir repassèrent au salon, et Hervé reprit sa partie de piquet avec l'abbé Choucas.

Roland de Fréville, qui se montrait si simple chez son ami Kéranou, au point de



passer la soirée en costume de chasse, sans faire d'autres cérémonies que de retirer ses bottes, était à Paris la fleur des élégants, les succès mondains l'avaient mis en évidence. Il cachait avec soin que Roland n'était point un nom de baptême, mais son nom de famille, et que l'adjonction de Fréville était légitimée par la possession d'une terre ainsi appelée et située en Normandie. Son arrière-grand-père, qui avait été conventionnel, avait acheté Fréville, à la liquidation des biens nationaux. Et ce jacobin, devenu sénateur de l'empire, n'avait pas hésité à adjoindre Fréville à Roland. Les enfants avaient continué. Et, maintenant, l'usage avait si bien consacré cette usurpation que "Roland", qui, pour la régularité des actes, figurait toujours dans l'état civil, était devenu un prénom qui ne tirait pas plus à conséquence que Roger ou Octave. A Roland, l'épithète de "beau" avait été ajoutée par la petite Nelly Corail, des Variétés, qui avait eu une toquade très accentuée pour M. de Fréville, et qui, en parlant de son ami, disait avec admiration à ses camarades : "Mon beau Roland !"

Le terme était resté et, par raillerie, par habitude, par affection, tous ceux qui connaissaient le jeune homme l'appelaient le beau Roland. Il n'en tirait pas vanité. Jamais garçon plus simple n'accueillit avec moins de satisfaction une qualification aussi flatteuse. Il en riait avec les femmes en faisant la moue auprès de ses amis, et quelquefois s'en fâchait à l'encontre des indifférents. Avec un membre de son cercle, Josuah Springfield, il eut même une affaire, parce que, sans penser à mal, cet Anglais l'avait interpellé en ces termes : "Sir beau Roland". La grande affaire de M. de Fréville, dans la vie, c'était la chasse. Il aimait le fusil, de passion. Galoper, à la queue des chiens, pour

forcer un cerf ou un sanglier, n'était pas son plus vif plaisir. Ce qu'il lui fallait, c'était la poursuite de l'animal, et la faculté de le tirer, au risque de se faire éventrer ou découdre. Les dangers ajoutaient un piment particulier et nécessaire à son sport favori. Et, quand il avait acculé une bête rousse à un ferme décisif, il éprouvait, à la voir, en face de lui, prête à bondir, une jouissance supérieure. Infatigable, il appuyait ses chiens, pendant tout un jour, sans faiblir. Mais il avait autant de satisfaction à battre la plaine avec son setter rouge et blanc, tirant devant lui, dans les sarrasins, quelques beaux coys tout dorés sous le soleil, ou de rapides perdreaux fouettant l'air d'une aile vigoureuse. Le lapin, dans les taillis, l'occupait également, pendant des après-midi entiers. Tout ce qui était chasse l'intéressait et lui paraissait digne d'y employer son temps. Ce Nemrod trouvait en Bretagne, chez son ami Hervé, la plus variée des occupations cynégétiques. Il y menait la vie dure et monotone des paysans, avec un plaisir infini. Levé dès l'aube, il ne rentrait, la plupart du temps, qu'à la nuit. Et, pour courir les bois et les landes, il n'avait pas besoin que M. de Kéranou l'accompagnât. Il se contentait très bien de Le Pouldu, pour le suivre et le guider. L'important, pour lui, c'était d'avoir l'horizon largement ouvert, de pouvoir pousser, traquer, tirer un animal de chasse quelconque. Son habileté, comme tireur, était remarquable. Jamais il ne tirait aux pigeons, mais en plaine, ou au bois, il ne connaissait pas de maître. Ferme planté sur ses jambes avec son chargeur derrière lui, portant un fusil de rechange, il tenait, dans les battues principales des environs de Paris, son rang parmi les plus célèbres tireurs. On le comptait au nombre des quatre premiers grands

fusils. Les arbitres qui classaient le mérite cynégétique avaient, entre le comte Clary, lord de Grey, et lui des hésitations. Et, pour le tir en rase campagne, devant soi, sans artifice, sans repérage préparé, il paraissait bien qu'il fût le plus fort. Ce blasé, qui tirait ses six mille cartouches par an, et devant lequel tout faisan, qui passait à portée, était un oiseau abattu, trouvait des plaisirs tout particuliers à la chasse de Kéranou. Jamais il n'avait manqué de venir passer six bonnes semaines, chez ses amis de Bretagne. Il y reprenait de la force, de la santé pour son hiver, et puis il y trouvait Ursule.

Mlle Gréhel de Kéranou, sortie du couvent de Quimper, à la mort de son père, pour rejoindre son frère Hervé et tenir la maison, était une jeune personne de vingt ans, très simple, très calme, ayant eu, pour la vie religieuse, une vocation que les événements avaient modifiée, mais qui donnait à toutes ses actions, et même à ses paroles, une douceur et une gravité qui imposaient à tous le respect. L'abbé Choucas l'adorait; les bonnes femmes de ce pays sauvage avaient voué à la demoiselle de Kéranou une affection faite de déférence pour son rang et de reconnaissance pour ses bontés. Quand il y avait une misère à soulager, une maladie à soigner, le premier mouvement de chacun était de venir à Kéranou. Nul n'avait jamais manqué d'y trouver soins ou secours. Il existait, entre les humbles penchés vers la terre et ceux qui sont considérés comme des seigneurs, une solidarité touchante. Il n'était pas rare d'entendre un vieux paysan dire à Hervé :

— Ah! mon grand-père a fait le coup de fusil avec le vôtre, du côté de Machecoul, il y a longtemps. C'était un solide que M, Gréhel, et, s'il n'est pas resté à la Péni-sière, ça n'a pas été la faute des rou-

ges.

Pour ce petit-fils de chouan, les rouges d'alors, c'étaient les soldats de Louis-Philippe.

Tous ces sentiments traditionnels, fortifiés par des services quotidiens et une sollicitude sans cette éveillée, faisaient à Mlle de Kéranou une situation exceptionnelle dans le pays. Si Hervé avait eu des ambitions politiques, ses paysans l'auraient suivi aveuglément, mais il avait l'unique souci de sa tranquillité. Il restait chez lui, à cultiver ses terres, à améliorer la condition sociale des habitants du pays, et à faire avec l'abbé Choucas des recherches archéologiques, qui promettaient à l'ouvrage sur les antiquités armoricaines une documentation remarquable. En attendant, il caressait un projet très simple et fort sage, qui consistait à marier sa soeur avec son ami. Mlle de Kéranou ne se doutait nullement des rêves matrimoniaux faits, pour son compte, par son frère. Elle trouvait Roland, très bon garçon, s'étonnait un peu qu'on le jugeât si beau. Elle se bornait avec lui à la franche amitié. Elle avait tellement l'habitude de parler librement, en sa présence, que le jeune homme n'ignorait rien des plus petits incidents de sa vie, et qu'il pouvait se flatter de lire dans sa pensée.

Elle lui plaisait infiniment. Il y avait, entre cette jeune fille franche et simple et les demoiselles compliquées, inquiétantes, qu'il avait l'habitude de rencontrer dans le monde, le même contraste qu'entre les landes fleuries de bruyères roses et de genêts d'or de la Bretagne et les jardins artificiels, morbides et charmants de Paris. Il connaissait trop les jardins pour ne pas préférer la lande. Mais c'était un étrange garçon, qui, tout en pensant à Ursule, s'occupait d'Annie, tant un joli minois exerçait de séduction sur lui. Et puis An-

nie était si farouche qu'il prenait un amusement singulier à la guetter, à la surprendre. C'était encore de la chasse. Et, comme à l'autre, il était, à cette chasse-là, passé maître.

De là ses mauvaises dispositions à l'égard de Cloarec. Cela passait sa compréhension que cette jolie fille eût un faible pour ce vilain drôle. Il n'avait pu se défendre de le lui dire, et elle en avait triomphé. Car elle paraissait éprouver contre Roland autant d'animosité que le beau Parisien en ressentait contre son galant. Elle l'évitait avec autant de soin qu'il en mettait à la chercher. Et, si lorsque croyant la tenir dans un coin, il se préparait à lui conter fleurette, elle parvenait à lui échapper, c'était avec un rire presque insolent, qui exaspérait Roland. Un jour qu'il avait réussi à lui parler, pendant quelques minutes, dans la buanderie, la voyant rouge et furieuse, prête à l'invective et à la menace :

—Voyons, Annie, ma petite. Qu'est-ce que je t'ai fait? On dirait que tu me détestes...

—Oui, je vous déteste! fit-elle, les yeux étincelants, parce que vous me tourmentez! Qu'est-ce que vous voulez de moi?

—Je veux t'embrasser, tout simplement.

—Ma figure n'est pas pour vous!

—Elle est pour Cloarec, n'est-ce pas?

—Pour lui, ou pour un autre, si ça me plaît. Mais pas pour vous!

—Es-tu mauvaise! Je ne te mordrai pas, ne crains rien!

—Vous croyez peut-être que les filles de ce pays-ci sont faites pour votre caprice, comme vos mijaurées de Paris? Détrompez-vous?

—Ah! c'est de là que vient le vent? On t'a raconté des histoires sur mon compte!

—Oui, monsieur, qui en rit avec l'abbé Choucas, et Le Pouldu, cet imbécile, qui

est en admiration devant vous, et qui dit en faisant des yeux blancs: "Toutes les femmes de Paris, mademoiselle Annie, toutes!"

—Il exagère, ma petite. Quelques-unes, tout au plus! Très peu, je t'assure, et qui ne te valent pas!

—Oui! Allez, hypocrite que vous êtes! Peu ou beaucoup, que m'importe! En tout cas, pas les femmes d'ici!

—Ma foi, tu as raison. Elles sont trop méchantes, trop hargneuses. Elles ont des piquants, comme les ajones. On ne peut pas les approcher. Bonsoir!...

Il fit mine de s'en aller. Elle marcha à sa suite, fière de le voir battre en retraite. Ses manches relevées montraient ses jolis bras nus un peu hâlés par le soleil. Elle tenait dans sa main une boule de bleu, enfermée dans un linge et prête à être mise dans le cuveau à lessive. Arrivé sur le seuil, Roland se retourna, saisit la Bretonne par les épaules, et, la tenant contre lui, il l'embrassa vivement. Elle poussa une sourde exclamation, se raidit, trembla. Une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, ses yeux se voilèrent, et brusquement, comme brisée, elle s'abandonna, la tête sur l'épaule du jeune homme. Il n'abusa pas de sa victoire. Et, au bout d'un instant, Annie, reprenant possession d'elle-même, se laissa tomber sur un escabeau, cacha son visage dans ses mains et répandit un torrent de larmes. Lui, très amusé de ce trouble, un peu ému de cette douleur, toucha du doigt le front de la petite Bretonne, et doucement :

—Eh bien! Les fleurs d'ajones, malgré leurs piquants, on arrive à les respirer tout de même. Allons! Calme-toi, nigaude. Te voilà bien malade pour t'être laissée embrasser et pour avoir montré que cela ne t'était pas désagréable!

A ces mots Annie releva la tête, lança

un regard noir à Roland. Et, sans vouloir l'écouter un instant de plus, elle se sauva dans le jardin.

La semaine suivante, comme M. de Fréville, rentré de la messe avec Hervé et Ursule, faisait un tour dans le parterre, en attendant que l'abbé Choucas vint déjeuner, ainsi qu'il en avait l'habitude tous les dimanches, le prêtre entra par les communs, au lieu de se présenter à la grille d'honneur, et, avisant le Parisien, qui déambulait au soleil, se dirigea vers lui.

—Ah! monsieur le curé, voilà du beau temps! Pas un nuage, et un petit vent léger qui dilate le coeur.

—Nos automnes de Bretagne sont admirables. Mais venez un peu par ici, grand chasseur, que je vous dise trois mots, tandis que nous sommes seuls...

—Ah! mon Dieu! que se passe-t-il?

—Rien encore. Mais il pourrait se passer des choses très fâcheuses, si vous n'étiez pas raisonnable.

—Qu'entendez-vous par là?

—J'entends... Je voudrais surtout me faire entendre de vous, sans toucher au vif du sujet... Une de mes pénitentes est venue se plaindre à moi... Mon Dieu! se plaindre n'est pas le mot exact... Elle ne se plaint pas, la pauvre enfant, mais elle voudrait obtenir de vous sa tranquillité... Je me suis chargé à contre-coeur, de sa requête... Vous comprenez combien elle m'a paru délicate... Je ne pouvais cependant pas me récuser... Mon devoir me forçait à accepter... Enfin je me suis chargé de vous faire des représentations très humbles, croyez-le bien, et je suis convaincu que vous ne tiendrez compte...

—Je ne comprends rien à ce que vous me dites, fit Roland, égayé par l'embarras du bon prêtre... De qui s'agit-il?

—De la petite Annie qui est venue me confier ses soucis...

—En confession?

—Eh non! Je ne vous en parlerais pas.

—Et cette petite sottise prétend que je m'occupe d'elle?...

—L'aurait-elle rêvé? Ce serait parfait!

—Voilà bien des affaires pour un simple badinage!

—Ah! vous voyez!... C'est que ce qui est badinage pour un homme tel que vous, paraît une énormité à une simple fille comme elle... Enfin, badinage au non, promettez-moi de ne plus recommencer.

—Soyez en paix, Monsieur le curé, je vous le promets...

—Eh bien, tant mieux! Voyez-vous, je n'aurais pas été sans inquiétude, si vous aviez persisté...

—Ah! ah! Cloarec, n'est-ce pas?

—Oui, Cloarec... Nos gars sont les meilleurs fils du monde, mais il ne faut pas toucher à ce qui leur appartient, ou à ce qu'ils croient leur appartenir.

—Et Annie appartient à Cloarec?

Il l'épousera dans quelques mois.

—C'est l'affaire de cette petite. Mais vraiment, est-ce que vous voyez là une union bien assortie?

—Vous en jugez avec vos idées d'homme raffiné. Que voulez-vous que devienne cette enfant, si elle n'épouse pas un paysan? Faut-il l'envoyer à la ville? Vous savez d'avance comment elle y tournera. Il convient qu'elle suive sa destinée, qui est humble et monotone. Heureusement pour elle, le démon de la vanité ne l'a pas visitée. C'est une simple. Elle est laborieuse, elle vivra sage, sa place dans la société, ce qui n'est pas un résultat méprisable. Et ne la plaignez pas. Elle se trouvera plus à l'aise dans la chaumière que dans le château. Elle a eu plus d'efforts à faire, pour se plier aux exigences de la vie auprès de ses maîtres, qu'elle n'en aurait à faire pour s'accommoder aux né-

cessités de l'existence rude et malaisée auprès de Cloarec. Son éducation, son affinement, tout cela n'est qu'apparence...

—Et la réalité, c'est Cloarec? Grand bien lui fasse! Alors, cette petite est condamnée à devenir rapidement la femme qui gîte dans les chaumières de vos villages, ridée, tannée, crasseuse, buvant de l'eau-de-vie de cidre, fumant la pipe... Pouah!

—Oui, pouah! Allons! cette petite n'est pas votre affaire, vous vous en rendez compte! Aussi bien, laissez-la à sa vocation qui est d'épouser Cloarec, et ne l'exposez pas à être obligée, pour vous avoir écouté, de se sauver à Lorient ou à Quimper, et de finir dans une condition plus misérable que celle dont vous la plaigniez, à l'instant même.

—Ainsi soit-il.

Ils reprirent en causant, le long des plates-bandes de fleurs, le chemin de la maison, où la cloche sonnait gaiement pour le déjeuner.

Dans une clairière du bois de Guirec, se dressait la cabane de Cloarec. Le sabotier avait, sur une largeur de cent mètres carrés, brûlé la bruyère qui tapissait le sol, et, avec des baliveaux de hêtre recouverts de mottes de terre, s'était construit un abri spacieux et bien clos. Une porte en planches fermait la cabane. Par le toit, passait un tuyau, d'où s'échappait une légère fumée bleue, qui prouvait que le repas du soir papotait dans l'âtre, pendant que le sabotier travaillait en plein air. Il était, en effet, assis sur une souche énorme, tenant entre ses genoux un sabot qu'il creusait adroitement avec une gouge. A deux pas de lui, un gros chien, mâtiné de berger et d'épagneul, dormait dans la noire poussière. Au bout de la nant entre ses genoux un sabot gjmfwéf clairière, auprès d'une source, des ruines

rongées par les ronces, montraient de vagues assises de pierres et des fûts de colonnes brisées. Le petit ruisseau, qui s'échappait de la source, passait à côté de la cabane de Cloarec et se perdait sous la hêtrée. Un silence profond régnait dans ce lieu sauvage. Pas un grincement de charrieur révélant la présence d'un laboureur prochain. pas un bruit de sonnailles; pas un claquement de fouet lointain sur une route; pas un cri de berger rassemblant son troupeau. C'était la solitude complète et morne.

### Une visite chez le Sabotier mystérieux

Cloarec, retirant sa courte pipe noire d'entre ses lèvres, frappa le fourneau éteint sur la souche qui lui servait de siège, et, se levant, alla poser auprès de sa cabane la paire de sabots qu'il venait de finir. Au même moment, son chien, brusquement tiré de son sommeil, ouvrit les yeux, remua les oreilles, puis dressait la tête. Un léger murmure de voix se faisait entendre dans l'éloignement. Cloarec prononça en patois trois mots brefs. Le chien se mit sur ses pattes, et partit au galop. Au bout d'un moment, le sabotier entendit des aboiements, et, sans plus se préoccuper, il entra dans sa cabane, ressortit tenant d'une main un plat plein de pommes de terre, de l'autre une michie de pain noir. Il se rassit sur la souche de hêtre, et se prépara à manger. Le soleil, haut dans le ciel, était à la moitié de sa course. Au travers de l'épais et froid feuillage des hêtres il dardait ses rayons sur la clairière et faisait briller comme une lame d'acier l'eau claire du petit ruisseau. Des pas résonnèrent dans le sentier, qui, par les genêts et les bruyères, conduisait à la cabane de Cloarec, et l'abbé Choucas, accompagné par le beau Roland, parut à la

lisière du bois. Le chien, escortant le prêtre, marchait en remuant la queue, comme pour dire à son maître: "C'est un ami". Le sabotier, sans se lever, toucha son bonnet, et détendit par une sorte de sourire les lignes dures de son visage. Il prononça, dans le dialecte gaël, quelques paroles à l'adresse du curé. Mais celui-ci répondit en français:

—Monsieur ne comprend pas notre patois, mon ami; il ne serait pas poli de nous entretenir devant lui, comme s'il était un étranger."

Cloarec eut un mouvement de sourcils très expressif qui signifiait clairement: "N'en est-il pas un?" Mais il déféra au désir de l'abbé Choucas et dit:

—Vous voilà en promenade, monsieur le recteur... Ne vous attardez pas trop, il pleuvra ce soir. Les crapauds commencent à chanter et les roches de Guirec sont mouillées...

—Voilà un phénomène des plus curieux, monsieur le vicomte, dit le curé. Dans les fonds du bois de Guirec s'élèvent des pierres druidiques qui offrent cette particularité de suer, c'est le mot, lorsque le temps doit se mettre à la pluie. Quand on passe auprès de ces pierres, on n'a qu'à les toucher, et, suivant qu'elles sont sèches ou humides, le temps sera beau ou mauvais. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'en 1870, avant la déclaration de guerre, les roches de Guirec, pendant plusieurs jours, suèrent un liquide rougeâtre comme du sang.

—Mon père l'a vu, lui, et me l'a conté, dit gravement Cloarec. Et, à la fin, de la campagne, lors d'une bataille où les gas de Bretagne furent tués en grand nombre, le petit étang de Lesguiren, qui est près des roches, devint tout rouge.

Le beau Roland eut un sourire.

—Il y a sans doute du fer dans la com-

position du sol, dit-il, et, à certains moments, l'eau peut se teinter et devenir couleur de rouille. Vos Bretons, épris du merveilleux, n'en ont pas demandé plus pour voir là un phénomène divinatoire.

Cloarec fronça le soucil, eut un léger mouvement d'épaules, puis, sans vouloir continuer l'entretien, il retourna à son poêlon et à ses pommes de terre. Le curé et Roland s'avancèrent vers les ruines, et les examinèrent en silence, puis l'abbé Choucas dit:

—Ce sont certainement des restes de construction phénicienne. Il est reconnu que les marins de Tyr vinrent sur les côtes de Bretagne, pour y faire du commerce, et s'y établirent, avant la conquête de la Gaule, par César. Le passage des légions romaines ne fut pas assez prolongé pour que les Latins, toujours si empressés à construire, aient eu le loisir de laisser dans le pays des traces de leur passage. La religion druidique, ddaigneuse des temples, n'entretint pas celui dont nous avons les restes sous les yeux.

Le prêtre, rans ses mains, souleva un fragment de chapiteau sur lequel des traces de sculpture très nettes se voyaient, et, du doigt, indiquant à Roland une ligne du dessin:

—Voyez, n'est-ce pas une tête d'ibis? Rien dans la sculpture romaine, ni dans le style gothique ne ressemble à ces formes-là. L'Orient a passé par ici. Il ressort de toutes nos recherches que la construction dont nous foulons les vestiges était un temple dédié à Baal ou Bélus... le mauvais esprit comme le croyaient les Hébreux qui, de Baal avaient fait Belphégor et Belzébuth, noms sataniques, ainsi que vous le savez... En résumé, il est probable que Baal était considéré par les anciens comme le créateur de la matière, car les Grecs l'identifiaient à leur Zeus, et les

Latins à leur Jupiter...

Roland, pendant cette douche d'érudition théologique, avait pris dans son veston un étui d'argent et, sans sourciller, allumait une cigarette.

—Vous ne m'écoutez pas, monsieur le vicomte, fit l'abbé Choucas d'un ton de reproche.

—Si, très bien! Je vais vous répéter tout ce que vous m'avez dit sur Baal, Bélus, Belphégor, Belzébuth...

—Ça ne vous intéresse pas, tout ça?

—Prodigiusement! Cela me rappelle une féerie du Châtelet, où une chanteuse, paraissait en costume de Méphisto, avec un maillot rouge, et chantait un rondeau étonnant...

—Oh! s'exclama le prêtre, en levant les bras au ciel.

—Allons, monsieur le curé, ne vous frappez pas! Au fond, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que les Assyriens soient venus sur ces côtes, il y a plusieurs siècles, et y aient construit un temple, aujourd'hui en décombres?... Là! Franchement, quel intérêt cela peut-il présenter pour moi, excepté d'avoir le plaisir de me promener, avec vous, dans la campagne, et de constater combien vous êtes ferré sur l'archéologie armoricaine?

—Vous m'écoutez par pure politesse! constata amèrement l'abbé. Vous aimeriez mieux parler chasse avec Le Poudlu, ou même avec Cloarec?

—Vous exagérez. Mais si vous pouviez habilement faire causer le drôle qui est là sur le compte du fameux loup dont il a été question hier soir, j'en aurais quelque satisfaction.

—Il va être fait ainsi que vous le souhaitez. Cloarec, écoute un peu.

Le sabotier, soigneusement, posa son poêlon, et, mâchant sa dernière bouchée avec lenteur, s'approcha des deux hom-

mes.

—Qu'est-ce que c'est, Cloarec, que l'histoire du loup de Guirec, et qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'on raconte?

—Il y a, fit le Breton, comme avec un peu de répugnance à s'expliquer, il y a d'abord le loup, qui existe vraiment... et qui est, sous votre bon plaisir, une louve pareille à toutes les louves, un peu plus grande et plus forte, parce qu'elle est très vieille...

—Pourquoi dis-tu que c'est une louve? Comment le saistu?

—Le piqueur du louvetier de Saint-Pol pourrait peut-être vous renseigner d'après le pied...

—Depuis combien de temps cet animal est-il dans le pays? questionna Roland.

Cloarec dit rudement:

—Ça ne regarde que les gens du pays.

—Dont il mange les moutons!... Pardieu! Un étranger serait bien niais de se donner le souci de courir après cette bête, pour la détruire!

—Depuis combien de temps la connais-tu, toi, Cloarec? demanda le curé.

—Il existait un grand loup, au bois de Maria Ker, depuis deux ans. Est-ce le même? On le dit, et je le crois. Il a pareille couleur, pareille taille, pareilles habitudes. Il ne s'attaque qu'aux mêmes gens...

—Quoi! Fait-il des exceptions, dans les dommages qu'il cause aux habitants?

—Oui, sans doute, monsieur le recteur. Il n'a jamais pris un mouton, ni une poule, au métayer de Griverec... Et celui de Pol-raz a été presque ruiné par lui...

—C'est donc que le métayer de Griverec se défend mieux que celui de Pol-raz.

—Celui de Pol-raz a tiré plus de dix fois la bête. Celui de Griverec, jamais.

—Dis donc, Cloarec, voilà un loup qui me fait l'effet de ne pas marcher sur quatre pattes, mais sur deux jambes! Tu crois

aux loups qui raisonnent et qui se vengent ?

—Monsieur le recteur, j'y crois si bien que je ne tirerais pas sur le loup de Guirec, pour cent litres d'eau-de-vie ! Vous savez bien que les petits loups se souviennent de ceux qui ont tué leurs parents, et qui les attaquent. Pobeguen, le cantonnier, a été dévoré, un soir d'hiver, sur la lande, il y a cinq ans, par des louveteaux dont il avait aidé à tuer la mère...

—Pobeguen était un ivrogne, qui est mort d'une congestion, par un grand froid en revenant de la foire, et qui a été retrouvé au bout de quelques jours, en déplorable état... Il avait le visage rongé... Mais était-ce par des loups, des renards ou des rats ? Les gendarmes ont dit que c'étaient des chiens !

—On a dit ce qu'on a voulu. Mais il ne fait pas bon tourmenter les loups.

— C'est avec des superstitions comme celles-là que les campagnes ont été, si longtemps, ravagées, dit Roland à l'abbé. Il n'y a plus de loups, en France, que dans vos pays... ou sur la frontière de l'Est, dans les grands bois qui communiquent avec les massifs de la Harth. Mais, sacrebleu, puisque ce loup est un animal de légende, il aura à compter avec moi. Et je lui mettrai du plomb dans la peau.

Cloarec eut, dans la figure, un pli narquois qui chez lui correspondait au sourire, et, prenant sa pipe, il commença à équarrier une bille de hêtre, à grands coups. Les copeaux blancs sautaient autour de lui, et, de sa bouche, sortait un petit sifflement, comme en ont les maquignons, quand ils veulent calmer un cheval rétif.

—Et si je te demandais de me montrer le fort du loup de Guirec, demanda Roland au sabotier, me conduirais-tu ?

Cloarec eut un air grave, il s'arrêta de

travailler, et, d'une voix sourde, il prononça quelques mots en patois.

—Que dit-il ?

— Ah ! c'est un dicton de Bretagne, presque intraduisible. Cela peut cependant s'expliquer ainsi : chevelure de fille et peau de bête sont plus faciles à convoiter qu'à prendre..

—Qu'est-ce que vient faire là-dedans cette chevelure de fille ? fit Roland avec un commencement d'irritation.

Cloarec se remit à tailler et à siffler, comme s'il demeurait totalement étranger à ce qui se disait devant lui.

—Ce garçon est-il idiot ?

Le curé prit Roland par le bras, et l'attira à quelques pas :

—Laissez-le tranquille. Je suis fâché de vous avoir amené ici. Allons ! bonsoir, Cloarec... Tout cela est pour plaisanter : le loup et le reste...

—Bonsoir, monsieur le recteur. Si c'est pour plaisanter, tant mieux.

### Où il est question du mariage du beau Roland.

Dans le parterre, avant le déjeuner, Hervé, fumant une cigarette, se promenait avec Ursule. Mlle de Kéranou, dédaigneuse de l'ombrelle, exposait son front aux rayons du soleil d'automne, et marchait à pas comptés, écoutant son frère.

—Ma chère, il faut te décider. Si tu consens à entrer dans mes vues, je causerai avec Roland, et vous prendrez des engagements définitifs. Cette situation-là ne peut se prolonger...

—Pourquoi ?

—Parce que Roland a un an de plus, chaque fois qu'il revient ici... Et que si je te laisse à tes irrésolutions, il n'y a pas de raison pour que vous n'ayez pas l'un et l'autre des cheveux gris, quand



vous vous déciderez, si vous vous décidez.

—C'est justement cette indécision qui me donne à réfléchir, dit gravement Ursule. M. de Fréville ne me paraît pas entraîné vers le mariage par un goût très véhément. Il s'accommode fort bien de son existence de garçon, et ne manifeste aucunement l'intention d'en changer... Moi, de mon côté, je me trouve très heureuse et je ne suis pas sûre du tout que je ne regretterais pas ma liberté... Roland est un charmant garçon, très simple, très facile à vivre, très affectueux, quand il est ici, au fond de la Bretagne. Comment serait-il à Paris, repris par son monde, ses habitudes, ses plaisirs? On m'a laissé comprendre qu'entre le Roland que nous voyons ici, et le Roland que l'on connaît là-bas, il y a de telles différences, qu'il est presque impossible de croire que ce soit le même... Or, M. de Fréville, marié, n'habitera pas la Bretagne. Il sera donc le Roland que j'ignore, et qui, si je ne me trompe, n'est pas le meilleur des deux. Tout cela m'inquiète, je ne le cache pas.

—Alors, ce mariage ne se fera jamais, soupira Hervé d'un air découragé. Et sa réalisation était mon plus cher espoir.

—Hervé!

—Oh! ce que j'en dis n'est pas pour te presser ou t'entraîner. Tu sais que je ne te contraindrai d'aucune manière. Mais ce projet d'unir ma soeur à mon plus cher ami, et de finir ma vie entre eux, m'était doux.

—Tu viendrais donc à Paris, toi aussi?

—Pourquoi non?

—Je ne te vois pas du tout, hors de Kéranou.

—Mais j'ai vécu longtemps à Paris. Je ne me suis installé à poste fixe en Bretagne qu'à la mort de notre père, il y a six ans, et parce qu'il fallait remettre en ordre notre fortune dont l'administration

avait été un peu négligée... Je me suis fait campagnard, et j'avoue que j'y ai trouvé une grande satisfaction. Mais ce n'était pas mon goût. Je n'ai agi ainsi que par nécessité...

—Avoue aussi que tu tenais à te rapprocher de moi...

—Assurément. Mais, aujourd'hui, rien ne m'empêcherait de retourner à la ville. Nos métairies sont toutes en bonnes mains. Ici, nous ne dépensons rien. Je pourrais passer les six mois d'hiver et de printemps à Paris. Vous viendrez vous installer à Kéranou, pendant l'été et l'automne. Cela est d'une réalisation très facile. Mais il faut d'abord que tu te décides, et tu ne parais pas du tout en train de répondre: oui.

—C'est vrai.

—Es-tu donc résolue à ne pas te marier? Car si tu refuses Roland, tu refuseras tous nos jeunes gens des environs.

—Le grand malheur, quand je ne me marierais pas?

—Ah! Alors, rester vieille fille?

—Tu veux bien rester vieux garçon!

—Cela n'a aucun rapport.

—Nous continuerons à vivre ensemble.

— Et Kéranou, à qui sera-t-il, après nous? Le but de la vie n'est point de passer égoïstement sur la terre, sans laisser rien derrière soi. Il faut constituer une famille, pour rendre à des enfants ce que nos parents ont fait pour nous. C'est cette chaîne ininterrompue d'êtres successifs, rattachés les uns aux autres par le lien du sang, qui crée l'intérêt de l'existence. On éprouve une singulière douceur à penser à ceux qui nous ont précédés, et dont l'influence se manifeste encore si nettement en nous, par les goûts, le caractère, les tendances. Et c'est une grande sécurité de se dire: ceux qui suivront continueront ce que j'ai fait. Tout ne périra pas de moi,

puisque je laisserai, dans le monde, des continuateurs de mon nom, de mon sang, de mon oeuvre. Ah! Ursule, la tradition, quelle force! Et nous consentirions bénévolement à la rompre!

—Tu es aristocrate et catholique, mon frère, mais va donc tenir ce langage à nos gens d'aujourd'hui!

—Ils m'ennuient les gens d'aujourd'hui!

—Il faut bien que tu les supportes, cependant.

—Difficilement!

—Tu es un homme du passé. Si les idées n'avaient pas changé, et si tout ce que tu viens de dire pouvait encore se faire, tu aurais raison, et il n'y aurait pas à hésiter. Je devrais me plier à ce prolongement de la race qui est un devoir pour nous. Mais serait-ce un beau présent à faire aux héritiers de notre nom et de notre sang, que de les jeter dans la société telle qu'elle est constituée aujourd'hui?

—Voilà que tu deviens nihiliste, à présent?

—Ah! Je reste une pauvre fille qui ne voit pas très loin, et qui raisonne assez mal. Cependant, il me semble que j'ai, tout de même, un certain sens des réalités. L'avenir m'effraie. Je ne sais pas où va notre société. Il me semble que des cataclysmes se préparent. Vous causez librement devant moi, notre cher curé, M. de Fréville et toi. Eh bien! Il résulte de tout ce que j'entends que, pour être raisonnable, en face des difficultés qui s'annoncent il faudrait n'avoir à compter que sur soi et avec soi. Voilà ce que signifient les paroles que tu m'as reprochées.

Hervé, soucieux, ne répondit pas. Il marcha en réfléchissant, puis au bout d'un temps:

—C'est pour cela qu'il faut attirer Roland à nous et l'attacher à notre pays. Ce sera peut-être, dans notre pauvre et rude

Bretagne, au bord de la mer, parmi les pêcheurs et les sauniers, que nous trouverons tous le refuge contre le bouleversement social qui se prépare. Nous redeviendrons ce que furent nos pères: des paysans vivant de la terre. Déjà je cultive, ainsi qu'un simple métayer, et nos gens me considèrent comme un des leurs, un peu plus instruit, un peu plus raffiné, mais pareil, tout de même, par les goûts simples et les habitudes laborieuses. Ils savent que je saurais conduire une charrue, et semer un champ. Ils apprendraient à aimer Roland, comme nous, et nous vivrions, paisibles, de l'existence ancienne, travaillant, chassant, libres et heureux. Tu vois que c'est l'envers même du tableau que tu viens de me tracer, que je te dépeins à mon tour. Il est aussi sincère et plus séduisant. On y retrouve un peu d'espoir pour l'avenir, et quelque sécurité pour le présent, à la condition de rester modeste et simple. Nous le sommes déjà. Nous n'aurions aucun effort à faire pour continuer.

—Mais ton ami?

—Ah! Ne sera-t-il pas contraint de faire de nécessité vertu. Crois-tu que, dans dix ans, il sera possible de vivre en France autrement que de son travail? Heureux encore, si nous avons le choix de nos occupations! Et si nos maîtres de demain n'émettent pas la prétention de nous imposer notre tâche! Je crois que la forme socialiste du gouvernement, à laquelle nous paraissions ne pas pouvoir échapper, sera la plus oppressive qu'on ait jamais subie.

—Alors elle sera précaire. Ce peuple-ci ne se laissera pas tyranniser longtemps!

—Il est devenu bien veule! En dehors de ses appétits matériels, il paraît ne plus s'intéresser à rien. Manger, boire et dormir, voilà à quoi il borne ses ambitions. Il n'a plus d'idéal. S'il ne se réveille pas

brusquement de sa somnolence, c'est un peuple fichu!

—C'est ce que dit notre bon abbé.

—Il est payé pour ne pas avoir confiance. Mais que dire, ma chère, d'un pays entouré d'ennemis, qui ne peut vivre qu'à la condition d'être bien armé, et qui devient antimilitariste? Que penser d'un pays où le sol est morcelé en millions de parcelles, appartenant à des possesseurs différents, et qui accepte qu'on lui parle de l'abolition de la propriété? Qu'espérer d'un pays où chaque habitant a un bas de laine, plus ou moins bien rempli de ses épargnes, et qui écoute les charlatans qui lui parlent de la socialisation de la fortune publique? N'est-il pas fou? Ou bien alors ne comprend-il pas ce qu'on lui dit? Et il est imbécile! Tu m'avoueras que l'alternative n'est pas séduisante.

—Le bon prendra le dessus. La leçon des faits sera efficace.

—A quel prix? Faudra-t-il nous ruiner pour nous faire comprendre que les principes qu'on nous prône conduisent au désastre? Il sera bien temps de s'en apercevoir, quand ce sera fait?

—As-tu vu le nid de pierrots qui était logé dans le chéneau des communs et que j'ai fait détruire par le jardinier? Les oiseaux, en voyant renverser leur abri, poussèrent d'abord des cris désespérés, puis ils se réfugièrent dans les arbres voisins. Dès le lendemain, il se remettaient au travail et, avec de nouvelles brindilles, de nouvelles pailles, à la même place, ils ont reconstruit le nid renversé. Pourquoi les hommes ne seraient-ils pas aussi persévérants que les oiseaux?

—Voilà bien de la philosophie et de la politique, à propos de mariage, dit Hervé en riant.

—Eh! nous nous donnons peut-être beaucoup de souci, pour décider d'un ave-

nir auquel le principal intéressé ne paraît pas songer du tout. Car, tu m'avoueras que si ton ami Roland a les mêmes intentions que toi, en ce qui me concerne, il ne les a jamais manifestées d'une façon claire. Il est aimable, cordial, bon garçon, mais est-ce suffisant?

—Voudrais-tu de la passion?

—Ma foi, non. Cela ne dure jamais.

Un bruit léger sur le gravier, derrière eux, interrompit les causeurs. Hervé et Ursule se retournèrent. C'était Roland qui rentrait de son excursion avec l'abbé Choucas. Il s'approcha, serra affectueusement la main du frère et de la soeur, et gaiement:

—Eh bien! votre curé m'a montré ses ruines... Il y voit ce qu'il veut, mais tout autre que lui n'y peut découvrir qu'un amoncellement de pierres recouvertes par les roncées. Vestiges de temple phénicien... Grand bien lui fasse! Ce que j'ai vu de plus réel, c'est le fameux Cloarec... Il a la mine basse d'un coquin et l'air abruti d'un ivrogne...

—Ne vous y trompez pas, fit Ursule. Il est loin d'être sot... Mais il a horreur des étrangers, comme tous nos gars, en général...

—Comment votre gentille Annie peut-elle supporter que cet affreux drôle s'occupe d'elle?

—Eh! c'est le coq du pays! dit Hervé. Aux assemblées, il n'y a pas de lutteur plus vigoureux, de danseur plus infatigable. Les filles se le disputent. Si Cloarec voulait, il pourrait épouser la fille du père Lemouël, le métayer de Plouësnan, qui a du bien, lui simple sabotier... Mais il aime Annie qui n'a pas le sou. C'est une sorte de fantaisie, pas du tout méprisable... Seulement, il faut le comprendre... Et pour cela, il faut commencer par obtenir sa confiance, ce qui n'est pas facile,

car il n'y a pas d'être plus soupçonneux.

—Et vous honore-t-il de sa confiance? demanda le jeune homme avec ironie.

—Sans doute, et depuis longtemps. C'est lui qui m'a taillé mes premiers sabots, pour aller dans le jardin, les jours de pluie. Et il avait eu soin d'incruster dans la semelle les signes qui portent bonheur.

—Qu'est-ce que c'est que ces signes-là?

—Ah! voilà! Il n'y a que certains sabotiers qui les connaissent. On se lègue ces secrets de père en fils, sans jamais les divulguer. Il paraît qu'en gravant certains signes dans le bois du sabot, on peut faire casser la jambe à celui qui le porte, lui donner des varices, et lui procurer toutes les malechances. Et, avec certains autres signes, on assure la marche jusqu'à empêcher les filles de faire le moindre faux pas...

—J'imagine qu'il a dû offrir de ces sabots-là à sa gentille promise...

—N'en doutez pas!

La cloche du déjeuner interrompit l'entretien. Ursule, son frère et Roland se dirigèrent vers la salle à manger.

Il était une heure de l'après-midi, et Roland fumait un cigare, en prenant son café dans le cabinet d'Hervé, lorsque, laissant ses sabots à la porte, le piqueur Le Pouldu entra à la muette en marchant sur ses chaussons.

—Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? dit M. de Kéranou, en voyant l'air encharibotté de son serviteur.

Le Breton cligna des yeux, se gratta furieusement la tête, et à voix basse:

—Monsieur, on a eu connaissance de "la bête", ce matin. Elle a emporté un mouton, dans le Champ-garni. Le berger a voulu lui courir sus, mais la bête s'est retournée et l'a regardé avec de si mauvais yeux qu'il s'est tenu coi...

—C'est un capon! s'écria Hervé. Il n'avait donc pas son fusil?

—Si, monsieur. Mais il ne faut pas qu'un coup pour tuer un loup!

—Enfin, il n'a pas osé tirer dessus, voilà tout. Et il l'a bien vue.

—A trente pas en plein travers.

—L'imbécile! s'écria Roland, avec du plomb à lièvre, il l'aurait roulé net. Et est-ce bien la bête que nous avons déjà chassée?

—Pour sûr, monsieur; j'ai vu son pied. C'est une forte louve, à qui il manque un ongle devant, à droite... Je la reconnâitrais entre mille... Ah! c'est la bête-fée du bois de Guirec... Le berger l'a bien connue... Il n'a pas tiré dessus parce que ce n'est pas la peine... Le plomb ne prend pas sur son poil...

—Toi aussi, Le Pouldu? Tu crois à ces sottises-là!

—Monsieur, dit le piqueteux, je sais plus de vingt personnes, et non des moindres, qui l'ont tirée, depuis des années qu'elle change de cantonnement à la ronde, et qui savent placer un coup de fusil. Il y a M. Jocelyn, de Méros-Guirec, qui lui a envoyé deux fois de sa grenaille... C'est un chasseur, M. Jocelyn. Eh bien! Il déclare qu'il ne se dérangera plus pour chasser la bête-fée!

—Eh! si on ne peut la tuer avec du plomb, qu'on lui donne une gobe à la strychnine.

—Plus souvent qu'elle y touchera! On a bien essayé, l'an dernier. Tous les chiens, ballandeurs du pays sont crevés. Elle, point!

—Allons, Le Pouldu, fit Roland, tu me décides, mon garçon, mais n'attendons pas à demain pour écouter cette gaillardie. Nous allons la tuer, ce soir même. En es-tu, Hervé?

—Ma foi, je le veux bien. Par curiosité,

je t'accompagne. Fais seller les chevaux, Le Pouldu, couple tes chiens. Nous allons essayer d'un coup de surprise. Si nous pouvons faire déboucher ta louve, nous verrons si elle est à l'abri d'une bonne charge de chevrotines.

—Parbleu! j'irai jusqu'à la balle, dit Rolland. Dussé-je faire une croix dessus, avec mon couteau, pour donner confiance à Le Pouldu. Allons! Nous partons dans un quart d'heure; je vais me préparer.

Le bois de Guirec est un taillis de deux cents hectares, coupé de genêts et d'ajoncs marins, dans lequel il est impossible de pénétrer sans culottes de cuir. Les imprudents qui s'y risquent sans jambières protectrices en sortent en sang. Ce fourré, presque impénétrable, est excellents pour les sangliers et les renards, qui y voisinent amicalement sans crainte d'être dérangés. Une mare herbue, située dans un bas-fond, est alimentée par le petit rû qui vient de la hêtrée. Le bois était autrefois très giboyeux en lièvres, mais les renards y ont mis bon ordre. Aujourd'hui, les chasseurs n'y découplent guère, sachant n'y rencontrer que de la bête fauve. Les retraités du obis de Guirec sont donc silencieuses et inviolées.

Vers deux heures, Roland, Hervé à cheval, le fusil à la cuisse, Le Pouldu à pied, conduisant en laisse quatre grands briquets tricolores, arrivèrent à la lisière, et s'arrêtèrent pour conférer. Dans un champ voisin, étonné par cet appareil cynégétique, un laboureur, qui grattait de son soc le maigre sol, s'était arrêté, et examinait les chasseurs, Le Pouldu mouilla un de ses doigts, le leva en l'air, et désignant un côté de l'horizon:

—Le vent vient de la mer; il faut donc que ces messieurs se placent ici, à la bordure, à deux pas l'un de l'autre. Moi je vais monter avec mes chiens pour atta-

quer à bon vent. J'engage ces messieurs à descendre de cheval, et à se bien dissimuler. Si la bête se doute qu'il y a du monde posté en plaine, elle randonnera dans le bois, et ne sortira pas.

—Ah! cà, Le Pouldu, si par hasard, elle fait ferme, tu as ton fusil, ne la manque pas!

Le piqueur hocha la tête et ne répondit rien. Il rassembla ses quatre briquets et, à grandes enjambées, il se mit à filer le long du taillis pour gagner l'autre extrémité. Hervé dit à son ami:

—Reste à cette place. Attache ton cheval dans le fossé, et couche-toi sur la banque. Moi je vais à trois cents pas d'ici, à une sortie que je connais et qui très bonne pour le renard.

Roland, sans répondre, mit pied à terre et se conforma aux instructions d'Hervé. Le laboureur avait repris son travail, et, dans le silence profond des champs, le grincement de sa charrue seul se faisait entendre. Une bonne demi-heure se passa dans l'attente. Puis au lointain, un aboiement retentit, puis plusieurs autres, et avec un entrain joyeux les quatre chiens lancèrent. Une palpitation agita le coeur de Roland. Si blasé qu'il fût, la rareté de la chasse entreprise avait de quoi l'émotionner. Vivement il arma son fusil, et le genou en terre il attendit. Traversant tout droit le bois de Guirec, la bête de chasse allait du côté d'Hervé. A sa marche décidée et vive, il y avait tout lieu de croire que les chiens avaient attaqué un grand sanglier, ou un loup. Un renard se fût fait battre. Un solitaire eût probablement tenu à la bauge. Toutes les probabilités étaient donc pour un loup. Roland écoutait d'une oreille attentive la chasse et se disait: "Ce diable d'Hervé! C'est lui qui va tirer... Il manquera la bête..."

Les chiens donnaient à pleine gorge, et,

dans le taillis, la voix de Le Pouldu se fit entendre :

—Tiens bon! Perce! Perce! Oh! mes beaux! Oh! têt! têt! Brillante! Oh! Ravageau! Il a passé là! Perce! Perce!

La chasse arrivait à la bordure, le piqueur aussi vite que ses briquets, et dans le fourré tout remuait, comme si un cheval y eût passé au galop.

—Oh! Oh! Monsieur Hervé, à vous! C'est la louve! Elle va débucher! Oh! Oh! c'est la grande bête! Tiens bon! Brillante! Tu l'auras, ma fille! Perce! Flambeau, perce! Malheur! elle rebraque!

Roland, aux cris de Le Pouldu, à la marche en sens contraire de la chasse, comprit ce qui se passait. La louve, arrivée à la lisière, au lieu de sortir, avait sans doute éventé Hervé et repiquait dans l'intérieur du bois, en prenant son contrepied.

Le Pouldu, maintenant, hors de lui, emporté par la passion de la chasse, faisait retentir de taillis de ses cris, de ses encouragements et de ses injures :

—Ah! La saleté! Elle se forlonge! Tiens bon, mes beaux! Au retour! au retour! Carne, tu y passeras! Elle ne se presse pas! La voilà au trot, attends!

Un coup de feu éclata sous bois, puis un second. C'était le piqueur qui venait de tirer la bête de chasse. Les cris des briquets devenaient furieux, et, changeant encore de direction, la louve à présent obliquait du côté de Roland. Immobile, le jeune homme attendait. Il attendit sur les feuilles un trot léger; une sorte de halètement siffla dans le silence. Puis un corps souple et gris sauta dans le fossé, et une grande louve, la queue entre les jambes, les oreilles couchées, fila en plaine, au plein galop, rasant la terre, au fond d'un sillon, ne montrant que sa tête et le haut de son échine. C'était un beau

tireur que Roland de Fréville. Il ne daigna pas envoyer à la bête sa charge de chevrotines, il l'ajusta posément et, à soixante pas, il lui tira une balle à la tête. Le poil sauta, la bête roula, mais elle se releva aussitôt, et, à la même allure, elle reprit sa course. Roland lâcha un juron retentissant, et, redoublant, envoya son coup de grenaille. Mais la bête avait gagné du terrain et le sifflement du plomb ne fit qu'activer sa course. Le Pouldu, arrivé à la lisière, regardait stupéfait la louve, et ses chiens qui s'éloignaient dans la plaine et Roland qui restait, son fusil vide à la main.

—Je le disais bien qu'elle était fée! dit le piqueur. La balle l'a touchée au-dessous de l'oreille gauche. J'ai vu sauter le poil, elle a été comme assommée. Mais sa peau ne s'entame pas! Elle court! Regardez-la, si elle court!

—Suivons, dit Roland, déjà en selle. A nous, Hervé! Suivons. Cette sale bête ne nous échappera pas!

—Monsieur le vicomte, elle est fée! répéta Le Pouldu. Il vaudrait mieux rompre les chiens, et rentrer. Il nous arrivera du désagrément.

—Capon! Marche! Ou j'y vais seul!

Hervé arrivait au trot. Les deux chasseurs prirent à travers champs, sur la trace de la meute, suivis par Le Pouldu, qui, avec ses jambes agiles, ne restait jamais en arrière.

### La ronde fantastique des Poulpicans

—Eh bien! vous l'avez encore manquée, hier, dit Annie, d'un air moqueur, à Le Pouldu qui mangeait lentement une large assiette de soupe dans la cuisine.

Le piqueur ne sourcilla pas. Ses longs doigts continuèrent à manier la cuiller, avec circonspection, et sa vaste bouche ne

perdit pas un coup de dent.

—Je croyais qu'il ne manquait jamais son coup, ce fameux chasseur de Paris ! ajouta dédaigneusement la jolie fille.

—Il ne l'a pas manqué non plus ! dit Le Pouldu, en avalant avec effort. Mais la bête est fée.

—Nigaud ! Est-ce qu'il y a des bêtes-fées ? D'où sors-tu, pour croire de pareilles sottises ?

Le piqueur ne répondit pas et continua de se bourrer avec conscience.

—Et vous êtes encore revenus bredouilles, comme dit M. Hervé, avec six lieues de trot dans de mauvais terrains !

—Très mauvais terrains. Mais cela n'est rien. Nous avons eu pis que cela...

—Et quoi donc ?

Le Pouldu hocha la tête d'un air soucieux :

—Il vaut mieux ne pas en parler. C'est déjà trop de l'avoir vu.

—Mais encore...

Le breton se remit à manger, d'un air grognon, et comme bien décidé à ne pas faire de confidences.

—Je le demanderai à M. Roland. Il me le contera, lui.

—Eh ! Il vous en contera tant que vous voudrez, fit sournoisement Le Pouldu.

—Dites donc, vous, mauvaise bête, s'écria la jolie fille avec vivacité. Tâchez de faire attention à ce que vous dites !

—Et vous, tâchez de faire attention à ce que vous faites ! Ce n'est pas la peine d'avoir l'air de mépriser M. le vicomte, pour causer ensuite, dans les coins, avec lui. Et si Cloarec le savait...

La jolie fille se mit tout à fait en colère :

—Tu le lui dirais, peut-être, mauvais gars ! Mais tu peux être sûr que c'est toi qu'il commencerait par assommer !

—Je le sais bien ! Et je n'ai pas l'ha-

bitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas. J'ai assez de mes affaires... Et voilà Ravaude qui a une "aggravée" de la course d'hier... Elle en a, au moins, pour huit jours à rester sur la paille.

—Voyons, Le Pouldu, ne nous fâchons pas, et racontez-moi la chasse d'hier. M. Hervé en parlait, ce matin, à mademoiselle, mais je n'ai pas entendu la fin... Est-ce vrai qu'en revenant vous avez passé auprès du vallon de Lesguiren, et que vous y avez fait une mauvaise rencontre ?

Le piqueur pâlit.

—Non ! dit-il, je n'en parlerai pas ! Pour rien au monde !

La Bretonne se mit à rire :

—En voilà un peureux ! Va donc répondre ça à Cloarec, comme tu m'en menaçais. Il se moquera bien de toi, lui ! Al-lons, dis...

—Non, non ! C'est assez de l'avoir vu.

Et se levant, il prit sa cape, se coiffa d'un geste violent, et sortit dans la cour pour regagner le chenil.

Or, voici ce qui s'était passé. Après une poursuite ardente, qui avait mené les chasseurs jusqu'à la nuit, il avait fallu se rendre compte que, ce jour-là encore, la louve du bois de Guirec ne serait point portée bas. Elle venait de gagner un boqueteau, autour duquel les chiens rapiailaient. Déjà la fatigue se faisait sentir, et la meute s'enrouait. Quant à la bête de chasse, suivie à deux cents mètres par les chasseurs, elle paraissait aussi fraîche que si elle sortait de son lit. Le Pouldu, se grattant la tête avec fureur et jurant en breton, parce que les jurons français ne lui suffisaient plus, déclara à son maître que cette gueuse de louve les emmènerait jusqu'à Saint-Brieuc, si on la laissait faire. On décida donc la retraite, les chiens furent couplés, et, la tête basse, chacun

reprit à travers champs, pour raccourcir la route, la direction de Kéranou. L'obscurité était venue. Un petit brouillard descendait, qui mouillait comme de la pluie. Les chasseurs sur leurs chevaux allaient comme des ombres. Dans le ciel, la lune fit un effort pour se montrer, et, blafarde, jeta une clarté douteuse. Il y avait environ deux heures que les bredouillards marchaient, sans échanger une parole, de mauvaise humeur et fatigués, lorsqu'ils arrivèrent à un vallon, qui en pente douce descend du plateau vers les salines. Un ruisseau court sur la pente, et forme dans le fond un petit étang, entouré de roseaux, qui jouit d'une mauvaise réputation dans le pays. Deux filles s'y sont noyées par désespoir d'amour, et son eau passe pour donner la fièvre. Jamais, dans le jour, un tâcheron des hameaux voisins, travaillant alentour, ne s'y arrêterait. Et, le soir, il ferait un détour afin de l'éviter. A peine le vallon fut-il en vue que Le Pouldu, qui avait pris les devants avec ses chiens, ralentit le pas. Il manifesta des signes d'hésitation, et finit par s'arrêter.

—Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? interrogea Roland.

—Nous voilà au vallon de Lesguiren, dit le Breton à voix basse.

—Eh bien?

—Il ne faut pas le traverser, à cette heure-ci.

—Pourquoi ça?

—Parce qu'il est hanté.

M. de Fréville se tourna vers Hervé, qui ne disait rien, et lui demanda :

—Est-ce qu'il devient fou, Le Pouldu?

—Non, fit M. de Kéranou. Il répond que le vallon est hanté, parce que c'est une croyance établie dans le pays, et que tous les gars d'ici te tiendraient le même langage.

—Même toi? questionna le jeune homme en riant.

—Non, pas moi. Je ne crois pas à ces billevesées. Mais je suis peut-être le seul, à dix lieues à la ronde.

—Alors, traversons le vallon hanté, pour prouver à ce nigaud qu'un n'y a rien à craindre.

—Ne faites pas, monsieur Roland, murmura Le Pouldu avec un accent de terreur. Ne bravez pas les poulpicans... A quoi bon passer par le vallon? La route du haut ne nous rallonge pas de deux kilomètres.

—Sacrebieu! C'est trop bête. Hervé, viens-tu?

—Je trouve cela absolument inutile, dit tranquillement M. de Kéranou.

—Ma parole! Il a beau s'en défendre! Il y croit, comme Le Pouldu! s'écria Roland avec un éclat de rire. Rien que cela me déciderait à tenter l'épreuve. Prenez la route du haut. Moi, je traverse le vallon. S'il se passe quelque chose, vous en aurez le spectacle. Voici justement le brouillard qui se dissipe et la lune qui se hararde à éclairer. C'est, ma foi, très joli ce paysage!

Encadré par un cirque de collines couvertes de rochers et de genêts, avec son étang miroitant au milieu d'une ceinture de roseaux, le vallon s'étendait jusqu'aux récifs qui bordaient le rivage de la mer. Un silence profond y régnait, et l'aspect sauvage et désolé de ce coin de terre suffisait à expliquer la mauvaise renommée dont il jouissait dans le pays.

—Allons, sois raisonnable, rentre avec nous, dit Hervé. A quoi sert d'aller par là? Le moins qu'il puisse t'arriver, c'est de t'embourber dans quelque pré marécageux. Il y a des terrains peu solides et des sables mouvants, du côté de la mer.

—Mon cheval a le pied sûr et je ne



crains rien. A tout à l'heure.

Il descendait déjà la pente très raide. Le Pouldu et son maître continuèrent leur chemin par la route des crêtes, et suivirent des yeux, avec un peu plus que de la curiosité, la marche de l'aventureux Roland. Il était parvenu presque au bas de la côte, lorsque, dans le silence de la nuit, un sourd murmure, comme produit par le vent dans les roseaux de l'étang, ou dans les branches des genêts, se fit soudainement entendre. Il était entrecoupé de claquements secs, comme si des morceaux de bois eussent été choqués fortement les uns contre les autres. Le murmure s'apaisait, s'augmentait, montant, descendant, en vagues d'harmonie mystérieuses, et le dessin en était maintenant très net. C'était un chant assurément sorti de bouches humaines, mais aux paroles incompréhensibles. Sorte de mélodie, d'une tristesse sauvage, et qui, par cette nuit profonde, dans ce lieu désert, pouvait troubler le cœur des plus braves. Hervé et Le Pouldu en frémissaient. Quand à Roland, il s'était arrêté et il écoutait. Brusquement son cheval fit un écart. D'entre les rochers s'élança une forme bizarre, puis deux, puis trois, puis toute une troupe de gnomes, blafards sous la lune, et contorsionnés en des mouvements brusques, comme s'ils sautaient et gesticulaient, se répandit au bord de l'étang, et le chant s'éleva plus fort, plus distinct, rythmant la danse des hôtes du vallon. Ils formèrent un cercle autour du cavalier qui les attendait, et, démoniaques, hurlant maintenant, ils tournèrent, en se tenant par les mains, dans une ronde frénétique, Roland, enlevant son cheval, la houssine haute, voulut charger ses monstrueux agresseurs, mais la bête, moins brave que l'homme, recula, hennissant de terreur, se cabra, et sans que rien pût la retenir, ni

la bride, ni les éperons, ni les cris de Roland, elle fit tête à la queue, et, au grand galop, remontant la pente qu'elle venait de descendre, elle ramena son cavalier au point d'où il était parti. Le Pouldu et Hervé, stupéfaits, assistèrent à cette scène fantastique. Ils virent M. de Fréville, furieux, battant, à grands coups, son cheval affolé, arriver jusqu'à eux. Il leur cria :

—Etes-vous des hommes? Redescendons tous les trois.

Mais les deux Bretons secouèrent silencieusement la tête, et montrèrent au jeune homme la ronde qui se poursuivait dans le fond du vallon, pendant que les bâtons claquaient en cadence et que le chant, très net dans son dessin monotone et lugubre, troublait le silence de la nuit. Les quatre chiens, comme pour se joindre à leur maître, par une manifestation de leur émoi, se mirent à hurler lamentablement. Et Le Pouldu, terrifié par ce dernier signe, balbutia d'une voix haletante :

—Allons-nous-en! C'est tenter le ciel! Ce sont les poulpiciens! Allons-nous-en! C'est miracle qu'ils ne nous aient pas encore entraînés dans leur ronde. Venez, monsieur, venez. Ne les bravons pas davantage!

Hervé et le piqueux s'élançèrent à travers champs, et Roland les suivit, sans plus de résistance. Ni les uns ni les autres ne soufflèrent mot, en rentrant à Kéranou, de leur effrayante rencontre. Ce ne fut que le lendemain matin que Hervé en parla à sa soeur, à mots couverts, cherchant une explication acceptable de cet incident. Car le jeune homme, si sensible qu'il fût aux traditions légendaires de son pays, était cependant trop éclairé pour pouvoir accepter comme possible l'intervention de lutins et de farfadets. Le Pouldu avait eu beau s'écrier la veille

le: "Ce sont les poulpicans", et l'impressionner, lui-même, au point qu'il avait refusé de redescendre avec Roland dans le vallon, pour savoir quels étaient, au juste, les danseurs et les chanteurs mystérieux. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'errants de la nuit. Et cependant il avait encore, devant les yeux, leurs contorsions bizarres, et, dans les oreilles, leur lugubre mélodie. Quant à Roland, à la réflexion, au lieu de se calmer, il s'était exaspéré. Il se croyait victime d'une mystification, et ne songeait plus qu'à en démasquer les impudents auteurs.

Il descendait de sa chambre, comme l'entretien entre Le Pouldu et Annie finissait. Prêtant l'oreille sans se montrer, il avait entendu la jolie Bretonne répondre au piqueur: "Va donc raconter ça à Cloarec, il se moquera bien de toi, lui..." Et le ton railleur avec lequel elle parlait avait éveillé des soupçons dans l'esprit du jeune homme. Il laissa Annie gagner la lingerie et l'y rejoignit.

—Eh bien! ma belle, dit-il, tu es curieuse de savoir ce qui s'est passé, hier soir, il paraît?

—Qui vous l'a dit? demanda la Bretonne, en soulevant de ses bras vigoureux une pile de draps pliés.

—Toi-même, en causant, à l'instant, avec Le Pouldu.

—Ah! vous écoutez donc, quand on parle, monsieur le vicomte?

—Je n'écoutais pas, mais j'ai entendu. Et je ne serais pas surpris que certain sabotier de ta connaissance eût, sur ce qui nous est arrivé, hier soir, des renseignements très précis à fournir.

—Alors, il faut les lui demander.

—A lui, non. Mais, à toi.

—Moi! Je ne sais rien, puisque j'interrogeais Le Pouldu.

—Pour le faire jaser, et apprendre ce

que tu pourrais avoir intérêt à répéter...

—Quel intérêt?

—Quand ce ne serait que celui d'épargner des ennuis à ton bon ami.

—Il ne craint rien, et n'a rien à craindre.

—En es-tu bien sûre?

—D'abord celui qui essaierait de le tourmenter serait mal accueilli...

—Oh! ça, c'est autre chose... Je sais que le gars n'a pas bon caractère... Mais si cependant il avait affaire aux gendarmes, il faudrait bien qu'il filât doux...

—Aux gendarmes! se récria Annie, on n'envoie les gendarmes qu'aux coquins, dans ce pays-ci... Si non, ils sont reçus avec des fourches et des bâtons...

—Je sais bien que c'est le quartier des réfractaires, et que vous êtes encore à demi-chouans... Mais il n'empêche que, si on faisait une enquête sur ce qui s'est passé, la nuit dernière, dans les fonds de Lesguiren, on découvrirait peut-être des choses intéressantes.

—Qu'est-ce que vous voulez qu'il se passe d'intéressant, la nuit, dans un vallon désolé, le long des grèves?

—Je voudrais le savoir.

—Eh bien! Retournez-y voir!

Elle rit au nez de Roland, avec une si hardie insolence que le jeune homme ne pensa pas à l'embrasser. Il se dit: "Cette petite en sait plus qu'elle ne veut l'avouer. Nous sommes, peut-être, à l'heure qu'il est, la fable des cabarets du canton. Et les gars, qui nous ont joué, la nuit dernière, cette absurde pantomime, rient bien de leur bon tour, en buvant des bolées de cidre."

Il ne voulut point mettre la Bretonne en défiance. Et, changeant de sujet et de ton, il sortit de son doigt un anneau orné de petites turquoises, et le montrant à Annie:

—Tu vois cette bague... Si Cloarec veut me mener, avec lui au vallon de Lesguiren, je te la donnerai...

La Bretonne pâlit. Cependant un éclair de désir brilla dans ses yeux. Elle tendit la main, prit la bague, la regarda sur toutes ses faces, la passa à son doigt et la faisant briller au jour :

—Elle est bien mignonne... Et je serais joliment contente, si vous me la donniez... Mais je ne peux pas demander cela à Cloarec... Il me battrait!

—Le butor!

—Ah! C'est son droit! Il est mon promis!

Elle leva encore une fois sa main en l'air, pour juger de l'effet produit par l'anneau, et l'arrachant de son doigt :

—Tenez! Reprenez-le. Il n'est pas pour une pauvre fille. Je n'en aurai jamais de pareil, car Cloarec est pauvre... Et il aura bien des choses plus utiles à acheter qu'un bijou pour moi...

—Garde-le donc, alors. Je ne le reprendrai plus, après que tu l'as désiré.

—Non! non!

Elle déposa l'anneau sur la table, et s'écarta, comme pour se garantir contre la tentation.

—Il est à toi! fit Roland.

Et il sortit de la buanderie, laissant la jolie fille en présence du bijou.

A peine fut-elle seule, elle le saisit, le regarda en chantant, avec un air ravi. Puis elle le glissa dans sa poche, et se mit au travail.

L'abbé Choucas, quoiqu'il eût sur les antiquités et les légendes de la Bretagne des idées particulières, n'en était pas cependant à croire aux lutins et aux kerri-gans. Lorsque, le soir, au coin de la cheminée du château de Kéranou, Hervé lui raconta ce qui s'était passé dans le vallon de Lesguiren, il resta silencieux, ho-

cha la tête, et réfléchit. Il réfléchit même si longtemps que Roland, un peu impatienté, le poussa à une explication que le bon ecclésiastique ne paraissait pas empressé de donner.

—Enfin, l'abbé, vous avez une opinion sur cette affaire? Vous qui connaissez bien vos paroissiens, et qui fouillez le pays, depuis des années pour y découvrir des morceaux de pierre, il n'est pas possible que vous restiez court sur un tel sujet. Qu'est-ce que vous en pensez, en somme?

—Rien de bon.

—Mais encore?

—J'aimerais bien vous voir oublier cette histoire-là!

—Mais le moyen?

—Il suffit de ne plus s'en occuper.

—Et on se sera moqué de nous, impunément?

—Le grand malheur!

—Ah! Vous croyez donc à un coup monté? Vous venez de l'avouer...

—Et quand j'y croirais? Je ne vous en conseillerais que plus de ne pas vous mettre mal avec nos gars. Vous n'êtes pas du pays. Ils m'ont déjà que trop de préventions contre les étrangers... Ne vous mêlez pas de leurs affaires.

—Enfin, qu'est-ce que vous soupçonnez? Qui étaient ces gens-là? Des voleurs de sel?

—Point! Il n'y en a plus, depuis longtemps, en tout cas, en bande organisée. Je croirais plutôt à des fraudeurs.

—Quoi! De la contrebande!

—Oui. Par les îles anglaises, il ne serait point surprenant qu'il nous vînt des marchandises prohibées: du tabac, de l'alcool, des étoffes. Et les gens qui se livrent à ce commerce, dans le pays, ne doivent pas tenir à faire connaissance avec les gabelous.

—Est-ce que la côte est très surveillée, par ici?

—Non. Nos parages sont trop mal notés. On y fait facilement naufrage. Mais les barques, qui servent aux fraudeurs, ne craignent pas les récifs. Les hommes qui les montent connaissent toutes les passes, et abordent à coup sûr. Il y a, non loin du vallon de Lesguiren, un petit havre où se voient encore les vestiges d'un quai qui date certainement de la conquête des Gaulles. Vous savez que César est parti d'ici pour faire une descente en ce pays que l'on appelait la Bretagne, et qui n'était autre que l'Angleterre. Nos gens utiliseraient ce port, pour leurs descentes, que je n'en serais pas surpris. Ce qu'il faudrait savoir, c'est par où ils conduisent leurs marchandises dans l'intérieur des terres. Peut-être ont-ils une cachette dans les environs...

Hervé se toucha brusquement le front avec sa main, et s'écria :

—L'abbé, vous êtes plus malin que nous. Où avais-je l'esprit de n'avoir pas pensé à cela? Les grottes de Lesguiren ne sont-elles pas un entrepôt tout préparé?

—Par ma foi, dit le curé, je crois que nous commençons à serrer de près la vérité. Mes inductions étaient plus sûres que je ne le prévoyais moi-même. La comédie qui vous a été jouée avait pour but de frapper de terreux ceux qui intervenaient, si malencontreusement, au travers d'une expédition nocturne, et de les détourner de jamais revenir dans le quartier, à la brune...

—Voilà, par exemple, où ils se sont trompés, fit Roland. Et j'ai une furieuse envie de me rendre compte exactement de ce qui se passe dans cet endroit-là...

—Monsieur le baron, dit en riant le curé à Hervé, je crois que la plus élémentaire prudence exige que vous renvoyiez

votre ami à Paris. Il va, s'il donne suite à ses projets, vous causer, et à lui-même, tous les plus grands ennuis. Et dans quel intérêt, je vous le demande? Est-il chargé, par le gouvernement, de suppléer ses agents en défaut? Aura-t-il de l'avancement, ou une prime, s'il découvre et fait prendre des fraudeurs? De quoi se mêlera-t-il, en dérangeant de pauvres diables au cours d'une de leurs opérations, déjà bien dangereuses?

—Eh! l'abbé, vous affichez une singulière tendresse pour les délinquants... Sont-ils de vos paroissiens?

—Je ne serais pas surpris qu'il y en eût parmi eux. Mais je ne voudrais pas avoir à rechercher dans mon troupeau s'il y a des brebis galeuses.

—Je m'en chargerai pour vous.

—Vilaine tâche que vous entreprendrez là, monsieur le vicomte. Laissez donc ces malheureux tranquilles...

—Ils se sont moqués de moi. Et je soupçonne qu'il y avait, parmi eux, certain drôle, qui a pris à l'affaire plus de satisfaction qu'il n'était convenable... Au surplus, je ne sais pas encore à quoi je me résoudrai. Ne prenez donc pas alarme inutilement.

### La louve échappe encore au fusil du chasseur

Et l'on parla d'autre chose. Le lendemain, le fusil sur l'épaule, Roland, accompagné de son chien, s'en alla sur la lande. Il avait laissé Le Pouldu, qui graissait les pattes de Ravaude. Il voulait être seul, et, sans se préoccuper de battre les genêts où se réunissent les perdrix, ou les ajones qui foisonnent de lapins, il gagnait à grandes enjambées le vallon de Lesguiren. Ce que lui avait dit l'abbé Choucas tourmentait son esprit, et il vou-

lait reconstituer en plein jour la scène à laquelle il avait assisté. Il parvint, sans rencontrer âme qui vive, au bord de la pente, qu'il avait descendue à cheval, et la trouva d'un accès plus facile qu'il ne l'avait jugée dans l'obscurité. Un petit sentier, praticable pour les hommes, courait entre deux talus et débouchait auprès de l'étang morne, dont l'eau dormait entre les roseaux de ses rives. Sur la droite, vers l'endroit où les figurants, quels qu'ils fussent, de la scène fantastique, avaient disparu, se dressait un amas de roches granitiques, entre lesquelles poussaient des touffes de genêts dont les plus hautes atteignaient trois mètres, et qui formaient un fourré inextricable. La bruyère et l'ajonc s'étendaient entre l'étang et les roches, alternant leurs végétations vertes et roses, couvert profond et sourd qui dormait sous le soleil. Le chasseur traversa la bruyère, s'approcha des rochers, se glissa au travers des genêts, et fouilla inutilement, pendant plus d'une heure, le sol de la colline. Il ne trouva aucune trace qui pût lui servir d'indication sur le passage d'un ou de plusieurs hommes. Pas une branche cassée, aucune empreinte de pas sur la terre, nulle éraffure de clous sur la pierre. Le lieu désert paraissait n'avoir pas été fréquenté par des êtres humains, depuis longtemps.

Toutes les recherches de Roland demeurèrent vaines, et il lui fallut, après un examen minutieux, reconnaître qu'il avait formé de fausses conjectures, ou que les gens auxquels il avait affaire étaient plus malins que lui. Une semblable constatation ne pouvait plaire au jeune homme. Impuissant mais non convaincu, il se raidissait contre l'impossibilité où il se trouvait de démontrer ce qu'il soupçonnait. Et plus l'entreprise commencée par lui s'avérait irréalisable, plus il se sentait

l'envie de la poursuivre et d'y réussir. Il ne raconta à personne sa tentative manquée. amené à la prudence par les conseils de l'abbé Choucas, il se reprochait déjà d'avoir trop parlé devant les gens de service. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans la discrétion de Le Pouldu, et il était convaincu que la petite Annie raconterait à Cloarec tout ce qu'elle savait. Le mystérieux sabotier, qui logeait dans le bois de Guirec, venait à Kéranou voir sa fiancée. Il s'arrangeait pour n'être jamais rencontré. Et, à quelque heures que Roland sortit ou rentrât, pas une fois il n'avait aperçu, même au détour d'une allée, ou au coin d'un mur, la veste brune du Breton. Ne pouvant le surprendre à Kéranou, il se promit de le surveiller au bois de Guirec. Et, sans plus donner d'explication, il se prit d'un goût très vif pour la chasse des renards qui abondaient dans ce cantonnement. Il emmenait Le Pouldu, deux hommes de journée armés de pioches, une paire de bassets allemands, menant également bien sous terre et sur terre, et passait des journées entières à troubler les solitudes où vivait le sabotier des abois de ses chiens, et du bruit des terrassements. Quand Cloarec travaillait dans la clairière, près de sa cabane, Roland en était informé par les coups sourds de sa plane, sur le hêtre des sabots. Les jappements du chien, vigilante sentinelle qui gardait le Breton, avertissaient aussi Roland. Alors il chassait, sans arrière-pensée, et prenait un réel plaisir à l'âpre lutte des chiens, des terrassiers et du renard. Mais quand le sabotier était absent, Roland alors s'écartait de sa chasse, et se mettait en quête de celui qu'il surveillait. Il l'épiait sur la lisière du bois, il le suivait en plaine, de loin, à l'abri des haies. Quelquefois Cloarec se dirigeait vers Kéranou,

il entraît au village chargé d'une douzaine de paires de sabots. Il revenait, débarrassé de sa marchandise, à une allure vive, en chantant quelque refrain lent et triste, ou en sifflant avec une force et une habileté remarquables.

Roland n'osait pas s'aventurer dans le village, à la suite de Cloarec. Mais il savait où il avait passé une partie de son temps, en lui voyant un litre d'eau-de-vie de cidre sous le bras. Evidemment le cabaret recevait la visite du sabotier. Était-ce là qu'il retrouvait ses camarades et que se décidaient les expéditions? Ou bien, plutôt, voyait-il les gens de la côte, quand il descendait jusqu'à Roseanvel? Mais quand il allait à la plage, jamais il ne prenait par le vallon de Lesguiren, qui pourtant était le plus court chemin. Il aimait mieux faire un long détour que de passer par le lieu hanté. Roland se disait qu'il y avait certainement de l'affectation dans ce parti pris, que ce gaillard, fait aux longs séjours dans les bois, ne devait pas être si timide, et que, pour vouloir trop prouver qu'il ne traversait jamais le vallon en plein jour, il risquait de prouver qu'il le fréquentait sans doute la nuit.

Un soir, à la brune, comme il avait suivi Cloarec de loin, jusqu'à Roseanvel, Roland fit une singulière trouvaille. A l'intersection des chemins de Guirec et de Roseanvel, il aperçut, auprès d'une touffe de genêts, un gros fragment de granit, qui n'y était pas quand il avait passé deux heures auparavant. Il souleva la pierre, et dessous, plié en quatre, il trouva un papier. Il l'ouvrit et lut ces mots écrits au crayon par une main malhabile: "le 7, marée montante". Il replia le papier, le replaça sous le morceau de granit, et, avisant à cent pas dans la plaine un carré d'ajones, il s'y glissa, découvrit une place où poussait de l'herbe jaune, et

s'assit, bien abrité. Une heure se passa, puis un pas se fit entendre dans le chemin de Roseanvel et, marchant à vive allure, Cloarec parut. Sans hésiter, il alla à la pierre, la souleva, prit le billet, le mit dans la poche de sa veste et continua sa route. Derrière lui, Roland demeura assis dans sa cachette, réfléchissant. Cette fois, il possédait un commencement de preuve. La complicité de Cloarec avec les gens de la côte s'établissait. Le sabotier servait sans doute d'intermédiaire aux fraudeurs de l'intérieur avec les délinquants qui leur apportaient les marchandises prohibées. Mais que signifiaient les mots: "le 7, marée montante". On était au 4 du mois d'octobre. Était-ce donc pour trois jours plus tard qu'une expédition se préparait? Avant tout il fallait s'assurer si la marée serait haute à la nuit. Et si ce fait s'établissait, alors il deviendrait probable qu'une occasion de constater ce qu'il désirait s'offrirait pour Roland.

Ruminant toutes ces choses, il s'en revint à Kéranou, demanda à Hervé le numéro du "Phare du littoral", et chercha aux heures de marée quel serait l'état du flot, le 7. Le renseignement qu'il cherchait fut précis et explicite: "Mer pleine, le soir dix heures." Il n'était plus possible de douter, et Roland n'avait maintenant qu'à décider du parti à prendre. Tant qu'il n'avait pas été sûr de ce qu'il soupçonnait, le jeune homme s'était montré fermement résolu à pousser les recherches jusqu'à leurs extrêmes conséquences. A présent, il tergiversait. Non par timidité. Il n'y avait aucune crainte dans son hésitation. Il se découvrait des scrupules. Les paroles de l'abbé Choucas lui revenaient, et il ne trouvait pas très chevaleresque à lui de se jeter à la traverse des opérations de ces pauvres diables qui, en somme, risquaient leur peau pour intro-

duire, sans payer à la douane, quelques ballots de marchandises. Était-ce son rôle, et y récolterait-il beaucoup de gloire? S'il y avait une collision entre lui et les hommes de la côte, il en résulterait de violentes inimitiés, dans lesquelles Hervé et sa soeur seraient englobés. Étrange paiement de l'hospitalité qu'ils lui offraient! Tout compte fait, il se résigna à ne pas intervenir dans l'affaire. Mais il prit ce moyen terme d'y assister néanmoins, afin de savoir, par le menu, ce qui se passait dans le vallon de Lesguiren, à l'heure où les braves gens sont tous couchés. Seulement, il ne put prendre sur lui de ne pas tourmenter un peu Cloarec, sur lequel il avait barre, maintenant, afin de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Le lendemain, il partit avec Le Pouldu pour le bois de Guirec. Le sabotier était dans la clairière. De loin, Roland l'entendait qui affûtait ses outils en les passant sur la meule. Il faisait un temps admirable et d'une douceur délicieuse. Le vent au sud soufflait tiède, et le soleil, aussi chaud qu'en été, fnaait les derniers regains qui embaumaient la plaine. Le Pouldu, traînant le pied, avait dit à Roland:

—Monsieur le vicomte, nous ne ferons rien, aujourd'hui. Il fait trop doux. Le vent au midi, les chiens au chenil,

—Où les promènera, et nous aussi.

Le Pouldu, quand on lui donnait de bonnes raisons, ne répliquait jamais. Il bourra un amical coup de pied dans le derrière d'un de ses chiens qui s'attardait et continua son chemin. A la bordure de la plaine, Roland ordonna de découpler, et entra sous bois. Au bout de quelques minutes de quête, un déboulé terrible eut lieu, accompagné par des cris retentissants de Le Pouldu:

—A vous, monsieur le vicomte, à vous...

La grande louve de Guirec! Elle va sauter au carrefour! A vous! Oh! ma Doué! Elle saute! Elle saute!

En un instant, Roland avait mis deux cartouches de gros plomb dans son fusil. La bête venait sur lui, poussée par les bassets allemands, qui donnaient avec fureur, faisant du vacarme comme une grande meute. Un pas léger, un long corps gris qui filait le long de la banque, et, avec une audace sans pareille, la louve sauta à trente pas du chasseur. Roland avait une cartouche de chevrotines dans chacun de ses canons. Il tenait en main un fusil avec lequel il tuait d'habitude quatre-vingt-dix lapins sur cent. Il épaula tranquillement, visa le défaut de l'épaule, et sûr de voir la bête sur le dos, au milieu de l'herbe, il tira. Il redoubla de son coup choke. Rien. La louve sauta le fossé et disparut. Derrière elle les deux bassets allemands de M. de Kéranou prirent le train, et la chasse, à une belle et régulière allure, s'engagea dans le taillis. Le Pouldu arrivait. Il interrogea du regard M. de Fréville, leva les bras au ciel d'un air consterné et sans s'arrêter cria:

—On ne la tuera jamais, monsieur le vicomte. Jamais!

Il sauta dans le bois, et, appuyant ses chiens à pleins poumons, il s'éloigna. Resté seul, Roland secoua sa stupeur, lâcha un bon juron pour se ragailhardir, et, prenant sa course par la grande traverse qu'il connaissait bien, il alla attendre la chasse à la sortie en plaine, vers Lesguiren. Mais la louve, ce jour-là, semblait en veine de fantaisie. Ou bien la chaleur exceptionnelle lui faisait désirer de ne pas quitter l'abri du bois: elle se fit battre dans le halier et ne piqua pas droit devant elle, comme à son ordinaire. Les bassets enragés ne baissaient pas de pied, et chassaient à pleine gorge. Une heure

durant, la bête tourna. Le Pouldu, qui n'avait que son fouet pour toute arme, ayant jeté pelle et pioche dès le lancer, voyait, à cinquante pas devant ses chiens, la magnifique louve se promener, "les mains dans ses poches, monsieur", avec l'air de se moquer de lui. Il aurait pu compter les rayures noires de son dos. Quelle bête! Et de quelle force! Une mâchoire à étrangler une vache, et dans laquelle il n'aurait pas fallu risquer son bras, vrai! si on avait tenu à ne pas se le faire couper. En passant près de Roland, pour la troisième fois, Le Pouldu se décida à lui crier:

—Monsieur le vicomte, sans vous commander, venez à la queue de mes chiens. Cette grande carne va au trot! J'aurais pu la tirer dix fois, si j'avais emporté mon fusil! Venez, monsieur le vicomte, venez!

Roland entra dans le bois. Il prit la voie derrière les bassets, aperçut, en effet, la louve. Mais aussitôt, comme si elle comprenait la tactique de ses ennemis changeant de marche, celle-ci alla sauter juste à la place où Roland se trouvait, un quart d'heure plus tôt, et débouchant en plaine, elle se jeta dans les genêts, et disparut.

—Ah! Elle est malicieuse! dit Le Pouldu en épongeant son front ruisselant de sueur. Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur le vicomte, sous votre bon plaisir? Faut-il coupler les chiens? Les braves petits, ils y vont carrément! Les entendez-vous? Mais à quoi bon? Nous ne l'aurons pas. Une bête que monsieur le vicomte a manquée, deux fois, et à portée, comme si l'on tirait dans une porte, personne ne la tuera!

—Idiot! cria Roland exaspéré. Veux-tu me laisser tranquille avec tes absurdités! Je l'ai manquée, parce que je l'ai trop re-

gardée! Mais tu vas voir! Allons! en route!

Le Pouldu ne fit pas une objection. Il se lança dans les genêts, à corps perdu, pour rattraper ses chiens, et Roland l'entendit bientôt qui les appuyait vigoureusement. Lui, sans réfléchir, instinctivement, il prit les grands devants, dans la direction de Roscanvel, où, la dernière fois, la louve les avait conduits. Il avait du jarret, et, transporté par le dépit d'avoir mal tiré ses deux coups de fusil, il courait plus vite encore que Le Pouldu. Il arriva ainsi à l'intersection de la route où il avait trouvé le billet mystérieux. Au bout d'un court instant, il aperçut la louve qui sautait le chemin de Lesguiren, hors de portée. Il reprit sa course et arriva au bout du vallon pour voir la grande bête qui descendait tranquillement la côte, et qui s'arrêtait un instant, pour boire, au bord de l'étang. Elle avait, à ce moment-là, une avance d'au moins trois cents pas sur les chiens et sur Le Pouldu. Mais le piqueur l'avait bien vue. Il lança ses bassets à la descente, et s'y précipita lui-même en criant:

—Vol de l'est! Vol de l'est! Aoh! Aoh! Elle a passé là! Perce! Perce! A toi, mes enfants! A toi, mon Ramoneau! tiens bon!

Les chiens admirables d'ardeur ne s'arrêtèrent même pas pour boire, et cependant ils tiraient ferme la langue. Ils passèrent auprès des eaux tentantes, sans paraître les voir, et s'élançèrent dans les genêts qui couvraient les roches, que Roland avait longuement et inutilement explorées. Ils gravirent le tiers de la pente, puis soudain s'arrêtèrent, requêtèrent, se rassemblèrent comme en défaut, puis repartirent et, brusquement, leurs abois n'arrivèrent plus au chasseur qu'étouffés et confus. En même temps Le Pouldu, comme s'il avait découvert quelque chose



d'extraordinaire, appela Roland d'une voix forte :

—Monsieur le vicomte, venez voir! Ah! En voilà une sévère!

Roland arrivait. Il vit Le Pouldu accroupi devant une excavation ressemblant à une grande entrée de terrier, et creusée dans le sable. Au fond du boyau, sur lequel cette excavation s'ouvrait, les cris des chiens, semblant au ferme, se faisaient entendre.

—La bête est sous terre, et elle tient!

Le piqueur eut un cri d'effroi:

—Elle va m'étrangler mes chiens! Ah! La vermine! J'y vais!

Héroïque, car il oubliait en ce moment, par devoir professionnel, toutes ses superstitions, Le Pouldu se jeta à plat ventre, et déjà il s'appêtait à se glisser dans le couloir de rochers, lorsque, avec des hurlements de douleur, ses deux bassets revinrent à lui, houspillés et saignants.

—Elle y est bien! dit Roland.

Un instant, il délibéra s'il entrerait dans le souterrain, pour se donner la satisfaction de voir face à face la redoutable bête. Mais il pensa que, maintenant, il connaissait la retraite qui l'avait rendue, jusqu'ici, introuvable. Il pressentit aussi que, dans ce réduit, il pourrait faire d'intéressantes découvertes, et que Le Pouldu le gênerait, en ce cas-là, par sa présence.

—Couple tes bassets, mon garçon, dit-il au piqueur. Il ne faut pas faire massager ces braves bêtes. Nous ne sommes pas outillés aujourd'hui, mais nous reviendrons.

Le Breton hocha la tête, comme pour opiner qu'il vaudrait mieux n'en rien faire. Il mena ses chiens à l'étang, lava leurs oreilles déchirées, et avec Roland reprit le chemin de Guirec. Deux heures avaient suffi pour cette chasse extraordi-

naire, Cloarec, paisiblement à l'ombre des hêtres, travaillait, en fumant sa pipe. Il vit arriver Roland et Le Pouldu avec une indifférence complète. Il ne fit pas la question, que tout autre se fût permise, sur la chasse commencée à deux cents pas de sa cabane. Il continua de tailler le sabot qu'il tenait entre ses genoux.

—Voilà un joli morceau de bois, bien travaillé, dit Roland, en s'approchant du Breton. Combien gagnes-tu sur une paire de sabots fins, comme celui-là?

—Une pièce de quarante sous, dit le Breton, parlant comme avec effort.

—Et combien mets-tu de temps à les faire?

—Une bonne journée.

—A qui destines-tu ceux-ci?

—A celui ou à celle qui voudra me les acheter.

—Ce sont des sabots de femme, hein?

—Oui.

—Veux-tu me les vendre?

—Pour qui sont-ils?

En faisant cette question, le Breton avait froncé le sourcil et toute sa figure s'était durcie.

—Ils sont pour ta bonne amie.

Cloarec donna un si violent coup de plane dans son morceau de hêtre que le copeau sauta jusqu'à Roland. Il baissa la tête et murmura:

—Laissez Annie tranquille. C'est un conseil que je vous donne.

—Eh! qui te parle d'Annie? fit le jeune homme en riant. N'as-tu donc qu'une bonne amie?

—De qui voulez-vous parler?

—De la louve de Guirec, qui nous a encore fait courir, tout à l'heure, et qui nous a mis en défaut pour la troisième fois.

Le Breton laissa échapper un petit sifflement entre ses lèvres pincées, puis il dit:

—Celle-là, c'est deux paires qu'il lui faudrait. Mais qui se chargera de la chausser? il faudrait, pour cela, lui tenir les pattes... Et elle court toujours.

Roland s'approcha de Cloarec, et, de façon à ne pas être entendu par Le Pouldu, il dit entre haut et bas :

—Voyons, une bonne fois, veux-tu agir franchement avec moi? Tu ne t'en trouveras pas mal.

—Qu'est-ce que vous voulez de moi?

—Que tu viennes, ce soir, affûter la louve en ma compagnie. Tu as un fusil, je le vois d'ici, dans ta cabane. Et ton chien est, dit-on, aussi fameux pour la chasse que pour la garde. Montre-moi le repaire de la bête de Guirec.

—Qui le connaît? dit Cloarec d'un air pensif.

—Toi. J'en suis sûr.

—Vous vous trompez.

—Tu ne veux pas te fier à moi, Cloarec: tu as tort.

—Il fait mauvais courir la lande à la nuit.

—Pas pour ceux qui en connaissent les secrets.

—Il n'y a pas de secrets.

—Tu ruses avec moi, Cloarec, répéta le jeune homme, tu as tort.

Le Breton resta silencieux.

—Ecoute, reprit Roland. Je te donne ma parole de ne pas te trahir.

—Je n'ai rien à cacher.

—Tête de bois, aussi dure que ses sabots! C'est ce que nous verrons! s'écria le jeune homme avec emportement.

— Pourquoi menacez-vous un homme qui ne vous a jamais rien fait? dit sourdement Cloarec.

—Tu ne m'as jamais rien fait? Oserais-tu le jurer?

—Ne me tourmentez pas. Je ne sais parler finement, et vous en tirez avanta-

ge. Ce n'est pas digne d'un "monsieur" comme vous.

—Allons! Ne nous fâchons pas, fit Roland avec bonhomie. Tes affaires ne regardent que toi. Tiens, voilà dix francs, pour ta paire de sabots. Tu les offriras de ma part à ta bonne amie.

Cloarec prit la pièce d'or, la serra dans la poche de sa veste, avec soin, salua Roland avec un humble sourire, et dit :

—Je vais les signoler, pour le prix. Et quand vous en aurez besoin d'une paire pour la jeune demoiselle, pensez à moi. Il paraît qu'elle est votre promise, aussi?

—Tu es trop curieux, mon garçon, répondit Roland.

Il passa son fusil sous son bras, et, se tournant vers Le Pouldu, qui l'attendait paisiblement assis, auprès de ses chiens, sur la mousse :

—Allons! En route!

A ce moment, un émouchet fit entendre, au haut de la futaie, son cri strident, et passa d'un vol rapide sur le ciel bleu. Epaulant vivement, Roland tira. Le rapace foudroyé, tournoya un instant et tomba, comme une loque, au milieu de la clairière. Le Pouldu ramassa l'émouchet, l'examina, lui lissa les plumes, le mit dans son carnier, et regardant Roland avec admiration :

—C'est le même fusil, les mêmes cartouches, et le même tireur pourtant! Ah! elle est fée, monsieur le vicomte. Allez! elle est fée.

—Mais non! Le Pouldu, elle ne l'est pas! dit Roland, un peu rasséréné par ce joli coup, qui le réhabilitait aux yeux du piqueux. Cloarec le sait bien qu'elle n'est pas fée. Et je te le ferai bien voir!

Le sabotier ne répondit pas. Il suivit du regard les chasseurs qui s'éloignaient. Quand ils furent hors de vue, il abandonna son travail, serra ses outils, et, pre-

nant un lourd pen-bas dans sa cabane, il siffla son chien et se glissa dans le fourré.

### Roland forme des projets d'avenir.

En retournant au château, Roland pensait à ce que lui avait dit Cloarec : "Il paraît que la jeune demoiselle est votre promise." Jamais, jusqu'à ce jour, aucune explication n'avait eu lieu entre Hervé et lui. Jamais une parole adressée à Ursule n'avait pu faire croire à la jeune fille qu'il pensât à l'épouser. Et cependant il était vrai qu'il y pensait et que le soin avec lequel son ami l'avait attiré, tous les automnes, en Bretagne, lui paraissait une preuve certaine que les châtelains de Kéranou avaient formé des projets auxquels il était intimement mêlé. Eclairé, comme il l'était, sur l'éducation, les idées et les goûts des jeunes filles qu'il rencontrait dans le monde, à Paris, la simplicité grave et le charme un peu sauvage d'Ursule lui offraient des garanties de bonheur auxquelles sa raison était sensible. La vie, en somme à Kéranou était heureuse. Il y trouvait une quiétude, un détachement, des préoccupations, qui le rafraîchissaient, tous les ans, et lui rendaient de la jeunesse. Ne serait-il pas bon de passer la moitié de l'année au fond de cette calme et rêveuse Bretagne, à chasser tout le jour, et le soir, près du foyer, dans la tendre intimité de la vie de famille?

Le temps des aventures et des amours lui paraissait passé pour lui. Il avait été tellement gâté, qu'il ne prenait plus un très grand plaisir aux faveurs qui lui étaient libéralement accordées. Il pensait que le vieil homme pouvait disparaître, et laisser la place à un Roland plus raisonnable, mieux inspiré, et offrant des garanties de sagesse. Un sourire passa sur ses

lèvres, et un hochement de tête affirma cependant un peu de doute. L'image d'Annie venait de se présenter à son souvenir. Était-ce un prétendant de tout repos à offrir à une jeune fille, que ce Roland qui poursuivait si délibérément la gentille Bretonne, et qui lui prenait, la veille encore, un baiser? La tentante fraîcheur de la fiancée de Cloarec n'était-elle pas, pour plus que le désir de jouer un tour au farouche et énigmatique sabotier, dans la poursuite que Roland faisait subir à la petite servante? Mais il se dit aussitôt : "Simple jeu, qu'il est temps de finir. A compter de cet instant, je ne m'occuperai plus d'Annie. La calme et fière Ursule est bien plus séduisante. Mais veut-elle se marier? Rien ne le prouve. Et les rêves de son frère peuvent fort bien n'être point partagés par elle." Il entra dans le parc, au moment où ces diverses considérations se présentaient à son esprit. Il donna son fusil à Le Pouldu, qui le plaça avec respect sur son épaule. Dans le jardin à la française, Roland venait d'apercevoir Mlle de Kéranou, qui se promenait en échenillant ses rosiers. Elle marchait lentement, un sécateur à la main, un petit panier d'osier au bras. Sa tête était couverte par une de ces capelines de drap bleu, bordées d'un velours noir, qui sont un rappel de la coiffure des femmes de Locminé, si seyantes et si commodes. Sous l'ombre de ce capulet, son front blanc luisait comme un marbre poli, et ses yeux noirs brillaient doux et pensifs. Elle s'arrêta en voyant le chasseur se diriger vers elle :

—Eh bien! avez-vous réussi? Et nous revenez-vous satisfait?

—Ne m'en parlez pas! J'ai fait une bredouille magnifique!

—Vous n'avez pas rencontré l'animal?

—Si, bien! Et je l'ai manqué comme

une mazette!

—Ah ça! y a-t-il de la magie, décidément, dans cette affaire? Un tireur comme vous! Etes-vous sûr qu'il y a du plomb dans vos cartouches?

—Dame! A moins que mon armurier ne se soit amusé à me tromper! Mais c'est impossible! Il me fournit depuis des années, d'un bout de la saison à l'autre...

Ursule fit un geste d'étonnement.

—Sera-t-on obligé, pour se débarrasser de ce fléau des fermes voisines, de recourir à l'administration, de convoquer le préfet, et de préparer une battue?

—Ce sera inutile. Je me charge de lui régler son compte. Et si ce n'est avec du plomb, ce sera avec de l'acier. J'ai découvert le refuge de la bête, et j'irai, s'il le faut l'attaquer avec mon couteau de chasse, Je n'en aurai pas le démenti.

—Vous y mettez de l'amour-propre?

—Oui, certes, comme à tout ce que j'entreprends. J'ai horreur d'échouer.

—Est-ce que cela ne vous arrive pas, comme à tout le monde? demanda la jeune fille, avec un malicieux regard.

—Ma foi, si. Mais, du moins, c'est après avoir fait tout ce qu'il dépendait de moi pour réussir.

—C'est une grande qualité que la persévérance, à condition de l'appliquer aux bonnes choses.

—Ah! Ce n'est pas ce que j'ai toujours fait. Et je le regrette bien.

—Pourquoi? Vous n'avez pas trop à vous plaindre de votre sort.

—Parce que que vous ne jugez que sur l'apparence.

—Etes-vous donc malheureux, en réalité?

—Malheureux, c'est beaucoup dire, Mais il est certain que je mène une vie bête, que je m'en rends compte, et que cela n'est pas fait pour me réjouir.

—Qu'est-ce que vous entendez par une vie bête?

—J'entends le train-train de l'existence insipide et banale qui m'entraîne, tous les hivers, à Paris, et, au printemps, sur la Côte d'azur. Il n'est rien de plus vide, de plus nul, de plus misérable que les jours qui s'écoulent pour moi, dans des occupations toujours les mêmes. On appelle cela des distractions, des plaisirs. C'est une façon de tuer le temps, et voilà tout. Or, je commence à m'apercevoir que le temps est trop précieux pour qu'on le gâche. Je ne sais si c'est depuis que j'ai passé la trentaine, mais je ne vois plus s'écouler les heures avec la même indifférence qu'autrefois. Je pense qu'il serait possible des les employer mieux et plus utilement. Enfin, je réfléchis à des choses qui n'avaient jamais frappé ma pensée. Et j'y trouve des sujets de tristesse.

—Lesquels?

Roland regarda Mlle de Kéranou avec un air soucieux:

—Je vous demande bien pardon de vous raconter de telles sottises. Vous n'êtes pas du tout la personne à qui j'aurais dû faire des confidences.

—Et pourquoi donc?

—Parce que je ne peux pas tout vous dire, d'abord.

—Ah! si vous voulez me raconter des histoires scabreuses, il est certain que...

—Non! Je ne vous révolterai pas par mes confessions... Je n'aurai garde de me faire tant de tort auprès de vous...

—J'en ai déjà bien assez appris par la voix de la Renommée, dit en riant Ursule. Vous avez une très mauvaise réputation, je ne vous le cache pas. Mais je vous avouerai, en même temps, que j'y suis assez peu sensible. Je crois que tous les hommes, à Paris, sont, à peu près, dans le même cas que vous, et que, pour trou-

ver un sage, il faut venir au fond de la Bretagne, au château de Kéranou...

—Hervé? Oui, certes, et je l'envie. Il n'a pas un remords, pas même un regret sur la conscience. Il n'a jamais fait une chose vilaine...

—Mais vous non plus, j'imagine?

Roland hocha la tête.

—Que sait-on? Dans le courant de la vie agitée que mènent tant de gens, on n'a pas toujours autant de scrupules qu'il faudrait. On ne commet pas de crimes, assurément. Mais il y a des légèretés qui sont très coupables et qui souvent entraînent des conséquences très malheureuses. Qui de nous peut affirmer qu'il n'a point de ces fautes à expier? Et c'est avec un sentiment de malaise que je compare la sécurité d'âme de votre frère avec les doutes de ma pensée.

—Et bien! si vous rougissez de vos erreurs, dit Mlle de Kéranou avec un peu d'émotion dans la voix, renoncez-y.

—Ce n'est pas aussi aisé que vous le croyez. Il faudrait, pour changer de vie, commencer par changer de milieu. Et c'est là qu'est la difficulté.

—Qu'entendez-vous par changer de milieu?

—N'avoir plus les mêmes fréquentations, concevoir l'existence sur un plan tout différent.

—Eh! mais, si les mots ont une signification, ceci n'a pas l'air de moins qu'un acheminement à quitter la vie de garçon...

—C'est, en effet, ce que cela signifie.

Mlle de Kéranou s'arrêta brusquement. Ses beaux yeux se fixèrent sur Roland avec une ferme tranquillité:

—Je crois que c'est surtout à Hervé qu'il faut que vous demandiez conseil, dans la circonstance. Moi, vous le comprenez, je manque d'expérience. Je ne pour-

rais que vous écouter, sans vous répondre..

—Bien au contraire. Et vous, seule, pouvez répondre à ce que j'ai à dire. Je ne veux pas parler à Hervé avant de vous avoir consultée vous-même.

—Ah! vous me troublez beaucoup, fit Ursule, dont le visage se couvrit de rougeur.

—Je serais désolé de vous contrarier, s'écria Roland. Je ne m'expliquerai qu'avec votre assentiment. Dites un mot, et je me tais.

—Non! Au point où vous en êtes arrivé, il vaut mieux que nous terminions franchement. Je vous écoute.

—Eh bien! La modification d'existence que je projette, et que vous avez comprise, exige votre participation, car vous y êtes intimement mêlée. Je veux dire que si je me marie, je n'entrevois le mariage comme possible, pour moi qu'avec vous. Je ne voudrais pas me risquer dans cette aventure, sans avoir des chances de tranquillité et de bonheur. Or, c'est vous seule qui me les offrez. Vous voyez combien il était nécessaire que je m'ouvrisse à vous de mes projets, avant d'en parler à Hervé. Si vous me faites comprendre que ma recherche ne vous agrée pas, tout sera fini. Et je n'aurai pas troublé inutilement l'esprit de votre frère par des rêves sans espoir.

Ursule coupa, d'un air attentif, le gourmand d'un rosier avec son sécateur. Elle ne répondit pas à Roland et un silence s'établit, pendant qu'ils reprenaient à pas lents leur marche dans le parterre. Au bout d'un instant, le jeune homme demanda très doucement:

—Dois-je considérer votre silence comme un refus?

—Non, dit Mlle de Kéranou, mais vous m'avez donné que le sujet mérite réflexion.

—Si vous réfléchissez trop, vous ne vous déciderez pas.

—Je veux réfléchir pour ne prendre que la décision qui soit bonne pour vous et pour moi.

—Si vous voulez qu'elle soit bonne pour moi, il faut accepter.

—J'ai le plus grand désir de vous satisfaire, dit Mlle de Kéranou, avec un fin sourire, mais je ne voudrais pas, cependant, me sacrifier... Entendons-nous bien, ajouta-t-elle, pour répondre à un geste de désenchantement que faisait Roland. Je ne peux pas vous cacher que je sais beaucoup de choses sur vous, qui ne sont pas de nature à pousser une jeune fille, raisonnable comme moi, à unir sa destinée à la vôtre. Vous passez pour un très grand mauvais sujet. Et je crois bien que votre réputation n'est pas usurpée. Si je devenais votre femme, je n'admettrais pas que ce fût pour me voir délaissée, ou pour constater que votre fidélité vous coûte extrêmement. J'ai ma petite fierté. Et si vous la mettiez à l'épreuve, elle ne se courberait pas volontiers. Avec mon frère, j'ai pris de très mauvaises habitudes. Je suis maîtresse absolue, ici, et, s'il faut subir une tutelle, il est très possible que je ne m'y plie pas. Je ne suis plus une petite enfant de dix-huit ans, qui ne sait rien que ce qu'on lui a enseigné à son couvent. J'en ai vingt-quatre, je suis une vieille fille, et j'ai beaucoup appris au spectacle de la misère et de la méchanceté. Il ne sera donc pas raisonnable d'attendre de moi une passivité qui n'est ni dans mon caractère, ni dans mes habitudes. Voilà à quoi j'ai pensé, en un instant pendant que vous vous étonniez de ne pas recevoir de réponse. Vous m'avouerez que je n'ai pas pris beaucoup de temps, même pour faire tant et de si sérieuses réflexions.

—Elles sont telles que je les attendais de vous, et je les juge excellentes. Je trouve très juste que vous souhaitiez des garanties, et je suis prêt à vous les donner aussi complètes que possible. Vous m'avez fait la réponse que je désirais, puisque vous m'avez expliqué que votre consentement ne dépendait que de moi. Je ne vous presserai pas davantage aujourd'hui. Je veux rester sur ce premier résultat. Maintenant que nous avons commencé à aborder ce sujet, tout naturellement nous le traiterons un peu, chaque jour. Ce sera une grande douceur, pour moi, que de former des projets avec vous, et de tracer des plans de conduite. Vous pourrez acquérir plus facilement la preuve que je suis décidé à changer, en constatant combien je suis différent de ce que j'ai été, Hervé nous aidera à nous accorder et me servira de caution près de vous.

—Oh! Je sais bien que vous trouverez en lui un auxiliaire. Mais il ne faudra pas songer à l'arracher de sa Bretagne...

— Nous nous ferons des concessions mutuelles. Il viendra un peu à Paris, auprès de nous, et nous irons beaucoup auprès de lui, à Kéranou.

—Votre Paris ne me tente guère, dit Ursule. Voyez quel calme, ici, et quel charme. Loin du bruit, de l'agitation, dans une paix délicieuse, les jours s'écoulaient sans qu'on s'en aperçoive. Consentirez-vous à laisser passer ainsi votre vie, sans qu'elle soit marquée par aucune péripétie brillante, par un seul incident éclatant. Nous sommes des paysans, simples et contents de peu. Quelle différence avec les gens que vous fréquentez d'habitude! Pendant quelques semaines, vous vivez auprès de nous, avec satisfaction. Le contraste entre nos moeurs et vos habitudes, vous amuse. Mais s'il fallait accepter cette unité, cette nudité de vie,

pour toujours, que deviendriez-vous? Voilà ce qui est effrayant!

Ils étaient, en causant, arrivés devant le château. Mlle de Kéranou s'arrêta sur la première marche du perron, et avec une ferme décision :

—Vous m'avez dit que nous causerions de vos projets. Je vous demande de n'en rien faire. Laissez-moi réfléchir, et ne me parlez de rien, avant que je vous en parle moi-même. Ayez confiance dans ma raison, et aussi dans mon cœur.

Elle lui tendit la main. Il la prit, et doucement, sans qu'elle fit de résistance, il la porta, pour la première fois, à ses lèvres.

### Contrebandier par amour

Le soir du même jour, à la nuit serrée, un sifflement se fit entendre derrière les écuries, auprès d'un petit bois qui touchait au mur du parc. Ce n'était pas le hululement de la chouette, qui servit de signal d'appel aux chouans pendant les guerres de Bretagne. On eût dit le coassement plaintif d'une rainette dans l'herbe, annonçant la pluie pour le lendemain matin. Aussitôt, Annie, qui reprisait des bas dans la cuisine, se leva, posa son ouvrage, et, sans affectation, descendit dans la cour. Elle traversa les écuries, adressa quelques paroles amicales à Le Pouldu, qui enduisait ses souliers de chasse d'une épaisse couche de graisse, et, se dirigeant vers le potager, elle sortit par une petite porte ouverte dans le mur. De l'ombre des grands arbres du bois, une forme se détacha qui vint vers la Bretonne. De tout près, le visage de Cloarec apparut.

—Qu'est-ce qu'il y a donc, Yves, dit la servante à voix basse, et pourquoi venir. Mais le diable de Parisien continue à faire des siennes, et il faut que nous nous ar-

rangions pour le forcer à se tenir tranquille. Tant qu'il ne s'agissait que de lui faire une farce, en l'empêchant de tuer la bête de Guirec, qui tient tous nos gars enfermés dans les maisons, depuis le soir jusqu'au matin, cela allait facilement. Mais il ne s'en tient plus à chasser la bête, voilà qu'il se mêle de mettre le nez dans nos affaires.

—Qu'a-t-il encore fait?

—Il a découvert la cachette du yallon de Lesguiren.

—Comment cela?

—C'est la louve qui l'y a conduit. Pressée par les chiens, déjà plusieurs fois, elle s'était glissée dans le couloir des rochers. Jamais les chiens, en défaut, n'avaient pu retrouver sa trace. Mais, hier, cet enragé Parisien, avec Le Pouldu, a si bien suivi la chasse qu'il s'est aperçu de la refuite de la bête. Il m'a pressé de questions, au retour, et je suis bien sûr qu'il croit que j'en sais plus long que lui sur cette affaire-là. Il a l'intention d'y retourner, à son loisir, et s'il y entre il trouvera ce qu'il ne doit pas voir. J'ai aussitôt pris ma course, et j'ai été, à la côte, prévenir ceux de Roscanvel. Mais il est trop tard, l'expédition est engagée. Le papier, placé sous la pierre de la lande, donne l'indication de l'arrivée des Anglais. Ils sont en mer, on ne peut donc pas les prévenir. Que faire? Je suis venu pour te raconter la chose et te demander conseil.

—Ah! voilà les ennuis qui vont commencer, s'écria la petite Annie, d'un ton désolé. Je te l'avais bien dit, Yves. Pourquoi t'es-tu fourré dans ces aventures-là?

—Pour te faire riche, Annie, pour que tu ne sois pas la femme d'un pauvre ouvrier, travaillant dans la forêt, logeant dans une hutte de terre, et couchant sur un matelas de bruyères. J'ai déjà de quoi acheter la maison de l'épicier de Kéra-

nou. Que nos affaires réussissent encore pendant quelques mois, et j'aurai assez d'argent pour m'établir avec toi, et nous serons des commerçants.

—Mais comment expliqueras-tu la possession d'une somme si importante?

—Je ne serai pas si sot de la montrer avant notre mariage. On croira que c'est avec ce que la demoiselle t'a promis de te donner en dot que nous aurons payé l'épicerie. Et personne n'ira voir plus loin... Mais il ne faut pas qu'il y ait d'accroc... Et ton damné Parisien dérange nos quilles....

—Mon Parisien! Dis donc?... Qu'est-ce qu'il y a de commun entre lui et moi?

—Ah! il n'y a rien, mais ça n'est pas de sa faute. Il te reluque ferme!

La Bretonne tressaillit, et, d'un ton peu endurant, elle reprit:

—En voilà assez sur ce sujet-là, Cloare... Je ne suis pas encore ta femme, n'est-ce pas?

—J'ai ta foi, Annie! répliqua le sabotier d'une voix menaçante. Et je me soucierais de casser la tête de ce beau garçon, si tu me trahissais, comme de fendre une bile de hêtre, sais-tu bien!

—Imbécile! Il va se marier avec Mademoiselle!

—Qu'est-ce que cela peut empêcher?

—Crois-tu, sachant ce que je viens de te dire, que je me laisserais cajoler par lui?

—Tu es bien coquette!

—Si tu penses cela, va-t-en, et ne reviens plus!

Elle fit deux pas pour rentrer dans le parc. Cloarec la prit par le bras et la retint:

—Allons! La paix! Je suis un peu monté contre le beau monsieur. Peut-être ai-je tort. Ne parlons donc plus de toi, mais parlons de la cache de Lesguiren. Qu'est-

ce que tu me conseilles pour l'empêcher d'y aller?

—Je te conseille de tuer la louve de Guirec. Il ne s'en occupera plus, et n'ira pas se promener dans les rochers, pour le plaisir de savoir ce qui se passe dessous.

—Non! Je ne veux pas tuer la bête. Elle nous a trop bien servis. Et puis, elle me connaît. Elle ne se défie pas de moi...

—C'est donc vrai, alors, que tu es un meneu de loups? dit Annie, en riant.

—Ne ris pas. Elle me connaît, c'est sûr. Et elle a eu, l'an dernier, des petits avec mon chien. Pendant huit jours, elle a rôdé, l'autre mois, autour de ma cahute, au clair de lune, et je l'entendais qui soufflait sous la porte. Elle était, sans doute, en folie, et il n'y a pas de loups dans le canton pour la servir.

—Tu es fou!

—Non! non! Et je n'irai pas tuer une bête, dans ces conditions-là. Il y a beau temps que le Parisien aurait eu sa peau, si tu n'avais pas pris ses cartouches dans son petit sac, et si je n'y avait pas mis du sable à la place du plomb.

—Je ne pourrai pas toujours lui jouer le même tour. Il finirait par s'en douter... Et c'est ça qui en ferait une affaire! Tu n'as pas à hésiter. Il faut tuer la bête de Guirec.

—Non!

—Alors, tu vas faire découvrir tout ce que vous avez tant d'intérêt à cacher.

—Il n'ira pas nous dénoncer à la justice?

—Assurément. Mais il ne pourra pas empêcher Le Pouldu de parler, et qu'est-ce que M. Hervé dira? Et pour moi-même... Yves, il faut tuer la bête de Guirec...

—Je ne la tuerai pas! Il arrivera ce qu'il doit arriver.

—On dit que les Bretons sont têtus! fit Annie, avec dépit. Vraiment, tu le prou-



ves. Qu'est-ce que cela peut te faire de jeter bas une sale bête, qui a mangé plus de poulets et de moutons, depuis deux ans dans la contrée, que tous les gourmands de Roscanvel ensemble...

—Cela me porterait malheur!

—Et superstitieux, autant que têtû ! Mais qu'est-ce qu'ils ont dit ceux de la plage, quand tu les as prévenus que la cachette était éventée?

—Ils ont dit que celui qui la découvrirait ne le porterait pas en paradis! Ils ne tiennent pas à aller en prison. Et tu sais qu'ils jouent facilement du pen-bas.

—Et même du couteau.

—La dernière fois, ils ont pensé qu'en effrayant M. le baron et Le Pouldu, par leur procession dans le vallon, ils arriveraient à détourner le Parisien de revenir dans le quartier... Mais, s'il y retourne de plus belle, malheur à lui.

—Il ne faut pas, en tout cas, qu'il sorte demain à la nuit tombée...

—Ne peux-tu prévenir Mlle Ursule, sans tout lui raconter?

—Non! Elle en parlerait à son frère...

—Annie, dit Cloarec avec force, s'il va à Lesguiren demain, je ne répons pas de sa vie. Les gens de la plage m'obéiront, mais les Anglais seront intraitables...

—Il faut que je rentre, Yves. On finirait par s'apercevoir de mon absence. Je vais faire mon possible pour empêcher un malheur. De ton côté, agis au mieux... Est-ce que je ne te reverrai pas?

—Si tu as besoin de me parler, viens à la clairière, avant cinq heures... Passé ce moment, je serai parti...

—Bonsoir. Et espérons que les choses s'arrangeront.

—Elles s'arrangeront. Mais la question est de savoir si ce sera bien ou mal.

Il prit Annie par la taille, l'embrassa, et, sans qu'on entendît dans le chemin le

plus léger bruit, il disparut.

Dans le salon de Kéranou, Hervé, l'abbé Choucas, Ursule et Roland causaient au coin du feu. Ils avaient dîné tous les quatre, et, avant de commencer leur partie de whist, les hommes fumaient.

—Ce que vous me racontez d'un souterrain dans la côte de Lesguiren ne me surprend pas du tout, dit l'abbé Choucas. C'est assez conforme aux traditions du pays. Les vieux racontent que, au temps de la révolution, il y eut des réfractaires qui vécurent dans des terriers, pendant plusieurs mois, échappant ainsi aux poursuites des colonnes et faisant une guerre de partisans extrêmement redoutable. Le marquis de Frotté tirait de ces bandes-là des ressources extraordinaires. On prétend qu'à la première pacification, ce serait dans des galeries, sous la falaise, que les armes et les canons de l'armée de Bretagne auraient été cachés. Tout cela est parfaitement plausible, et il y aurait communication entre le rivage et ces cavernes que je n'en serais nullement surpris. Depuis que nous sommes rentrés dans le calme, ces refuges sont devenus inutiles, le chemin en a été désappris, et les bêtes sauvages seules les fréquentent. J'aurais cru volontiers à des blaireaux ou à des renards. Un loup me paraît plus invraisemblable. Sa refuite a dû être tout à fait occasionnelle, et je ne crois pas à un repaire habituel.

—Habituel ou occasionnel, dit Roland, le fait est certain. Je l'ai constaté, de "visu" et "auditu"... La bête était sous terre et faisait tête aux chiens de Le Pouldu, qui nous sont revenus fortement houspillés. Mais j'irai visiter ce repaire. Le passage, pour entrer, est étroit, mais praticable. Et je suis curieux de voir ce qui s'y cache.

—Ma foi, dit le curé, j'ai bien envie de

vous accompagner... Il y a peut-être là quelque découverte intéressante à faire, et qui sait si l'archéologie n'y aura pas sa part?

— Comment, vous, l'abbé, avec votre soutane, à plat ventre dans la terre? fit Hervé d'un air désapprobateur.

La petite Annie, à ce moment même, entra dans le salon, portant, sur un plateau, des tasses et le samovar.

— Eh bien! l'abbé, puisque vous voulez être de l'expédition, attendez-moi à la fourche de Guirec vers trois heures, demain. Nous tâcherons de lancer la louve. Et si elle nous conduit aux rochers de Lesguiren, nous aurons, jusqu'à la nuit, le temps de nous retourner. J'emporterai de quoi nous éclairer... Et nous pourrons à loisir faire la visite...

La servante, en posant le plateau sur la table, avait la main tremblante, car les tasses s'entrechoquèrent et Mlle de Kérinou, avec un peu d'impatience:

— Eh bien! Annie, qu'est-ce que tu fais donc?

Annie ne répondit pas, elle laissa échapper un soupir et sortit. Les trois hommes s'installèrent à la table à jeu.

### Ruse féminine: Tous les chiens tombent malades.

Le lendemain, vers deux heures, comme Roland traversait la cour et s'appêtait à se rendre aux écuries, pour donner des ordres à Le Pouldu, il rencontra le piqueur qui, l'air bouleversé, s'avançait à sa rencontre:

— Ah! monsieur le vicomte, en voilà une affaire! dit le piqueux. Qu'est-ce que va penser M. Hervé?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Une épidémie! Oui, une maladie sur les chiens! Tous mes chiens sont sur le

flanc, et qui vomissent, sauf votre respect, monsieur le vicomte, comme s'ils avaient été de fête, pendant toute la nuit! Dieu sait, pourtant, les pauvres bêtes, que je ne leur ai donné que leur soupe, et de l'eau de boisson, avec de la graine de lin et du soufre, pour les rafraîchir...

— Allons voir ça! dit Roland.

Et, précédant Le Pouldu, il gagna le chenil.

Le tableau qu'avait fait le piqueur, de ses pensionnaires n'était point outré. Rocardor et Barbaro, l'aspect déprimé et lamentable, gisaient sur le pavé, tandis qu'une bave épaisse coulait de leurs lèvres. Quant aux bassets, ensevelis dans leur paille, ils dirigeaient sur leur visiteur, qu'ils accueillaient d'habitude par de joyeux aboiements, des regards mornés et désenchantés.

— Oh! oh! fit Roland, voilà des bêtes en piteux état! Et quand cela leur a-t-il pris, ce malaise-là?

— Ce matin.

Et à tous ensemble?

— A tous ensemble. Ils ont commencé par se plaindre, puis ils ont tourné en rond dans le chenil, et, après, ils ont rendu, par en haut et par en bas, tout ce qu'ils pouvaient avoir dans le corps... Et ils buvaient, ils buvaient! J'ai dû leur remplir leurs abreuvoirs. Et plus ils buvaient, plus ils rendaient!

— Naturellement.

Le Pouldu regarda avec surprise Roland qui trouvait naturel un effet si déplorable.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dans leur soupe, hier soir?

— Une tête de mouton, des pommes de terre, des carottes, l'os du gigot mangé à la table des maîtres, une bonne poignée de sel et deux kilos de pain en tranches...

— Qui a donné la pâtée aux chiens!

—C'est moi.

—Tu la leur as vu manger?

—Oui, monsieur le vicomte.

—Et personne, depuis, n'est entré au chenil ?

—Personne. Ah! si, ce matin, comme je cirais les bottés de M. le baron, Annie m'a apporté de la ficelle, pour raccommoder une accouple qui est usée...

—S'est-elle occupée des chiens?

—Elle leur a parlé, comme toujours. Ils l'aiment bien, ces pauvres bêtes. Elle leur apporte souvent du sucre.

—Et ce matin, justement, leur en a-t-elle donné?

—Ma foi, monsieur le vicomte, je ne l'ai pas vue. Je ne peux pas dire... Je suis entré pour ranger la ficelle... Mais ce n'est toujours pas ce qu'elle aurait pu leur donner qui... Oh! pour sûr, non!

—Hum! fit Roland.

Il entra dans la loge de Rocador et de Barbaro, leur tâta le ventre, les caressa, leur trouva le nez frais. Et comme les chiens agitaient la queue en signe d'amitié:

—Eh bien! Le Pouldu, ils n'en mourront pas, tes chiens. Seulement, ils ne pourront pas chasser tantôt...

—Vous croyez qu'ils ne sont pas malades.

—Non! Le Pouldu, ils ne sont pas malades. Ils ont été purgés.

—Purgés? Et par qui, ma Doué? Qui pourrait purger mes chiens, sans que je le sache?

—La bête qui est fée, Le Pouldu.

—Ah! monsieur le vicomte se moque de moi! fit le piqueux d'un air confus. La bête! Ah! si je connaissait la bête ou le chrétien qui m'a fait un coup pareil.

Roland ne répondit pas au piqueux. Il se dirigea vers la buanderie, où, avec un grand bruit de cuveaux remués, Annie

préparait la petite lessive de semaine. Il poussa la porte sans précaution. La Bretonne, les manches retroussées, taillait, à même une brique de savon, le large morceau dont elle allait se servir. Elle affecta de ne pas remarquer l'entrée du jeune homme. Celui-ci, sans préparation, vint à Annie, et s'asseyant sur le coin de la table:

—Dites donc, ma petite, fit-il, qu'est-ce que vous avez donné, ce matin, aux chiens de votre maître, pour les mettre dans l'état où je viens de les voir?

—Est-ce qu'ils sont malades? demanda la Bretonne, questionnant pour éviter d'avoir à répondre.

—Mais il y en a déjà deux de crevés, et les autres ne valent guère mieux!

A ces mots, Annie pâlit; ses mains tremblèrent. Elle balbutia:

—C'est impossible!

—Et pourquoi serait-ce impossible? Qui vous l'avait assuré? Car ce n'est pas vous qui avez eu l'affreuse idée de donner du poison aux chiens de la maison?

—Du poison! répéta Annie, perdant tout à fait la tête. Je vous jure bien!... Oh! ce serait affreux! Ces pauvres chiens qui m'aimaient tant!

Des larmes coulèrent sur ses joues. Roland sourit:

—Allons! Annie, calmez votre peine. Les chiens en reviendront. J'ai voulu seulement savoir si c'était vous qui les aviez si bien arrangés.

La Bretonne comprit qu'elle avait donné dans un piège, et demeura stupéfaite, regardant le jeune homme avec des yeux pleins de reproches. Mais il ne lui était plus possible de rattraper ses paroles.

—Maintenant, pourrait-on savoir dans quelle intention vous avez fait ce joli coup, mademoiselle, et avec la complicité de qui?

Annic secoua la tête avec résolution et garda le silence.

—Ah! ah! Vous ne voulez plus rien dire! Il est trop tard, ma belle. Il fallait être plus prudente. Je sais la moitié de l'histoire. Et si vous ne me racontez pas le reste, je chercherai à le reconstituer, moi-même. J'y réussirai, n'en doutez pas. Voulez-vous parler?

—Non. Je n'ai rien à raconter.

—C'est invraisemblable. Ce n'est pas par fantaisie, ou par raison d'hygiène, que vous avez donné une purge magistrale aux chiens de la maison. Quelqu'un vous y a poussée. Et ce quelqu'un, il n'est pas difficile de deviner qui c'est... Mais quel intérêt a-t-il à m'empêcher de chasser, aujourd'hui? Pouvez-vous me l'apprendre?

—Je ne sais pas à qui vous faites allusion. Je n'ai donné aux chiens que du sucre que j'ai pris à la cuisine, ce matin...

—Mes compliments, Annic, vous mentez bien! Cloarec aura une femme en qui il pourra avoir toute confiance. Et si elle veut lui en faire voir, le brave garçon, il faudra qu'il soit malin pour s'en rendre compte.

—Il est malin! dit sèchement Annic.

—Et il excelle à cueillir du nerprun, dans la forêt, pour en faire des boulettes, n'est-ce pas? Eh bien! j'en suis désolé, mais ce n'est pas lui qui m'empêchera d'aller au vallon de Lesguiren aujourd'hui. Car, moi aussi, je sais ce qu'il y avait sous la pierre...

Une rougeur ardente monta aux joues d'Annic, mais elle resta silencieuse. Elle parut se recueillir, et changeant brusquement d'attitude:

—Pourquoi vous amusez-vous à me tourmenter? dit-elle avec un sourire. Vous étiez bien plus aimable autrefois.

—Ah! C'est que j'avais de grandes il-

lusions sur votre compte, ma belle. Je vous croyais une petite fille simple et innocente. Mais je me suis aperçu que vous étiez une finaude.

—Moi! Ah bien! si l'on peut dire!

—Oui, oui. Vous êtes une personne dissimulée, mademoiselle Annic. Vous avez toute une intrigue avec ce drôle de Cloarec, et ce n'est pas qu'une intrigue d'amour... Je vous soupçonne de lui servir d'intermédiaire pour des besognes qui ne sont pas d'une honnêteté scrupuleuse...

—Ah! monsieur!

—Eh! Ne savez-vous pas, vous aussi, ce qu'il y avait sous la pierre?

—Non, monsieur, je ne le sais pas!

—Ni où Cloarec doit aller, ce soir?

La Bretonne pâlit, elle joignit les mains, avec un air effrayé, et baissant la voix, comme si elle craignait d'être entendue:

—Au nom du ciel, monsieur, ne vous mêlez pas de ces affaires-là! Il y a péril de mort à s'occuper de ce qui regarde les gens de la côte...

—Ah! Vous y venez donc, à la fin! s'écria Roland, avec satisfaction. Et voilà les camarades de ce fameux sabotier qui apparaissent!

—Plût au ciel qu'il ne les eût jamais connus, dit sourdement Annic. Mais vous, monsieur, n'allez pas de ce côté-là, en ce moment. Vous voyez bien qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour vous empêcher de sortir aujourd'hui. Les chiens sont sur la paille, profitez-en pour rester au logis. Oh! je vous en prie, monsieur Roland, ne mettez pas le pied dans la campagne, ni tantôt ni ce soir...

—Et si je suis ton conseil, Annic, tu me diras le secret de la louve de Guirec...

—Il n'y a pas de secret...

—Voilà que tu recommences à mentir...

—Eh bien! Si je vous dis ce que je sais,

me donnez-vous votre parole de ne pas sortir aujourd'hui ?

—Oh ! Tu es trop sournoise. Je ne peux pas me fier à toi. Raconte, d'abord. Après je verrai ce que je veux et dois faire...

La Bretonne secoua d'un air d'incertitude et se tut. Alors, Roland brusquement se levant :

—Adieu, alors, j'y vais.

Elle se jeta devant la porte.

—Non ! Restez !

Il lui prit les mains pour voir si elle ferait de la résistance. Elle ne parut pas s'en émouvoir. Elle semblait, surtout, tenir à l'empêcher de s'éloigner.

Il s'assit sur un cuveau renversé, et regardant la jolie fille :

—Allons ! Raconte, Annie, ou je pars.

—Etes-vous méchant ! fit-elle, les larmes aux yeux. Vous serez bien avancé, quand vous m'aurez forcée à dire ce que je dois taire ?

—Mon enfant, c'est ce que je saurai après ?

—Eh bien ! alors, puisqu'il le faut absolument, écoutez donc : La louve de Guirec suit Cloarec, comme si elle était apprivoisée... Aussi, il ne veut pas qu'elle soit tuée.

—Je m'en doutais ! Mais comment s'y prend-il ? Car je l'ai eue, déjà deux fois, au bout de mon fusil. Et c'est une mauvaise affaire, d'habitude, pour les animaux à qui ça arrive !

—Aussi, s'est-on arrangé pour qu'il n'y ait ni balle, ni plomb, dans les cartouches.

Roland rougit de colère, il frappa un grand coup du plat de la main sur sa cuisse, et jurant sans retenue :

—Et quel est le bougre qui a eu le toupet de faire ce coup-là ?

—C'est moi ! dit bravement Annie.

—Alors ce bougre était une bougresse, dit avec humeur Roland. Et comment t'y

prenais-tu, ma petite, s'il te plaît ?

—Ce n'était pas difficile. J'enlevais les cartouches de votre petit sac, quand Le Pouldu le rapportait, avec votre fusil, au retour de la chasse. Vous aviez du sable à la place de votre gros plomb.

—Brava ! C'est une mystification qu'on fait aux apprentis chasseurs. Mes compliments, Annie. Je ne m'étonne plus si la louve de Guirec s'en allait bravement, après que je l'avais tirée. En somme, j'aime autant cela ! L'honneur est sauf ! Mais c'était risquée gros. Car, tu sais, je l'aurais, tout de même, bien roulée avec du plomb à perdrix, si elle m'était passée un peu près...

—On s'en rapporterait à elle, pour se mettre à distance... Ah ! elle est rusée la bête !...

—Elle t'intéresse ?

—Non, ma foi ! je l'ai en horreur, pour les dégâts qu'elle commet dans tout le pays, et aussi pour la familiarité qu'elle a avec Cloarec...

—Jalousie ! Mais tu fais beaucoup d'honneur au sabotier, qui me paraît un gars assez suspect !

—Non ! non ! Vous vous trompez !!

—Mais, enfin, que trafique-t-il ?

—Ce sont ses affaires.

—Ce sont aussi, je m'en doute, celles des gendarmes ! Et si on les prévenait...

Les yeux d'Annie lancèrent un éclair. Tout l'instinct fraudeur, pillard et meurtrier des anciens naufrageurs sembla se réveiller en elle, et, d'une voix rude, elle répliqua :

—Les gens de la côte ont leurs usages, qui ne regardent qu'eux ! Je vous ai déjà dit de ne pas vous mêler de ce qu'ils font.

—Tu me l'as dit, mais ce n'est pas une raison pour que je t'obéisse. Ma curiosité est grandement excitée, par le peu que tu m'as appris. Il y a là un secret intéres-

sant à pénétrer. Je crois, au fond, que tu fais les camarades de Cloarec, et Cloarec lui-même, plus méchants qu'ils ne sont... En tout cas j'en aurai le coeur net...

—Vous êtes prévenu.

—Oui, je le suis. Sois en paix.

—Emmenez l'abbé Choucas avec vous.

—Ah! Fichtre! C'est vrai! Il devait être de l'expédition. Il va bien me gêner, ce bon curé!

—A deux, vous courez moins de risques que tout seul.

—Je cours surtout le risque de donner l'éveil, et de ne rien découvrir. C'est voyant, un abbé! D'autnat plus que celui-là pérore, en toute occasion...

—Emmenez aussi Le Pouldu.

—Non... Il restera avec ses chiens, mais si j'emmenais Hervé?..

La Bretonne devint grave.

—Non! non! Pas M. Hervé. Il n'a rien à faire là! J'aimerais mieux tout avouer à mademoiselle que de le laisser vous accompagner. Faites vos folies, puisque rien ne peut vous en empêcher, mais ne vous avisez pas d'exposer mon maître...

—Allons! dit Roland, avec gaîté. Je te prouverai, petite, que tes croquemitaines ne sont pas si redoutables qu'on te l'a raconté... Ces gens-là ont intérêt à répandre le bruit qu'il arrive malheur à qui les brave... A ce soir, mon enfant...

—A ce soir, oh! oui, je le souhaite, fit Annie.

Et, sans ostentation, elle se signa d'un geste rapide.

### Extraordinaire aventure: le récit de l'abbé Choucas.

Huit heures venaient de sonner, et avec un commencement d'inquiétude Mlle de Kéranou avait envoyé Le Pouldu, tout courant, à la cure, demander si l'abbé

Choucas était rentré, lorsque le bon prêtre, lui-même, parut dans le salon, mais avec une si étrange figure, que Hervé et sa soeur s'écrièrent en même temps:

—Que vous est-il arrivé?

L'abbé fit un effort pour cacher son émoi, il respira violemment, regarda autour de lui, et n'apercevant pas Roland, il s'écria:

—Oh! mon Dieu! M. de Fréville n'est pas là!

—Voilà une heure que nous l'attendons avec impatience! dit Hervé. Mais, vous, l'abbé, où l'avez-vous quitté? Comment êtes-vous seul? Enfin pourquoi cette figure bouleversée, et ces vêtements en désordre?

Le prêtre jeta sur sa soutane froissée, souillée de terre, sur son chapeau aplati, un regard consterné, puis, la voix tremblante:

—Mes amis, je crains un grand malheur!

—Mais, enfin, que s'est-il passé?

—Je n'en sais rien!

—Comment! Vous n'en savez rien? Perdez-vous la tête, l'abbé? Vous nous faites soupçonner des événements graves, vous parlez de malheur! Et quand on vous demande de vous expliquer, vous déclarez que vous n'en savez rien! D'où venez-vous?

—De la falaise de Roscanvel.

—Par où êtes-vous passé?

—Par le vallon de Lesguiren.

—Qui y avez-vous rencontré?

—Personne.

—Où vous êtes-vous séparé de Roland?

—Devant l'entrée de la grotte?

—Quelle grotte?

—Celle dont il nous avait parlé la veille.

—Il y a donc pénétré?

—Oui.

—Et vous?

—Il m'a prié de l'attendre, en surveillant l'entrée...

—Quelle heure était-il?

—Cinq heures. La nuit tombait, accompagnée d'une brume assez épaisse. J'ai dit à M. de Fréville: "Ne restez pas longtemps, il commence à venter frais." Il m'a répondu: "Soyez tranquille, dans dix minutes, je reviens." Et je ne l'ai pas revu.

—Pas revu! Au bout d'un quart d'heure, il fallait appeler...

—C'est ce que j'ai fait.

—Entrer dans la grotte.

—C'est ce que j'ai essayé de faire. Voyez ma robe, déchirée par les les ronces et souillée de glaise, mon chapeau cabossé... Je n'ai pu pénétrer à plus de vingt mètres... Un éboulement a dû se produire: j'ai trouvé le passage fort étroit, et qu'il faut suivre en rampant, obstrué par de la terre et des pierres.

Hervé bondit à ces paroles, et, avec une agitation extraordinaire, il s'écria:

—Mais il faut courir! Emmener des ouvriers avec des outils, et rouvrir le passage. Pendant que nous bavardons, Roland est peut-être en danger de mort!

L'abbé Choucas hocha la tête et s'assit accablé:

—Ce n'est pas la peine. Il n'est pas dans la grotte, ou pour mieux dire: il ne doit plus y être.

—Mais alors où est-il?

—Dieu le sait. On l'a très probablement enlevé.

—Enlevé, pourquoi?

—Pour supprimer, sans doute, un témoin gênant.

—Mais alors on l'a peut-être tué!

L'abbé leva les yeux au ciel, et ne répondit pas.

—Que se passait-il donc ce soir, dans le

pays? Et qu'avez-vous vu, l'abbé, qui vous fasse croire que Roland a pu être enlevé?

—Ce qui m'est arrivé, quand j'ai été hors du souterrain. Dans l'impossibilité où je me trouvais d'aller plus avant, j'ai voulu, par une autre voie, essayer de me renseigner, et j'ai gravi la falaise. La brume avait été chassée par le vent, et, dans les rochers de Roscanvel, j'aperçus une forte embarcation dont les voiles étaient amenées...

—Une embarcation, dans les rochers de Roscanvel? C'est impossible. Il n'y a pas de passage pour gagner la haute mer.

—Il y en a un, et les gens qui montaient la goélette, oui, une goélette de cent tonneaux, certainement, connaissaient les fonds, car ils avaient jeté l'ancre dans un petit bassin formé par les récifs, et où l'eau était aussi calme qu'au-delà des rochers elle était agitée.

—Et sur cette goélette, qui?

—Personne de visible. Mais la présence de cette barque était si insolite que je commençais à descendre lorsque je fus arrêté par un spectacle étrange. Une procession d'hommes sortait des flancs de la falaise et se dirigeait vers la mer. Ils portaient des fardeaux, et les derniers soulevaient une sorte de civière, recouverte d'une bâche, ou d'une voile... Ils entrèrent tous dans l'eau, et, au même moment, un canot apparut, venant de la goélette. Les hommes firent la chaîne, se passant les charges qu'ils portaient, jusqu'à la civière, dont le contenu fut soulevé avec assez peu de précaution et déposé au fond du canot. Puis quatre des hommes sortirent de l'eau, et regagnèrent le rivage. Le canot se dirigea vers la goélette... Il y eut un grand remue-ménage à bord. Le canot prit une amarre, qui lui fut jetée de l'avant, et, sous l'impulsion de ses rameurs, hala la goélette, qui sortit douce-

ment de son bassin et entra dans les brisants. Là les voiles, en un instant, furent parées, le canot passa à l'arrière et, comme par enchantement, la goélette gagna le large et commença à tirer des bordées, le long de la côte, pour prendre le vent. Au bout d'un quart d'heure, elle hissa toute sa toile, et fila rapidement dans la nuit.

—Et les douaniers, pendant ce temps-là, où étaient-ils?

—En train de dîner, vraisemblablement.

—Et vous supposez, l'abbé, que cette audacieuse expédition a un rapport avec la disparition de notre ami?

—Je le crains. Vous n'ignorez pas que les Gallois viennent souvent, sur nos côtes, débarquer de la contrebande. Ils s'arrêtent aux îles anglaises, et attendent une occasion d'aborder en France, pour y jeter des lainages, des cotonnades, des allumettes, du tabac et de l'alcool. Nos gens de Roscanvel sont leurs complices, et recèlent les marchandises. Il est certain que M. Roland a découvert une de leurs caches, et qu'il est venu se mettre à la traverse d'une opération de débarquement. Qu'a-t-il trouvé dans le souterrain? L'a-t-on attaqué? S'est-il défendu? A-t-il succombé? Était-ce lui qui était porté sur cette civière?

—Mon Dieu! s'écria Ursule avec angoisse, je l'ai pensé tout de suite!

—N'était-il que lié et voulait-on seulement l'empêcher de parler? Ou bien l'emportait-on pour le jeter à la mer, une fois au large?...

L'abbé avait baissé la voix en émettant cette effrayante supposition.

Il y eut un silence accablé. Mais Hervé se ressaisit le premier:

—Comment savoir la vérité? Cette incertitude est affreuse à endurer!

—Faut-il prévenir la justice? demanda l'abbé.

Ursule hocha la tête et dit:

—Le moyen ne me paraît pas bon: Il vaudrait mieux interroger ceux des gars d'ici, que l'on peut supposer de connivence avec les contrebandiers.

—Cloarec! s'écria Hervé.

—Oui, le premier de tous, dit Ursule. Mais si nous appellions Annie?

—Non! Il ne faudrait rien lui dire. Elle pourrait donner l'éveil au sabotier.

—Elle nous est bien dévouée, cependant,

—N'importe! Elle ne le trahira pas!

—Alors, allons à la cabane de Cloarec.

—Patience! Il est, sans doute, encore à Roscanvel, au cabaret, avec ses camarades. Et avant qu'ils aient fini de boire ensemble, la plus grande partie de la soirée s'écoulera. Dinons d'abord. Ensuite, l'abbé et moi, nous tenterons de rencontrer Cloarec... Car je ne veux pas rester inactif jusqu'à demain matin, dussé-je mettre le parquet en mouvement, et lancer les gendarmes sur les routes!

—Dinons. Il est près de neuf heures. Hélas! où est le pauvre Roland?

Au cabaret de la Pomme de Pin, à Roscanvel, Cloarec et trois hommes étaient attablés devant une bouteille d'eau-de-vie de cidre, et la rougeur de leur figure attestait qu'ils n'en étaient pas à leur première rasade. Ils fumaient silencieusement. La grande salle du cabaret était vide, et le père Le Gournizian, à son comptoir, achevait de lire, en somnolant, le "Petit Parisien". Minuit sonna à l'horloge, ornée d'un oiseau qui sortait de sa niche et battait les ailes, scandant chaque heure d'un cou-cou mélancolique, Cloarec se leva:

—Il faut que je m'en aille. J'ai du chemin à faire pour rentrer chez moi.



—Et puis tu as peut-être peur que les routes ne soient pas sûres, dit un des buveurs en riant.

—As-tu ta canne? demanda un autre.

Cloarec prit dans le coin de la salle, derrière lui, un pen-bas, au manche garni de cuir, et le fit siffler dans l'air, sans répondre.

—Avec un camarade comme celui-là, on fait de la bonne besogne et sans bruit...

—Tu as ton argent?

Cloarec tâta son gilet de laine bleue, bordé de velours, et, tirant des profondeurs de sa poche une bourse de cuir rebondit, il y pris une pièce d'or de dix francs...

—Père Le Gournizian, qu'est-ce qu'on doit?

—Quarante sous...

—Tiens! Paye-toi... C'est la pièce d'or du Parisien... Il me l'avait donnée pour offrir des sabots à Annie...

—Et tu t'en sers pour régaler les camarades...

Cloarec empocha la monnaie, et, se rapprochant de ses compagnons:

—Ne traînez pas, pour faire enlever tout l'approvisionnement. Je l'aimerais mieux à Quimper qu'ici. Nous allons avoir des histoires... L'affaire du Parisien ne se passera pas "comme ça". M. Hervé va fouiller tout le canton et mettre en l'air toute l'administration... Pressez le déménagement. Il faut que demain, dans la nuit, tout soit parti...

—Ah! s'il arrive quelque chose, ce sera de ta faute, dit un des hommes. Il fallait sauter sur le curé... Nous le tenions avec l'autre... Ni vu, ni connu. Nous étions tranquilles!

—Non! Le curé, ça nous aurait porté malheur!

—Imbécille! Tu crois encore à ces bourdes-là? Va, on le laïciserà, ton curé! Et

alors, qu'est-ce qu'il sera d'autre que nous?

—On ne raisonne pas ces choses-là! L'abbé Choucas est un brave homme! Il ne m'a jamais fait que du bien!

—Et s'il te fait aller en prison?

—Il en est incapable.

—En tout cas, Cloarec, tu as juré de ne rien dire! Souviens-t'en. Les camarades ne te rateraient pas!

—Ne craignez rien.

—Même à Annie? Tu sais, les sacrées femmes, c'est toujours par elles qu'on se fait prendre!

—Annie ne saura rien. Bonsoir.

Ils se frappèrent rudement dans la main. Cloarec enfonça son large chapeau sur ses yeux, et sortit. La nuit était claire. Le sabotier se jeta à travers plaine, traversant les cultures et se dirigeant, en droite ligne, vers le bois de Guirez. Une atmosphère laiteuse enveloppait la campagne, et les buissons, les arbres, les rochers prenaient une apparence fantastique, qui expliquait les croyances superstitieuses de l'âme bretonne. Cloarec, lui, ne se mettait en peine de rien, et familier avec les nocturnes aspects des champs et des bois, il marchait sans hésiter vers une saule qui, échevelé dans l'obscurité transparente, avait des airs de fantôme, et franchissait un fossé qui, sous la clarté lunaire, s'escarpait comme un ravin. Son pas frappait, régulier, le sol sec et rocailleux. Dans le lointain, une horloge sonna un coup. Au même moment, Cloarec arrivait à la lisière du bois et s'engageait dans un sentier aussi sombre, sous les grands hêtres, qu'une galerie de mine. Mais le sabotier ne ralentit pas sa marche. Il connaissait toutes les ornières, tous les croisements de ruisseaux, toutes les pierres à fleur du sol. Il arriva à la clairière, et, là, il eut une première sur-

prise. Son chien n'aboya pas, et, cependant, jamais il n'y manquait, le reconnaissant de loin. Puis il constata que, par le haut du volet de sa cabane, une raie de lumière passait. Son premier mouvement fut de reculer. Puis il pensa: "C'est Annie." Et reprenant sa marche, il arriva à la porte, ouvrit, et resta saisi d'étonnement. Assis sur un banc, le curé et Hervé lui apparurent. Couché près d'eux, son chien attaché au pied de la table, le regardait avec des yeux qui s'excusaient.

—Entre, Cloarec, dit l'abbé Choucas, gravement. Il y a deux heures que nous t'attendons. Tu as été long à faire tes comptes avec tes compagnons...

Le sabotier ne répondit pas. Il jeta son chapeau sur le lit de fougères sèches, et par précaution plaça son pen-bas sur la table. Il ferma la porte avec un air sombre et vint s'appuyer au mur, en face d'Hervé. Celui-ci examina le sabotier, sans parler, scrutant sa figure cauteleuse, jugeant sa démarche gênée, analysant son regard baissé vers la terre, puis très doucement:

—Cloarec, est-ce que je t'ai jamais fait du mal?

—Non, monsieur Hervé... Oh! non!

—Eh bien! alors, pourquoi t'attaques-tu à mes amis?

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Qu'est-il arrivé à M. de Fréville, ce soir?

Le sabotier demeura silencieux. Hervé reprit, toujours très calme:

—Si tu ne veux pas me dire ce qui lui est arrivé, dis-moi où il est?

Cloarec eut un geste de mécontentement bourru:

—Comment pourrais-je le savoir? Demandez-le à ceux qui ont l'habitude de l'accompagner. Je ne suis pas de sa suite.

—Mais tu étais parmi ceux à qui il a eu affaire, à la tombée de la nuit, s'écria l'abbé Choucas. Tes compagnons et toi, vous êtes des brigands! Et si vous avez commis un crime...

—Un crime! Vous rêvez, monsieur le curé. Et pourquoi un crime contre un chasseur inoffensif? Votre ami court la lande à la poursuite des bêtes sauvages... C'est son affaire... Et il n'y a pas à lui vouloir de mal pour cela... Les bêtes sont à ceux qui peuvent les attraper...

—Tu sais très bien que monsieur de Fréville n'allait pas à la chasse, aujourd'hui...

—Je ne le sais pas... Mais où allait-il, alors?

—Il allait voir ce qui se passait dans les grottes de Lesguiren, lorsqu'une barque aborde qu'attende les gens de Roscanvel.

—Il avait tort, dit Cloarec avec force. De quoi se mêlait-il? Ceux de Roscanvel tâchent de gagner leur vie, de leur mieux. Est-ce le rôle d'un riche monsieur comme votre ami, d'aller leur chercher noise?...

—Chercher noise? répliqua Hervé. Qui te l'a dit?

—Il n'allait sûrement pas leur donner assistance...

—Les coquins n'en ont pas besoin. Je les ai vus, moi qui te parle, du haut de la côte, faisant leur transbordement de marchandises... J'ai vu leur goélette, aussi, et toi-même, Cloarec...

Cloarec secoua la tête:

—Non, monsieur le curé, vous n'avez pas pu me voir, car je n'y étais pas.

—Tu étais donc resté dans la grotte?...

—Ni là, ni ailleurs, avec ceux que vous accusez.

—Mais, brigand, reprit Hervé, tu n'étais pas au bois de Guirec, ni dans ta cabane, ni à ton travail, et tu rentres au mi-

lieu de la nuit.

—J'ai été poser des collets...

—Sans ton chien?

—Je n'ai pas besoin de lui, pour cette chasse-là.

—Eh bien! mène-moi à l'endroit où tu les as posées. Je veux les voir...

Le sabotier ne bougea pas, mais un éclair de gaieté passa dans ses yeux, et ses lèvres eurent un sourire:

—Oh! monsieur le baron, je ne peux pas. C'est chez vous!

A cette réponse, Hervé se leva avec violence:

—Tu te moques de moi, par-dessus le marché? L'abbé, vous avez entendu ce coquin. Non seulement il ne s'explique pas, mais encore il aggrave son cas!... Arrive, tu vas nous suivre à la gendarmerie... On fera des recherches à Lesguiren, et on découvrira le pot aux roses... Allons!

Cloarec se jeta devant la porte:

—Monsieur Hervé, j'ai eu tort, je le reconnais... Je n'aurais pas dû vous répondre comme j'ai fait... Mais, croyez-moi, ne mettez pas la gendarmerie en mouvement. Il en résulterait de grands malheurs. Si le gens de la côte, comme vous le croyez, ont fait une expédition, et que M. Roland soit dans leurs mains, il est bien à penser qu'ils n'ont pas été assez sots pour lui faire du mal... Mais si vous les tourmentez, si vous les faites pourchasser... ah! ils peuvent se fâcher, et, cette fois-là, je ne répondrais pas de ce qui pourrait arriver à votre ami...

—L'ont-ils donc pris comme otage?

—Qu'est-ce que vous me demandez là? Est-ce que je peux le savoir?

—Était-ce lui qui était sur la civière? demanda le curé, car il y avait une civière, que l'on emportait et qui a été montée à bord du bateau...

—Il y aurait des chances...

—Mais n'était-il pas blessé?

—Je n'ai pas entendu dire à Roscanvel qu'il y ait eu du sang répandu...

—Ah! tu te coupes, scélérat; tu vois bien que tu étais de l'affaire!...

—Moi? Pas du tout! J'ai été boire avec des amis, à la Pomme de Pin, et, comme M. Roland est handi et vigoureux, je suppose que, s'il avait été engagé dans une rixe, il se serait défendu. Et on l'aurait su dans le pays.

—Mais il a disparu...

—Il a encore le temps de revenir. Ayez patience.

—Écoute, Cloarec, dit M. de Kéranou. Je crois démêler dans tes paroles l'assurance que M. de Fréville est vivant, et qu'il reparaitra. Je vois aussi que tu ne veux pas t'expliquer, peut-être parce que tu as peur de te compromettre, quoique tu sois sûr que je ne te dénoncerai pas...

—Vous m'en avez menacé tout à l'heure.

—Tu sais bien que je ne l'aurais pas fait. En tout cas, je consens à accepter les obscures assurances que tu me donnes, et je vais être patient. Mais je t'engage ma parole que, s'il est arrivé malheur à mon ami, rien ne pourra m'empêcher de te rendre responsable. Et si la justice ne me fournit pas satisfaction, je me la fournirai moi-même.

—Eh bien! vous avez raison, dit Cloarec, avec tranquillité. Et, dans ces conditions-là, dormez sur vos deux oreilles. Moi, j'en ferai autant, de mon côté. Car nous ne courons de risques, ni l'un ni l'autre. Sauf, bien entendu, ajouta le Breton d'un air grave, pour ce qui ne dépend pas de la volonté des hommes.

Le curé et M. de Kéranou se levèrent, et Cloarec ouvrit la porte de sa cabane. La lune, filtrant ses rayons au travers de l'épais feuillage des hêtres, argentait les

herbes de la clairière. Le ruisseau qui coulait de la source murmurait entre les bruyères de ses rives. Comme les trois hommes sortaient, un hurlement lointain retentit dans la nuit, puis un second, puis un troisième, auquel le chien de Cloarec répandit par un jappement lugubre et prolongé.

—Encore la damnée louve ! fit Hervé. C'est elle qui est cause de tout le mal.

### Le retour du captif. Il raconte son enlèvement.

Les jours passèrent, à la suite de cette aventure, sans apporter le moindre éclaircissement à la situation. Le silence se fit à Roscanvel. Cloarec continua de travailler dans le bois de Guirec, et Annie, sombre et tourmentée, mais muette, donna ses soins coutumiers à Mlle de Kéranou. Seul, Le Pouldu ne put tenir sa langue et se répandit en amères récriminations sur la canaillerie des gens, la méchanceté des bêtes, la fausseté des femmes. Vainement Hervé lui avait expliqué que M. de Fréville était retourné pour quelques jours à Paris. Le piqueux ne croyait pas au voyage de Roland, et il attribuait son absence à quelque événement mystérieux, auquel il mêlait la purge de ses chiens, la duplicité de la louve, les menées d'Annie, l'hypocrisie du sabotier, et même la néfaste influence de l'abbé Choucas. Car Le Pouldu, instinctivement, n'aimait pas les robes noires, et avait une secrète tendance à s'incliner devant les dolmens, plutôt que devant les calvaires. La vieille croyance druidique reparaisait dans le cerveau simple de ce fruste paysan. Toutes ces causes de troubles réunies avaient mis Le Pouldu dans un état d'agitation inusitée. Et Hervé avait été obligé d'in-

terdire à son piqueux de sortir de la propriété, dans la crainte qu'il ne se prit de querelle avec Cloarec. Celui-ci ne bougeait pas du bois de Guirec, et Annie n'allait pas l'y voir, contrairement à ses habitudes.

Trois semaines s'écoulèrent, dans une sourde inquiétude pour les habitants de Kéranou et l'abbé Choucas, dans une sorte d'hébétude pour Annie. Deux fois Hervé, n'y tenant plus, alla, avec l'abbé, rendre visite au sabotier. Ils le trouvèrent, au milieu de la clairière, en train de faire sauter les copeaux d'une bûche de hêtre, à grands coups de plane. Son chien, couché au soleil, dormait avec un calme que des rêves soudains venaient troubler. Cloarec, interrogé avec insistance, était demeuré muet en ce qui touchait à Roland. Il avait parlé de l'équinoxe, qui rend la mer mauvaise, contrarie la navigation, et dérange les projets des marins. C'était tout ce que les deux hommes, navrés, avaient pu tirer de lui. Hervé, irrité, avait parlé d'aller à Quimper voir le préfet. Le sabotier avait répondu gravement :

—Rappelez-vous que vous avez pris des engagements... Si vous ne les tenez pas, vous serez responsable de ce qui arrivera.

Le baron se résignait furieux, et continuait à attendre, se disant à lui-même qu'il était certainement dupé par Cloarec. L'abbé, à qui Roland, pendant leur expédition, avait parlé de la pierre sous laquelle il avait trouvé un papier, était allé au carrefour dans l'espoir de découvrir un message nouveau sous le fragment de granit. Rien. Les deux hommes se faisaient, maintenant, d'amers reproches, de ce qu'ils n'avaient pas, dès le premier jour, dénoncé l'attentat commis contre leur ami. Peut-être, à ce moment-là, un

garde-côte eût-il, pu fouiller les îles, et chercher la trace des aventuriers qui s'étaient livrés impudemment à un acte de piraterie. Mais, à présent, qu'espérer, que tenter? Cependant une dernière chance leur restait. Cloarec ne bougeait pas du bois de Guirec. Et c'était presque une preuve d'innocence que cette imperturbable tranquillité du sabotier. Ursule faisait tous les matins, dire une messe par l'abbé Choucas, dans sa petite église, et y assistait avec Hervé.

Le vingt-troisième jour de la disparition de Roland, un samedi, Mlle de Kéranou et son frère assistaient à l'office. Trois vieilles femmes du pays peuplaient, seules, avec eux le choeur. L'abbé Choucas en était arrivé à l'évangile, quand un pas, net et vif, sur la dalle, fit retourner brusquement Ursule et Hervé. Ils demeurèrent stupéfaits. Dans le grand jour, tombant d'une rosace du portail, Roland s'avancait vers eux. Il était bruni, et souriait, comme s'il les avait quittés une heure auparavant. Sans parler, il leur tendit la main, puis se plaça auprès d'eux, et assista à la fin de la messe. Lorsque l'abbé Choucas se retourna vers les assistants, et les bénit en prononçant les mots rituels: "Ite missa est", sa physiologie trahit une telle stupéfaction de voir Roland en face de lui que M. et Mlle de Kéranou ne purent se défendre de sourire. Le curé, d'une main mal assurée, prit son calice, faillit trébucher, en descendant les marches de l'autel, et, comme son enfant de choeur le regardait en riant et en se fourrant les doigts dans le nez, derrière un pilier, qui dérobaît le prêtre et son officiant aux regards des fidèles, retentit le claquement d'une maîtresse gifle. Un instant plus tard, Hervé, Ursule et le revenant étaient réunis, avec l'abbé Choucas, dans la sacristie.

—Bonjour, l'abbé; ça va bien, depuis que nous ne nous sommes vus? dit Roland avec tranquillité.

—Ah! malheureux garçon! s'écria le prêtre, c'est à vous qu'il faut le demander! Qu'êtes-vous devenu, après m'avoir quitté à l'entrée des roches de Lesguiren? Nous vous avons cru mort! Savez-vous que, ce matin encore, je célébrais le saint-sacrifice en votre honneur, et que, depuis trois semaines, tous les jours, c'est ainsi!

—Cela ne m'étonne pas de vous, fit Roland avec un peu d'émotion. Alors, mes pauvres amis, vous m'avez cru perdu?

—Mets-toi à notre place? répliqua Hervé. Pas de nouvelles, pas un mot, depuis vingt-trois jours...

—D'abord cela m'eût été impossible. J'étais sur mer. Et ensuite, quand je l'aurais pu, j'avais donné ma parole de ne le point faire. Et vous savez que M. le maréchal de Turenne tenait sa parole, même aux brigands... Je n'ai pas voulu agir autrement.

—Mais, maintenant?...

—Maintenant, je puis tout raconter, à la condition que vous ne répéterez pas ce que je vous aurai dit.

—Nous nous y engageons. Mais d'où viens-tu?

—De Swansea, pays de Galles, à bord d'un "yawt", petit bâtiment, tenant bien la mer, monté par huit hommes qui sont de rudes marins. J'aurais passé là quinze jours délicieux, si je ne m'étais pas dévoré à la pensée du tourment dans lequel vous deviez être.

—Des contrebandiers, sur le bateau?

—Des contrebandiers. Et pas mauvais gens, sauf que, dans le premier moment, ils ont voulu me tuer. Il est vrai que j'avais commencé par en assommer deux, ou à peu près, en essayant de me dégager

de leurs mains. Mais, aidés de ceux de Roscanvel, ils étaient trop nombreux et j'ai dû succomber.

—Mais comment t'ont-ils épargné?

—C'est Cloarec qui m'a tiré d'affaire, en se jetant d'abord devant moi, et ensuite, en prenant, en mon nom, l'engagement que je ne les dénoncerai pas. Cet engagement, je refusai énergiquement de le ratifier. Ce que voyant, mes Gallois, après une délibération assez animée, dans le patois breton, qu'ils parlent exactement comme ceux de ce pays-ci, décidèrent, par mesure de sécurité, de m'emmener avec eux en Angleterre. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle résistance énergique j'opposai à ce projet. Mais les Gallois, qui sont de moeurs rudes, me lièrent les bras, les jambes, me bâillonnèrent et, me jetant sur deux rames attachées par des cordes, m'emportèrent jusqu'à leur bâtiment.

—La civière, fit le curé.

—Vous les avez donc vus ? demanda Roland.

—Au moment où ils embarquaient.

—Mais que vous était-il arrivé à vous-même ?

—Ils avaient obstrué le couloir des grottes, et je n'avais pu me porter à votre aide, comme je le voulais.

—Ah ! mon brave abbé, vous avez essayé de me rejoindre !

—Et j'ai assisté à leur départ. J'ai vu la procession de leurs hommes chargés de marchandises.

—Des caisses de vin de Bordeaux, pour la plupart. Excellent, du reste. Car ils m'y ont fait goûter. Ils ne se privaient de rien, à bord, et, sauf l'absence de viande fraîche, la nourriture était fort convenable. Nous aurions dû mettre deux jours et deux nuits pour toucher à la côte anglaise, mais nous eûmes à subir du très gros temps, par le travers des Scilly, et

puis un petit aviso de la marine anglaise, ayant eu la curiosité de savoir ce que nous transportions, nous donna la chasse, et nous força à faire une pointe jusqu'en Irlande. Ce surveillant avait sans doute flairé le chargement de Bordeaux et désirait en avoir sa part, mais nos camarades n'étaient pas embarrassés pour se débarrasser d'une marchandise, et au lieu de rapporter leur cargaison au pays de Galles, ils la descendirent, une belle nuit, à Dungarvow. Alors, les mains dans nos poches, avec des airs d'honnêtes caboteur du commerce, nous mîmes le cap sur Swansea, où je débarquai au bout de deux semaines de yachting. De là, après avoir pris congé très cordialement de master Climpton, armateur et capitaine du "City of Brighton", je pris le chemin de fer pour Southampton, d'où le paquebot m'a amené au Havre, et me voilà.

—Mais de l'argent pour le voyage ?

—J'avais quelques louis sur moi. Master Climpton m'a très galamment avancé cinq cents francs, que je dois lui renvoyer en un chèque sur la maison Baring, de Londres, dans laquelle il a un compte-courant.

### Dénouement attendu : le beau Roland fait une fin.

Le lendemain de la réapparition de Roland, après une nuit qui avait été réparatrice pour tous les habitants du manoir, Ursule se promenait dans le jardin, lorsque M. de Fréville parut sur la terrasse et se dirigea vers la jeune fille. Il n'avait déjà plus sa physionomie de loup de mer. Le rasoir et les ciseaux lui avaient rendu son aspect habituel. Il venait à pas lents, l'air heureux de vivre. Il serra la main à Ursule, se rangea à son côté, et se mit à marcher avec elle, le long des plates-ban-

des où les rosiers remontants se fleurissaient de leurs dernières roses. Un vent âpre venait de la plaine, annonçant la saison rigoureuse. Les feuilles des arbres devenus roux tournoyaient dans l'air, comme des plaques de cuivre, et tombaient sur le sable avec un bruit léger. Au bout d'un instant, Roland dit :

—Vous rappelez-vous la conversation que nous avons eue, un matin comme celui-ci, avant mon voyage d'aventures ? Vous deviez me donner une réponse à la demande que je vous avais adressée. Pendant mon absence, vous avez pu réfléchir, et plus utilement que vous ne le pensiez. Car de se figurer qu'on ne reverra peut-être plus jamais les gens, cela doit fixer sur les sentiments réels que l'on éprouve pour eux. Si je n'étais jamais revenu, m'auriez-vous un peu regretté ?

Ursule baissa la tête :

—Est-ce que notre émotion, en vous voyant, ne vous a pas renseigné ?

—Vous me dites : notre émotion. Sans doute, l'impression produite par mon retour sur l'abbé Choucas et sur votre frère était significative. Mais c'est sur le vôtre, en particulier, que je voudrais être renseigné.

Mlle de Kéranou sourit :

—C'est un aveu, tout simplement, que vous me demandez. Peut-être ne seriez-vous pas fâché d'apprendre, de ma propre bouche, si, dans le cas où nous n'aurions plus jamais entendu parler de vous, je ne serais pas un peu morte de chagrin ?

—Morte de chagrin ? Je n'ai pas tant d'ambition, fit-il gaiement

—Alors un deuil éternel vous eût suffi ?

—Amplement.

—Eh bien ! soyez donc satisfait, je ne me serais pas consolée d'un malheur qui aurait eu pour théâtre le pays où je vis,

pour agents des êtres que je connais et auxquels je me suis intéressée, enfin, dont je me serais en quelque sorte rendue moi-même responsable.

—Ah ! Vous noyez votre désolation dans trop de commentaires !

—Vous êtes bien difficile à contenter.

—Peut-être ! Et c'est de votre faute. Vous ne me dites pas la seule chose qui puisse me satisfaire.

—Et c'est ?

—Que vous consentiez à devenir ma femme.

Ursule regarda Roland avec un air de doute :

—Je vous avais, la dernière fois que nous avons abordé ce sujet-là, demandé de me donner quelques garanties de sagesse. Et tout ce que j'ai obtenu de vous, c'est cette folle équipée qui vous a conduit à deux doigts de la mort. Me voilà bien édifiée, n'est-ce pas ? Une femme sera bien lotie avec un mari dont elle se dira chaque fois qu'elle le verra sortir : "Va-t-il rentrer", et s'il rentre : Sera-t-il intact ?" Vous êtes vraiment bien casse-cou.

—Ah ! c'est bien vrai ! Mais que deviendrai-je, si personne ne veut prendre la peine de me corriger ?

—Y arrivera-t-on, au moins ?

—Oui, si c'est vous qui vous en mêlez.

Mlle de Kéranou ne répondit pas, mais elle tendit la main au beau Roland, qui, avec une grande émotion, y scella par un baiser leurs accordailles.

Huit jours de suite, Le Pouldu, Hervé et Roland allèrent au bois de Guirec, au vallon de Lesguiren, dans les landes de Roscanvel, partout où un impénétrable fort pouvait donner asile à la louve, et essayèrent de la mettre sur pied. Chaque fois, ils firent buisson creux. La bête était devenue invisible. Les fermiers des environs ne se plaignaient plus de ses dépré-

dations. On ne trouvait plus, quand il était tombé de l'eau la nuit, la marque de ses fortes griffes, dans les sentiers et sur les routes. Le Pouldu s'embusqua au clair de lune pour s'assurer qu'elle ne hurlait plus aux alentours de la hutte de Cloarec. En vain. La louve avait dû changer de cantonnement. Plus tard, on apprit que, du côté de Lamballe, une bête terrible s'était fixé, et exerçait des ravages sur le gibier et sur les bêtes domestiques. Il parut probable que c'était la louve de Guirec.

### Annic en ménage.

Cloarec, du reste, n'habitait plus la cabane de la clairière, et avait cessé de tailler des sabots dans les bûches de hêtre. Il avait épousé Annic, et s'était établi épiciier, dans la boutique qu'il convoitait depuis longtemps. La veille de son départ pour Paris, où il allait attendre sa fiancée et son ami, Roland se dirigea vers la boutique de Cloarec. Annic était assise dans le comptoir. Elle pâlit, en voyant entrer le jeune homme.

—Bonjour, madame Cloarec, dit Roland avec un air cérémonieux. Les affaires marchent-elles bien? Etes-vous contente, depuis que vous êtes maîtresse chez vous?

Annic baissa la tête, en signe d'affirmation, et se leva de sa chaise.

—Restez donc, fit Roland en la contraignant à se rasseoir, vous avez une dignité superbe, dans votre comptoir, entre votre bocal de sucre d'orge et votre caisse de biscuits. Votre mari n'est pas à la maison?

—Non, monsieur le vicomte, put articuler Annic, reprenant ses moyens.

—Je regretterai de partir, sans lui avoir dit adieu. Je quitte ce soir Kéranou.

—Ah! fit Annic avec curiosité. Et vous vous mariez?

—Comme vous le dites.

—A Paris?

—Comme vous, ici.

—Ce n'est pas la même chose.

—Non. Pas tout à fait. Viendrez-vous assister à la cérémonie?

Les yeux de Mme Cloarec brillèrent, mais elle fit une moue résignée:

—Est-ce que c'est possible? Cloarec ne voudrait pas.

—Ah! Vous vous êtes donné un maître, ma belle. Ce Cloarec est un gaillard heureux! Il a une boutique, tenue par la plus jolie femme du pays. Je comprends qu'il ne vous laisse pas faire le voyage de Paris. Qui sait si on vous laisserait repartir?

—Ne vous moquez pas de moi!

—Je ne me moque pas de vous, Annic.

Je sais que je vous dois, sans doute, la vie. Car les intentions de Cloarec n'auraient pas été aussi bienveillantes envers moi, si vous ne lui aviez pas fait, d'avance, la leçon. Je vous apporte donc un petit souvenir, à l'occasion de mon mariage. C'est Mlle de Kéranou qui l'a choisi.

Il posa devant la Bretonne un paquet enveloppé de papier de soie qu'elle ouvrit d'une main tremblante. Elle rougit en apercevant un écrivain; et, le couvercle levé, elle poussa un cri de joie à la vue de deux jolies boucles d'oreilles en turquoises.

—Oh! monsieur Roland, dit Annic, les larmes aux yeux. C'est trop beau pour une pauvre fille comme moi.

—Quand vous les porterez, ma chère, fit le jeune homme, cela vous rappellera le temps où vous enleviez le plomb de mes cartouches, pour m'empêcher de tuer la louve de Guirec, et, aussi, où vous ne vous fâchiez pas trop fort, quand je vous embrassais.

Mme Cloarec se leva de son comptoir, et, comme personne ne passait dans la rue,



elle redevint, un instant, la petite Annie, pour offrir au beau Roland deux charmants baisers.

—Maintenant, mon enfant, un bon conseil, dit M. de Fréville, en échange de vos gentillesses. Parmi les hommes du pays de Gailles, avec qui Cloarec a fait de si bonnes affaires, il y a des bandits capables de tout. Je les ai entendus causer en anglais. Ils se soucieraient de tuer un homme, comme de fumer une pipe. Tâchez, que votre mari se retire de ces entreprises. Vous voilà établis. Tenez-vous-en là.

Ce sera de la prudence. Car tous ces bons garçons, qui apportent des marchandises en fraude, pourraient, un beau matin, s'échouer sur les bancs de la cour d'assises.

—Oh! Je le sais bien. Mais c'est fini. Cloarec ne veut plus être qu'un simple commerçant.

—Allons! dit Roland en riant, je vois qu'il est décidé à ne pas trop changer ses habitudes.

FIN.

---

## L'AGE DE PIERRE

---

# LES PREMIERS HABITANTS DE PARIS.

---

## L'HOMME DES CAVERNES

---

IL Y A quatre mille ans, d'immenses forêts couvraient le sol qu'occupe aujourd'hui l'emplacement de Paris et des bourgs qui l'avoisinent: Bondy, Ville-d'Avray, Marly, Bellevue, Meudon, Chaville.

A l'époque où commence ce récit, ces forêts, à l'aspect d'autant plus sinistre que l'hiver les avait dépouillées de leur feuillée, se composaient surtout de chênes, d'ormes, de fresnes, de saules, de pins et de sapins dont les troncs gigantesques, tantôt debout et puissants, tantôt minés par les années, se dressaient dans les airs ou jonchaient la terre de leurs dé-

bris, au milieu d'un inextricable amas de buissons, de ronces et de plantes sauvages. Enfin la neige étendait partout son linceul glacé.

Quant au fleuve qui traversait ces bois, le froid en consolidait la surface et ajoutait encore par son immobilité à l'aspect lugubre de la contrée.

Des ours, des lions, des tigres, des hyènes, des blaireaux, des taureaux, des aurochs, des bœliers, des rennes, des daims, des antilopes, des chiens sauvages, des loups, des sangliers, des chevaux, des lièvres et des lapins troublaient seuls le silence qui régnait partout: les uns en

fuyant devant des bandes d'ennemis; les autres en poursuivant et en dévorant leurs victimes, au-dessus desquelles planaient dans les airs des oiseaux de proie pour prendre leur part du carnage.

La demi-obscurité qui enveloppait encore la nature se dissipait peu à peu, et le soleil commençait à se montrer à l'horizon quand une troupe d'une centaine d'hommes environ apparut au bord de la

et que chacun d'eux portait attaché à son cou par un cordon de peau, le vieillard rassembla autour de lui ses compagnons et leur adressa quelque parole dans une langue rude et gutturale.

C'était un spectacle étrange et qui ne manquait pourtant point d'une sauvage majesté, que ce conseil tenu par des hommes la plupart de petite taille, il est vrai, mais aux formes robustes et trapues, et



L'ours des cavernes.

Seine, en face de l'îlot qui porte aujourd'hui le nom de "Cité".

Ces hommes suivaient depuis plus d'un mois la rive du fleuve. Ils s'arrêtèrent sur l'ordre que leur en donna un vieillard qui semblait leur chef.

Tandis que les femmes et les enfants récoltaient des branches mortes, et en faisaient un bûcher qu'ils allumaient en frottant avec vivacité un morceau de bois tendre dans le morceau de bois dur creusé,

vêtus de peaux d'ours ou de rennes grossièrement préparées. Leur chevelure rousse tombait sur leurs épaules dans toute sa longueur; leur barbe recouvrait leur poitrine. Ils tenaient à la main soit des massues, soit des lasso, faits d'une grosse pierre trouée, attachée à une longue courroie de cuir, soit des lancés en silex, emmanchées dans un bâton fendu, soit des haches en pierres fixées à un os de corne à l'aide de bandelettes de cuir appliquées

fraîches, puis desséchées et racornies au soleil, comme les indigènes en fabriquent encore dans certaines parties de l'Amérique du Nord.

Les femmes, vêtues également de peaux, mais de peaux plus souples, laissaient, comme leurs maris, tomber leur chevelure dorée sur leurs épaules. Des colliers en éponges marines pétrifiées et en dents de loups et de boeufs disposées avec une sorte de goût, rappelaient les parures que recherchent encore aujourd'hui les filles de l'Afrique, de la Polynésie et du Nouveau-Monde. Elles portaient des chaussures grossières en peaux nouées autour de leurs jambes fines et de leurs pieds d'une petitesse remarquable; enfin le regard mélancolique de leur grand oeil bleu tempérerait le caractère sauvage que donnaient à leur visage d'un ovale régulier le hâle, les privations et les fatigues.

Le chef de la tribu, remettant à un de ceux qui l'entouraient sa hache en silex, emmanchée à une corne de taureau, se tourna vers les femmes et leur donna des ordres. Elles se levèrent respectueusement pour les entendre et elles s'empresèrent aussitôt de les exécuter. En quelques minutes, elles quittèrent le feu autour duquel elles se tenaient naguère accroupies, et tandis que les unes chargeaient leurs enfants sur leurs épaules, les autres se réunissaient pour porter soit des canots en écorces d'arbre, cousues entre elles, ou faits d'un seul tronc de chêne grossièrement creusé, soit de grands paniers tressés avec des branches de saule, et qui contenaient des viandes gelées, des glands et des ustensiles en bois ou en pierre de différentes formes.

Ils se mirent tous ensuite à traverser le fleuve sur la glace. Les hommes marchaient en tête, les femmes et les enfants

venaient ensuite; enfin quelques guerriers leur lance au poing, formaient l'arrière-garde.

Arrivés dans l'île de la Cité, les femmes s'y arrêtèrent et y établirent une sorte de campement, tandis que leurs maris exploraient les alentours. Ils revinrent bientôt annoncer à leur chef qu'ils avaient trouvé une grotte, mais qu'elle servait de repaire à des ours ou à des loups, à en juger du moins par les ossements répandus à l'entour. Aussitôt on reprit les armes, on alluma des branches d'arbres, et l'assaut de la grotte commença.

Les uns jetèrent des brandons par un trou étroit qui s'ouvrait presque au niveau du sol, tandis que les autres escaladaient les hauteurs de la caverne et cherchaient s'il ne s'y trouvait point quelque fente qui leur permît de continuer l'attaque de ce côté. Ils ne tardèrent point à découvrir une large fissure à travers laquelle ils lancèrent également des fascines en feu.

A peine ce double siège commença-t-il que des hurlements sortirent de l'ancre, et qu'un ours gigantesque montra sa grosse tête par l'ouverture d'en bas qui ne lui permettait que de sortir en rampant. Une lourde pierre, lancée par un des assaillants, le frappa au front, et avant que, blessé et sanglant, il pût reculer, vingt lances le percèrent et le mirent hors de combat. A l'aide d'un des lassos dont je vous parlais tout à l'heure, on tira hors de la grotte l'animal rugissant, et l'on acheva de le tuer.

Sa femelle et quatre oursons, comme lui chassés de leur gîte par le feu, subirent le même sort.

La victoire remportée, des cris de triomphe appellèrent les femmes; celles-ci emportèrent les six cadavres près du feu

qu'on avait allumé en s'installant dans l'île, et se mirent à les dépecer avec autant d'habileté que de promptitude, en s'aidant de couteaux en silex de toutes dimensions. Les unes enlevaient la peau, les autres détachaient des quartiers de viande, tandis que leurs compagnons brisaient les os et les portaient aux guerriers, afin qu'ils en pussent manger la moelle encore chaude.

Pendant ce temps-là, on perceait de baguettes les parties les plus succulentes des ours, on les rôtissait au feu, et l'on attachait le reste aux arbres voisins pour que la gelée les durcît et les conservât.

Tandis que tout cela se faisait, la flamme alimentée par de nouvelles fascines continuait à pétiller dans l'intérieur de la caverne, et à en faire sortir, à travers la fenêtre ouverte à son sommet, ses longues gerbes d'étincelles et de noires colonnes de fumée. Après quoi, on laissa s'éteindre le formidable foyer.

Plus tard, un des guerriers, à diverses reprises, essaya, sans y parvenir, de pénétrer dans l'intérieur de la grotte ; à peine introduisit-il sa tête dans l'étroite ouverture qui servait de passage qu'il la ressortit aussitôt à demi suffoqué par la fumée.

Sur ces entrefaites, l'obscurité commença, et il fallut prendre les dispositions nécessaires pour camper en plein air. On dressa les barques sur des pieux plantés en terre, on les entoura de branchages qu'on recouvrit de peaux encore fraîches des ours, et les guerriers, leur lance à côté d'eux, s'accroupirent près de ces huttes improvisées sous lesquelles se blottirent les enfants et les femmes.

Ces préparatifs terminés, la nuit survint, une nuit d'hiver, avec son obscurité profonde, avec les mugissements du vent, avec les morsures de la bise. Bientôt les

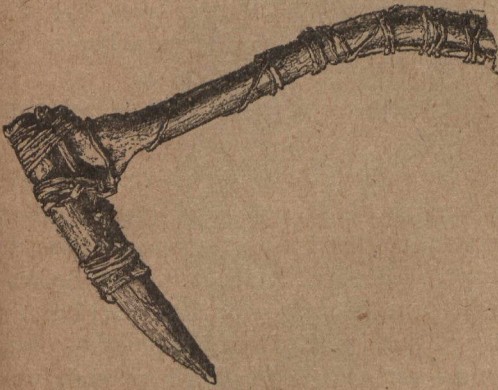
cris des bêtes féroces qu'attirait l'odeur des peaux fraîches, commencèrent à s'élever de toutes parts; tenues à distance à l'aide des feux allumés autour du petit camp, elles témoignèrent leur désappointement par de sinistres clameurs. Les chiens sauvages, dont on voyait les yeux flamboyer dans l'ombre, poussaient des aboiements lugubres, tels qu'en font encore parfois entendre dans nos campagnes leurs descendants domptés et que les paysans écoutent en se signant, car c'est, disent-ils, un présage de mort. Les loups hurlaient, les hyènes sanglotaient, les lions rugissaient, les renards glapissaient. Parfois un tigre, plus astucieux, rampait silencieusement jusqu'au camp, et cherchait, en glissant ses pattes à travers les branchages, à saisir un enfant endormi. Alors les mères jetaient des cris d'effroi, et les guerriers qui veillaient saisissaient leurs armes et venaient repousser le redoutable ennemi. Si plus d'un tigre s'enfuit blessé, plus d'un de ses adversaires aussi tomba sur le sol glacé, la poitrine labourée de larges coups de griffes, ou un membre brisé par de formidables mâchoires. Les femmes sans doute familiarisées avec de pareilles scènes, s'empressaient de panser les blessés, et, d'après les ordres que leur donnait une d'entre elles qui, quoique jeune encore, exerçait une autorité absolue, elles entouraient les plaies de bandes de cuir frais ou les recouvraient d'argile ramollie avec de l'eau tiède.

Enfin le jour commença à renaître. Les bêtes féroces rentrèrent peu à peu dans l'intérieur de la forêt, et le silence se rétablit autour du camp.

Dès que le soleil apparut à l'horizon à travers les nuages noirs qui enveloppaient le ciel, le vieillard et ses guerriers se réunirent, et se prosternèrent devant l'astre

et lui adressèrent une longue prière. Puis ils se relevèrent, et, sur un signe de leur chef, ils se dirigèrent vers la caverne. Un peu de fumée en sortait encore par l'ouverture supérieure, mais toutefois un des guerriers put pénétrer à l'intérieur; quelques minutes après, il en ressortit, et le vieillard et ses compagnons y entrèrent à leur tour.

La grotte, éclairée par des torches fai-



**Hache en pierre, de l'Amérique du Nord, emmanchée à une corne de boeuf.**

(Musée Berthoud.)

tes de branches d'arbres résineux, ressemblait à la plupart des carrières abandonnées qu'on trouve, pour ainsi dire, à chaque pas dans les environs de Paris et dans Paris même. Elle devait sa formation à l'un de ces éboulements si fréquents parmi les terrains quaternaires et qu'a produit le retrait des eaux. Elevée à peu près de sept ou huit pieds et d'une circonférence de soixante mètres environ, régulière en apparence, elle n'en présentait pas moins çà et là des anfractuosités plus ou moins profondes. Rien n'indiquait des traces d'humidité sur ses parois grisâtres, presque entièrement noircies d'ail-

leurs par la fumée du petit incendie qu'on y avait allumé la veille.

Avant de prendre possession de la sauvage demeure, le vieillard donna l'ordre non pas d'élargir, mais, au contraire, d'allonger la fissure qui s'ouvrait au sommet de la grotte.

Aussitôt l'on se mit à l'oeuvre, et à l'aide de gros cailloux ramassés sur le bord de la Seine, et de puissants silex à demi taillés, on ne tarda point à mener à bonne fin ce travail. Malgré la grossièreté des instruments dont il se servait, chacun des hommes employés à un si rude travail montrait cette adresse que la main acquiert par l'habitude, si incomplets que soient les outils dont elle se sert.

A mesure que la fissure s'agrandissait, d'autres guerriers disposaient en travers de sa largeur des pierres qui, sans intercepter l'air et le jour, devaient en déguiser à un regard ennemi la mystérieuse ouverture.

Ces précautions prises, les femmes pénétrèrent en rampant dans la caverne. Un certain nombre d'entre elles enleva les herbes et les rameaux avec lesquels les ours avaient fait la bauge de leurs petits, apporta une grande quantité de bois sec, choisi surtout parmi les espèces résineuses, et alluma au milieu de la caverne, sous la fissure de la voûte, un grand feu dont la fumée s'échappait et se perdait à travers cette issue naturelle, transformée en cheminée.

Pendant qu'une partie de leurs compagnes s'occupaient ainsi d'assainir l'air et d'échauffer les parois glaciales de la demeure souterraine, d'autres femmes disposaient dans les enfoncements des lits de mousse pour les enfants, attachaient à la muraille, où elles enfonçaient des os pointus, les filets et les instruments de pêche, des peaux d'animaux de toute es-

pèce et de grossières corbeilles d'osier. Après quoi, toutes s'assirent en cercle autour du feu, et se mirent, à la clarté vive, mais vacillante, à donner une seconde préparation aux peaux des ours et des oursons tués la veille. Elles s'acquittaient de cette besogne avec une adresse extrême, et en se servant de grattoirs en silex de toutes les dimensions, de toutes les formes et des mieux appropriés à leur destination. Elles enlevaient de l'intérieur de ces peaux les morceaux de chair qui se trouvaient y rester attachés, et en diminuaient ainsi l'épaisseur. Elle les enduisaient ensuite de graisse fondue, les frottaient entre leurs mains, les tordaient, les frappaient à coups de grosses pierres comme nos blanchisseuses frappent de leur battoir le linge qu'elles savonnent, et finissaient à force de persévérance par leur donner une extrême souplesse.

Les plus vieilles, recourant à la patience invincible particulière aux sauvages qui ne tiennent compte ni du temps, ni de la peine, perçaient les dents des ours pour en faire des colliers: elles grattaient et fouillaient, au moyen de pointes en silex d'une extrême finesse, emmanchées dans des os, la racine de ces dents détachées de la mâchoire brisée, au préalable, avec de minutieuses précautions et à petits coups de pierre répétés. A force d'adresse et de temps elles finissaient par obtenir dans ces dents un trou qu'elles agrandissaient et qu'elles arrondissaient ensuite.

Quelques jeunes filles, dirigées par celle de leurs compagnes qui déjà tout à l'heure leur avait donné des ordres avec une autorité respectée de toutes, se livraient à un travail plus délicat encore; elles fabriquaient, à l'aide de portions d'os, des aiguilles de toutes dimensions, polies, pointues à l'une de leurs extrémités, et qui se terminaient à l'autre par une ou-

verture étroite à travers laquelle un chas, creusé en petite gouttière, permettait l'introduction d'une fibre détachée des tendons frais d'un animal.

Ces fibres, ainsi qu'on le pratique encore en Amérique et en Afrique, grâce à leur long séjour dans un lit de graisse, devenaient un véritable fil avec lequel on cousait les vêtements en peaux et l'on assemblait les divers liés qui les composaient.

Les femmes se trouvaient encore chargées de polir les bois des arcs, des flèches et des lances, et d'emmancher à ces dernières des pointes en silex.

Les hommes se réservaient le soin de fabriquer ces pointes.

Pour bien faire comprendre la nature de ce travail, il faut dire que le silex, surtout à l'état frais, et quand l'action de l'air ne l'a point durci et à demi décomposé, possède une propriété particulière et peu connue. Si l'on frappe d'un coup sec sa surface plane, il s'y produit une fissure dans la profondeur, fissure se prolongeant assez loin et qui en isole et en sépare un cône arrondi en forme de talon.

Voici, je le répète une seconde fois, d'après cette propriété qu'ils avaient découverte et qui est bien connue des fabricants de pierre à fusil, comme pour fabriquer leurs grattoirs, leurs couteaux et leurs pointes de lance, procédaient les sauvages préhistoriques, et comment procédaient les sauvages qui peuplent encore aujourd'hui l'Amérique, l'Océanie et l'Afrique.

Les guerriers de l'île de la Cité commençaient, en faisant éclater un silex, par lui donner deux faces parallèles et opposées destinées à devenir les bases des prismes. Ensuite ils frappaient un coup sec sur l'une de ces bases et il s'en détachait

un éclat qui partait de l'une à l'autre.

En tournant symétriquement le morceau obtenu, on en formait des faces une à une, et il en résultait un prisme à plusieurs faces qui, suivant sa grosseur, pouvait être de huit à vingt-quatre faces.

En frappant un coup sec entre deux de ces faces, on en détachait toujours un fragment à trois ou quatre angles.

des peaux.

Vers le soir les chasseurs, partis le matin, revinrent à la caverne et y apportèrent des sangliers, des rennes et des lièvres. Quand tous furent rentrés, on ferma l'entrée de la grotte avec une énorme pierre détachée des parois intérieures et grossièrement taillée mais de façon néanmoins à la clore hermétiquement et à ne



### Habitations souterraines des Gaulois.

Cette opération se continuait jusqu'à ce que le noyau devint trop petit pour qu'on pût le manier.

On remarquait sur la plupart des points ainsi fabriqués une courbure à l'extrémité de la cassure, car le silex donne d'ordinaire des éclats légèrement arqués.

Les femmes imitaient ce genre de travail pour obtenir des couteaux et des outils de grattage destinés à la préparation

laisser pénétrer ni le vent et le froid, ni les bêtes fauves. Après cela, on raviva le feu en y jetant du bois sec, et chacun s'assit autour du brasier qui chauffait et éclairait à la fois.

Pour cuire les morceaux les plus délicats du gibier rapporté, on creusa un trou dans le sol, on y plaça trois pierres rouges au feu, et l'on mit au milieu soit les pieds, soit la tête, soit certaines parties

des intestins préalablement lavées à grande eau. On ferma cette espèce de four avec une quatrième pierre fortement chauffée comme les trois autres, et l'on recouvrit de cendres chaudes le fourneau. Une demi-heure après, on en retira parfaitement cuit un mets délicat réservé au chef et aux principaux guerriers.

Ceux-ci s'assirent devant une grosse pierre qui leur servit de table, et chacun des hôtes de la caverne, à leur exemple, prit ensuite sa part du repas.

Quand chacun fut rassasié, le travail recommença. Les femmes cousaient et maniaient leurs aiguilles d'os et leur fil de tendon; les hommes réparaient ou remettaient en état leurs armes de pierre et façonnaient des bois de rennes soit en manche de poignard, soit en manche de marteau. Ils les ornaient parfois de tiselures qui ne manquaient pas d'une certaine habileté. La plupart du temps ils profitaient des accidents et des courbes de ces bois pour donner aux figures qu'ils sculptaient ainsi la forme d'un animal. Ces figures sont encore aujourd'hui, après tant de siècles, faciles à reconnaître, quand le hasard fournit aux archéologues l'heureuse chance d'en découvrir quelques-unes dans les grottes occupées par les habitants primitifs de l'Europe. On y voit des sangliers, des cerfs et surtout des rennes; ils n'ont point l'attitude roide et immobile de l'art égyptien. Mises en mouvement, les jambes du renne se plient sous lui, et sa tête se penche en arrière comme s'il prenait son élan; le sanglier se rue en avant avec sa hure hérissée et ses formidables défenses; les cerfs et les chevaux, au contraire, paissent paisiblement.

D'autres gravures semblent consacrées à des symboles religieux. Le soleil s'y épanouit dans une couronne de rayons, la lune s'y arrondit et d'étranges figures y

grimacent.

Ou bien ce sont des dessins de fantaisie, tracés tantôt en relief, tantôt en creux, représentant des perles, des noeuds, des étoiles, des losanges et des carrés.

Les andouillers des cornes de cerfs servaient à fabriquer une multitude de petits objets, soit d'utilité, soit d'ornement, des pointes de flèches barbelées, des poinçons pour percer dans les pelleteries les trous à travers lesquels l'aiguille en os des femmes devait introduire les fils.

On emmanchait encore, soit dans des cornes, soit dans des os, des pointes de silex, de façon à en faire des poignards et des couteaux.

Peu à peu le foyer diminua d'incandescence et de lumière, et la caverne s'assombrit.

Alors le vieillard se leva et chacun l'imita silencieusement. Il fit un geste. Aussitôt les femmes allèrent se coucher près de leurs enfants sur des lits de mousse et de feuilles sèches, les hommes s'envelopèrent dans leurs manteaux, et bientôt le silence et le sommeil régnèrent dans la caverne où ne tarda point à se faire une profonde obscurité.

Et c'est ainsi que se forma sur les bords de la Seine, le noyau d'une population qui devait un jour transformer ces rives sauvages et inhospitalières en une cité merveilleuse reconnue aujourd'hui pour la Ville Lumière du monde.

Nous nous promettons de continuer à faire défiler sous les yeux de nos lecteurs, dans une série d'articles, les phases différentes qui décidèrent l'installation définitive de la vieille Lutèce, tout en reconstituant à l'aide des documents les plus précis les scènes primitives de la vie des peuplades barbares qui en furent les premiers habitants.





# “METTONS-NOUS HABITANTS !”....

(Histoire Canadienne)

Par Auguste Fortier

## I

—Moi qui vous parle, quand je me suis marié à Saint-Marc, dans le comté de Montcalm, le 16 août 1893, ma femme m'a accepté parce qu'elle n'en trouvait pas d'autre. Je l'aimais beaucoup, mais quant à elle, son amour pour moi n'avait rien d'apatant.

Ainsi s'exprimait un soir de décembre dernier dans la grande salle de l'hôtel “Place Viger”, à Montréal, l'honorable Alphonse Léreau, qui avait été récemment nommé Conseiller Législatif, pour une des plus importantes divisions du nord de la province de Québec.

—Allons donc ! Et maintenant, elle vous adore votre femme, remarqua un des auditeurs.

—Plus que cela, si elle n'avait pas honte, elle serait suspendue à mon cou tout le temps.

—Après dix-neuf ans de mariage, avouez que c'est beau, mais comment ce changement s'est-il opéré ? demandait-on.

L'honorable M. Léreau raconta alors ce qui suit :

A la mort de mon père, survenue en 1883, je dus quitter le collège de Joliette, où j'avais encore quatre ans pour terminer mon cours classique. Il n'y avait que ma mère et ma soeur à la maison, et il fallait quelqu'un pour s'occuper des terres que nous possédions. Saint-Marc n'avait pas l'importance qu'il a acquise depuis la construction du chemin de fer du “Grand Nord”, qui sillonne maintenant le village dans toute sa largeur et qui y a bâti une gare. Aussi la vie n'y avait rien de bien gai. Nous n'étions qu'une poignée de jeunes gens, et il y avait encore moins de jeunes filles.

En été, durant les vacances, le coq du village était un nommé Charles Hiroux, fils d'un habitant à l'aise. Nous étions les deux seuls de Saint-Marc qui avions été envoyés au collège et nous étions de grands amis. Hiroux avait pu terminer ses études, et il étudiait le droit à Montréal. Je vous ai dit que ce gaillard s'appellait Charles Hiroux, mais il ne s'appelait pas plus Charles Hiroux que moi je m'appelle Wilfrid Laurier. Vous comprendrez dans un instant pourquoi je ne vous ré-

vèle pas son vrai nom. Le garçon n'était pas trop laid, avait assez d'intelligence et était un peu hâbleur. Était-ce pour cela qu'il était très recherché par les demoiselles?... Parmi celles qui lui faisaient de l'oeil, était Mlle Béatrice Lambert, la plus instruite des jeunes filles du village. Son père faisait de gros chantiers dans le haut de la rivière Rouge, et gagnait un peu d'argent.

Béatrice Lambert était une jolie blondinette aux yeux bleus, remplis de douceur. Elle allait sur ses vingt ans, et avait passé trois ou quatre années au couvent de Saint-Jérôme, où elle avait eu du succès dans la musique, ayant même remporté une médaille pour le piano. Son instruction, son intelligence, et je dirais même ses charmes physiques, l'avaient placée un peu au-dessus des autres jeunes filles de Saint-Marc. On lui avait répété si souvent qu'elle était belle, instruite, bonne musicienne, qu'elle était devenue un tantinet prétentieuse, d'autant plus qu'elle avait été nommée organiste à l'église. Bref, elle posait un peu à la demoiselle.

Quand j'allais au collège de Joliette et elle au couvent de Saint-Jérôme, nous nous étions rencontrés plusieurs fois pendant les vacances, nous nous contions fleurette, et nous avions juré de nous épouser. Mais quand je cessai mes études quand je perdis le titre de collégien, pour prendre celui d'habitant, il y eut un froid dans nos relations. Un habitant! Ce n'était pas assez pour Béatrice Lambert; elle visait plus haut. Elle consentait bien à me traiter en ami, mais dès que je "poussais" un mot d'amour, ça ne faisait plus l'affaire. Charles Hiroux m'avait supplanté. Cependant il ne faisait la cour à la demoiselle que pour s'amuser, il n'était pas sérieux du tout. Lorsqu'il venait à

Saint-Marc, pendant les vacances, je remarquais que Mlle Lambert sortait ses plus élégantes toilettes, qu'elle jouait ses plus beaux morceaux le dimanche à la messe quand elle savait que l'étudiant en droit s'y trouvait, et qu'enfin sa mère organisait des soirées, dont mon ancien condisciple était le principal invité. Chose toute naturelle, la jolie Béatrice rêvait de devenir la femme d'un avocat. Être épousée par un homme de profession, aller habiter le grand, l'enchanteur Montréal, quelle est la jeune fille de nos campagnes canadiennes qui n'a pas eu cette ambition au moins une fois dans sa vie?

Je savais que Mlle Lambert n'aimait pas Hiroux; je vous dirai sans prétention que si elle en aimait un, c'était plutôt moi, cependant, je laissais le champ libre à mon rival; ma mère venait de mourir, et étant en deuil, je ne sortais presque pas.

Un matin de juillet on vit arriver à Saint-Marc Charles Hiroux en frac et coiffé d'un "castor". Reçu avocat depuis une semaine, aux examens de Québec, il venait se reposer. Je fus le féliciter et lui dis:

—Fais attention, mon vieux, les jeunes filles du village vont t'enlever...

—Pourquoi donc? fit-il.

—Bigre, répondis-je, tu es le premier avocat que Saint-Marc produit, et tu sais que ton titre fait tourner la tête à plus d'une de nos gentilles paroissiennes.

—Sois sans crainte, m'avoua-t-il, j'ai déjà fait mon choix à Montréal.

En effet, en janvier suivant, un dimanche à la grand'messe, le curé du village étant monté en chaire, débuta par ces paroles:

"Il y a promesse de mariage entre Jean "Hiroux, avocat, pratiquant à Montréal, "etc., etc... et Louise Anna Métivier, etc.,

“etc...”

Mlle Lambert devint affreusement pâle, et après le sermon se trompa deux ou trois fois dans ses morceaux d'orgue; au “Sanctus” elle entama l’“Ite Missa Est” et à la fin de la messe elle avait les dix doigts paralysés. La jolie Béatrice perdit sa gaieté; de longtemps on ne la vit sourire.

J'avais atteint ma vingt-cinquième année. Ma soeur Amélie était mariée depuis un an avec Tamerède Choquette, marchand de Saint-Marc, et je restais seul dans notre grande maison, où j'étais né et où mes parents étaient morts. J'avais



Le coq du village, c'était Charles Hiroux.

avec moi pour s'occuper du ménage une vieille fille; de sorte que mon intérieur n'était pas trop divertissant. Comme le magasin de Choquette, n'était qu'à quelques pas, j'allais y passer mes soirées.

Saint-Marc prenait une importance quasi incroyable. On venait de faire le tracé du “Grand Nord” et le chemin de fer devait passer sur une de mes terres; plus que cela, la gare allait y être construite, ce qui donnait une valeur inespérée à mon bien. En outre, j'avais bâti une fromagerie, et en société avec mon beau-frère, j'établissais une beurrerie. Certes, j'étais un des bons partis du village, sans compter que je possédais une mai-

son bien meublée, toute prête à recevoir une épouse. Ma soeur n'avait même pas enlevé le piano, puisque son mari en avait déjà un.

Un après-midi de mai, je vis entrer chez moi cinq jeunes filles du village, celles qui chantaient à l'église. Mlle Lambert marchait la première, et prenant la parole, s'exprima ainsi:

— Excusez-moi, monsieur Léreau, si nous venons vous déranger dans vos travaux. Nous savons que cela n'est pas très convenable, mais nous avons une faveur à vous demander.

Je crus qu'elles faisaient une souscription pour quelque oeuvre de charité, et je les fis asseoir dans le salon.

— Vous avez un piano, monsieur, fit Mlle Lambert.

— Mais oui, mademoiselle, articulai-je.

— Nous venons vous demander de nous permettre de pratiquer sur ce piano. Nous sommes à nous préparer pour la fête du curé; nous voulons lui causer une surprise et nous ne pouvons pas pratiquer chez nous, c'est trop près du presbytère; monsieur le curé nous entendrait.

— Vous êtes les très bienvenues, mesdemoiselles, leur assurai-je, seulement je ne sais pas si vous trouverez le piano en bon état... Voilà longtemps qu'il n'a pas été ouvert.

J'ouvris le piano et je laissai les demoiselles seules, en ayant soin de dire à ma vieille Lucie, de leur servir du thé et des biscuits, et j'allai à mon travail.

Les jours suivants, les cinq demoiselles revinrent pratiquer, et la fête du curé fut un succès. J'y rencontrai ma belle Béatrice, elle était très occupée, étant à la tête des organisatrices, cependant cela ne l'empêcha pas de venir me remercier.

— Sans vous, m'affirma-t-elle, nous n'aurions jamais pu préparer notre concert.

Que nous vous sommes reconnaissantes ! J'ai raconté la chose à M. le curé, il va vous remercier lui-même...

Puis changeant de sujet

—Vous devez vous ennuyer dans cette grande maison, seul avec Lucie.

—Que voulez-vous, mademoiselle, je n'y reste pas souvent. Dans le jour, expliquai-je, je suis à mon travail et le soir, je vais au magasin de mon beau-frère Choquette.

Regardant la jeune fille dans les yeux, avec amertume, je lui déclarai :

—Dire que c'est pour vous que j'ai gardé cette maison, ce salon, ce piano.

—Pour moi ? et elle se mit à rire.

M'enhardissant :

—Vous savez bien, mademoiselle Béatrice, que je vous aime à la folie.

—Vous me disiez déjà cela quand j'allais au couvent à Saint-Jérôme.

—Et je vous le répéterai tant que vous ne serez pas mariée.

—Pourtant voilà longtemps que vous ne venez plus me voir.

—J'avais laissé le champ libre à l'avocat Hiroux, mais maintenant qu'il est marié, je marcherais volontiers sur ses brisées, déclarai-je.

—Vrai, vous m'aimez encore ?

—Et je vous aimerai toujours.

—Il ne faut pas me dire cela dans cette fête, il y a trop de monde, ricana-t-elle.

—Oh ! si je pouvais vous le dire chez vous !...

—Qui vous en empêche, monsieur Léreau ?

Le dimanche suivant, je repris ma cour avec plus d'énergie que jamais. Mlle Lambert n'était pas indifférente à mes hommages, mais mon titre d'habitant lui faisait peur. Pensez donc ; une jeune fille qui joue du piano, qui est organiste, qui a fait trois ou quatre ans de couvent, épouser un habitant !

Quel autre titre pouvais-je prendre ? Fromager peut-être, puisque ma fromagerie était en pleine exploitation ? Mais "fromager" ne résonnait guère mieux à l'oreille que "habitant". Un instant, j'eus l'idée de former une société avec mon beau-frère, le marchand, et de mettre mon nom sur l'enseigne du magasin. Dans ce cas, j'aurais pu me dire "marchand". Pour aucune considération, je ne voulais renoncer à mes métiers d'habitant et de fromager, je prospérais à vue d'oeil. La beurrerie marchait très bien, et j'avais une sucrerie qui passait pour la plus "payante" du comté de Montcalm. En un mot, je faisais des affaires d'or, mais cela n'empêchait pas que je fusse un habitant doublé d'un fromager.

La jolie Béatrice avait plusieurs autres admirateurs, mais leur position ne valait pas la mienne. La jeune fille avait maintenant vingt-trois ans, et elle comprenait que ce n'est pas le rang social qui apporte le bonheur au foyer, enfin, elle consentit à devenir ma femme et un matin d'août, je l'épousai.

Qu'était devenu l'avocat Hiroux ? Après son mariage, il s'était montré à la messe à Saint-Marc avec sa compagne. Celle-ci n'était pas mal mais n'avait rien d'extraordinaire. Quelque temps après, le père Hiroux m'avait avoué que son fils végétait à Montréal, qu'il "tirait le diable par la queue." Je n'aurais pas changé ma position pour la sienne.

Un petit garçon nous naquit, et vers la même époque je fus élu maire de Saint-Marc. Pour me servir d'un jeu de mots vieux comme les Laurentides, je vous dirai que j'étais devenu "père et maire". Nous recevions les journaux de Montréal et un soir ma femme lu dans "La Presse" le paragraphe suivant :

"En cette ville le 5 courant, l'épou-

se de M. Charles Hiroux, avocat? un fils baptisé Paul-Emile.”

—Avocat! répéta ma femme, et elle parut rêveuse.

Je compris que ce titre d'avocat l'éblouissait encore. Je n'en fis rien paraître, mise quelques jours après, j'arrivai à la maison en demandant ceci:

—Ecoute, ma belle Béatrice, autrefois ton rêve était de devenir la femme d'un avocat, eh bien, que dirais-tu si tu devenais la femme d'un député à la Législature de Québec?



Et Béatrice se mit à pratiquer.

—Oh! ça serait trop beau, prononçait-elle.

—Voilà trois mois que je parcours le comté pour mes affaires, et j'en ai profité pour sonder le terrain. Tu sais que M. Monet, notre député actuel ne se représente pas; je me présente à sa place, et je t'assure que j'ai neuf chances sur dix de réussir...

—Et si tu étais battu?...

—Je me reprendrais à l'autre élection.

Dans tous les cas, soit certaine que je poserai ma candidature tant que je ne serai pas élu. La femme d'un député qui a de l'argent, qui a l'estime de tout un

comté, ne vaut-elle pas la femme d'un avocat?

—Oh, c'est beaucoup mieux.

—Puis, tu sais bien l'avocat Hiroux?

—Quoi donc?

—Il ne parvient pas à se débrouiller à Montréal. Son père a dû emprunter cent piastres pour les lui envoyer.

—Mon Dieu! soupira ma femme,

Je fus élu député pour Québec, et comme les heureux événements dans la vie arrivent souvent deux par deux, un second fils vint égayer davantage notre foyer. Aussi, je ne manquai pas de faire mettre dans les principaux journaux de Montréal et de Québec, et dans celui de Joliette également, l'avis de naissance que voici:

“A Saint-Marc, comté de Montcalm, le 23 courant, l'épouse de M. Alphonse Léreau (née Béatrice Lambert) député à la Législature de Québec, et “gentleman farmer”, un fils baptisé Henri Raoul”

En lisant ces lignes, ma femme devint toute radieuse, je vis qu'elle était contente et glorieuse.

## II

L'honorable Alphonse Léreau s'arrêta un instant dans son histoire.

—J'ai la gorge sèche, fit-il, buvons un verre de bière...

Personne ne refusa, et M. Léreau poursuivit:

Huit ans s'étaient écoulés depuis le matin où Mlle Lambert était devenue ma femme, j'avais acquis une certaine importance dans le comté de Montcalm, j'étais maintenant quelqu'un...

Par une journée sombre et pluvieuse de la fin d'octobre, une femme encore jeune se présente chez moi. C'était dans l'après-midi et elle était venue à pied, traî-

nant par la main un petit garçon à peu près de l'âge de mon aîné. La femme était habillée pauvrement, et quoique l'on fut en automne, elle portait encore des vêtements d'été. L'enfant avait le bout du nez rouge, tant la pluie froide qui tombait, le gelait.

—Vous ne me reconnaissez pas, je crois, crois, monsieur? fit la visiteuse en me présentant une lettre.

Je ne voulus pas dire non, et je lui donnai la main en bredouillant quelques mots. Ayant décaucheté la lettre, j'y lus ce qui suit, autant que je me le rappelle:

“Montréal, le 20 octobre.

“Mon cher Léreau,

“Au nom de notre vieille amitié, j'ose  
“te demander un service. Tu reconnaîtras  
“sans doute ma femme qui te remettra  
“cette lettre. Comme les affaires ne mar-  
“chent pas du tout ici, je l'envoie passer  
“l'hiver à Saint-Marc, chez mon père.  
“Elle a besoin de quelques vêtements  
“pour elle-même et pour l'enfant. Veux-  
“tu être assez bon de dire un mot à ton  
“beau-frère Choquette. Prie-le de faire  
“crédit à ma femme; je réglerai aussitôt  
“que possible. Ne me refuse pas, mon  
“frère, et ma femme priera pour toi. Mes  
“amitiés à Madame Léreau, à toi je te  
“serre la main.

“Merci d'avance; ton ami,

“Charles Hiroux.”

Ma femme étant entrée dans la chambre je lui dis:

—Tu connais cette dame, Béatrice.

Elle regarda la visiteuse, et:

—Je ne crois pas, opina-t-elle; madame n'est pas de Saint-Marc?...

—Madame est de Montréal, lui appris-

je. C'est la femme de notre ami, l'avocat Charles Hiroux...

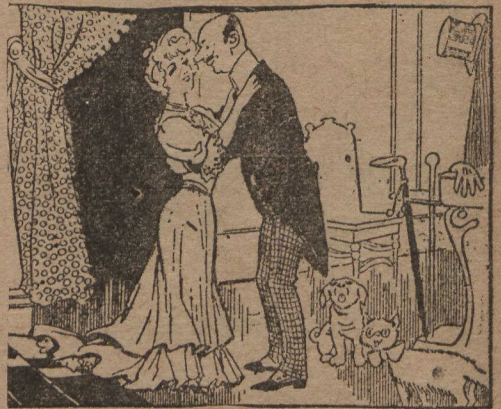
Béatrice me regarda d'un air qui voulait dire:

—Menteur, va!...

Madame Hiroux semblait mal à l'aise. Elle n'osait pas lever les yeux, elle était honteuse. Quant à ma femme elle restait là figée, se demandant si elle rêvait.

—Enfin, fis-je, offre-nous quelque chose.

Béatrice alla chercher des gâteaux et des liqueurs. L'enfant ne se fit pas prier pour accepter des gâteaux et les dévora à belles dents. J'écrivis un mot à mon beau-frère Choquette, le priant de laisser avoir à M<sup>lle</sup> Hiroux ce dont elle aurait besoin,



Le dimanche suivant je repris ma cour avec énergie.

puis cette dernière, m'ayant remercié sincèrement, partit.

Cette visite avait impressionné ma femme.

—Vrai, pensa-t-elle, ça valait bien la peine d'épouser un avocat; pauvre femme!...

—Tu sais bien, lui rappelai-je, que Charles Hiroux ne gagne pas assez pour payer son loyer.

—Pourtant, observa ma femme, le père

Hiroux a dépensé une partie de son bien pour faire instruire son fils, son Charles.

—Que veux-tu, ma chère, il y a plus d'avocats que de plaideurs. Mais je crois que cela va changer..

—Comment?

—L'avocat Hiroux fait des démarches pour obtenir une place au Parlement, à Québec. Il m'a écrit me demandant de m'intéresser à lui, il se contenterait d'une position de cent piastres par mois.

—Cent piastres par mois! Tu fais presque autant que cela avec ta fromagerie seule...

Tout l'après-midi, ma femme fut pensive. Le soir au souper, je lui dis:

—Eh bien, belle amie, ça ne va donc pas!...

—Cette visite m'a fait quelque chose, confessa-t-elle.

—Que veux-tu, badinai-je, il faut souffrir un peu pour avoir le plaisir d'être appelée: "La femme de l'avocat."

—Dire que j'ai failli épouser ce garçon-là, moi, jasa-t-elle. Vois-tu au couvent on nous monte la tête...

—Le métier d'avocat ne vaut plus rien, lui répétai-je. Pour réussir au barreau, il faut un talent exceptionnel. Tous ne peuvent pas devenir des Geoffrion ou des Laflamme.

—En effet, admit ma femme...

Puis caressant Allbert, l'aîné de nos garçons:

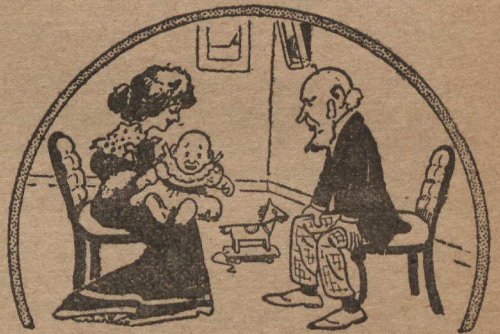
—Ah, mon cher enfant, lui dit-elle, si tu avais vu le petit garçon qui est venu ici. Il était de ta grandeur et il grelottait, le petit malheureux. Tu aurais dû voir comme il dévorait ces gâteaux, sur lesquels tu fais souvent la grimace.

Nos garçons avaient l'un huit ans, l'autre cinq ans. Nous commençons à discuter pour savoir ce que nous en ferions, à quelle école nous les enverrions. Béatrice,

en parlant d'eux, avait toujours prophétisé ceci: "Ce sont de futurs hommes de profession. Nous leur ferons faire un cours classique." Cependant le malheureux échec de Charles Hiroux, modifia de fond en comble les projets de ma femme. Quand vint le moment de mettre Allbert au collège, elle suggéra:

—Envoyons-le à Joliette, à l'école commerciale, où il apprendra la comptabilité, l'anglais, des choses pratiques enfin...

—Mais, objectai-je, peut-être est-il des-



### Un second fils vint égayer notre foyer

tiné à faire un prêtre, un curé, et plus tard, il nous fera des reproches.

—Allors, simplifia-t-elle, faisons-lui commencer son cours classique, et nous verrons ses dispositions.

C'est ce que nous fîmes, mais dès la première année, Allbert manifesta une antipathie telle pour le latin, que l'année suivante, nous l'envoyâmes à une école commerciale. Il y a passé quatre ans, et maintenant, il étudie l'agriculture à Oka. Ne vous imaginez pas que ce soit un ignorant, encore moins un "chausson". Non, c'est un garçon qui peut passer partout. Pour causer à une demoiselle et pour danser un quadrille, il ne craint pas un "dude" de la rue Sherbrooke. Il a dix-neuf

ans, et dans six mois, il aura terminé son cours d'agriculture. Je ne changerais pas sa position pour celle de n'importe quel étudiant du Laval ou du McGill. Mon autre fils a seize ans, et suit le même chemin; j'ai assez de terres dans le comté de Montcalm pour y établir mes enfants, et assez d'argent pour leur bâtir maisons, granges, etc., etc.

.....

C'est là,, mon histoire, conclut l'honorable Alphonse Léreau. Souvent je répète à ma femme que c'est grâce à elle que je suis devenu, député d'abord, Conseiller

Législatif ensuite. Si j'ai conquis le titre d'honorable, c'était pour lui plaire.

—Et l'avocat Charles Hiroux? demanda un auditeur.

—Le pauvre diable, pendant longtemps, il n'a pas eu de chance; mais à la fin, je me suis tant remué que j'ai fini par le faire caser.

Avec un petit sourire malin, M. Léreau ajouta :

—J'ai fait cela, vous savez, un peu pour montrer à ma femme, que son mari, son "habitant", son "fromager", était un homme plus influent, plus important, que l'avocat Charles Hiroux, que celui qu'elle avait tant désiré épouser.







## LA JUSTICE DU PRINCE BAUDOIN.

**D**ANS les premières années du douzième siècle, sous l'épiscopat de Willbald, un grand nombre de Flamands riches quittèrent leur pays désolé par des pluies continuelles qui suivirent trois débordements de la mer, la famine et la peste. En outre, les Flandres étaient infestées par des bandes de voleurs qu'enhardissaient l'état de détresse où se trouvait le comté et l'absence de Robert II, surnommé l'"Hiérosolimite", parce que ses vœux de croisade le retenaient en Terre sainte depuis un grand nombre d'années. Tous les émigrés flamands se réfugiaient donc en Angleterre où Henri Ier leur faisait concession d'une vaste étendue de terre au milieu de la partie orientale de son royaume, attirant de la sorte vers lui des étrangers riches pour la plupart, et beaucoup plus avancés que ses propres sujets dans les arts et dans l'industrie.

Une pareille détresse durait en Flandre depuis trois ans, lorsque Robert de retour en Europe, mourut devant Mantès en combattant pour Louis le Gros, et laissa le comté de Flandre à son fils Baudoin VII.

Le jour où il apprit la mort de son père,

Baudoin, suivant l'usage, le front ceint de la couronne de comte, vint se montrer à ses vassaux, et reçut du haut de la "Bretèque" les hommages du peuple.

Son regard était sévère, son maintien grave, et sa main s'appuyait sur une hache.

"Or çà, mes maîtres, dit-il d'une voix ferme, car l'étonnement et l'attente, plus encore que le respect, firent taire un chacun, écoutez-moi bien et retenez ce que je vais dire: dès aujourd'hui j'établis et je maintiens la paix commune et seigneuriale.

"Je la décrète et la fais publier à mes états généraux, et, dès cette heure, je veux qu'elle ait son cours.

"Et si quelqu'un y contredit, ajouta-t-il en prenant sa hache qu'il fit reluire au soleil et qui vint s'arrêter avec un bruit sourd sur le marbre du balcon, malheur à lui!"

Alors un héraut d'armes lut la "Paix commune":

"1o Que personne n'entre par la force dans la maison d'autrui pendant la nuit, à peine d'être puni de mort.

"2o Que personne n'y mette le feu et ne menace même de le faire, à peine d'être

tre puni de mort.

“3o Que personne ne porte d’armes, excepté les baillis, les gardiens des corps et métiers, et autres semblables officiers du prince, à peine d’être puni de mort.

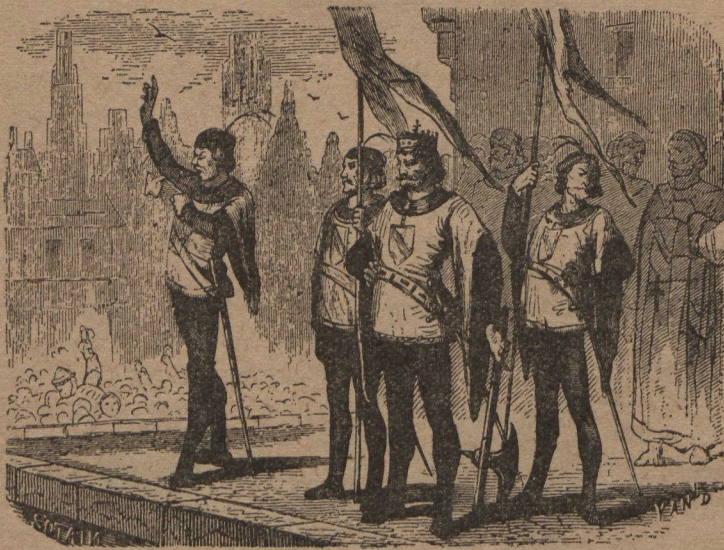
“4o Que l’auteur d’un meurtre ou de blessures justifie la nécessité où il était de se défendre selon les règles de la justice, et le prouve par le duel ou par l’épreuve de l’eau, du feu ou du fer, à peine d’être puni de mort.

Baudouin reparut à la “Bretèque”, suivi d’un cortège nombreux. Le bourreau et ses valets, les manches retroussées, arrivèrent au même instant, et un héraut cria :

—Qui veut requérir justice de monseigneur le comte de Flandre peut s’avancer hardiment et parler sans crainte.

Une pauvre vieille femme, vêtue de haillons et toute meurtrie, éleva les mains, et dit d’une voix faible et chevrotante :

—Je requiers la justice de Monsei-



Baudouin vint se montrer à ses vassaux.

“5o. Que les baillis et autres officiers rendent bonne justice, à peine d’être punis de mort.

“6o Qu’ils n’imposent point d’amendes excessives, à peine d’être punis de mort.”

Et le comte Baudouin reprit sa hache, l’agita de nouveau et répéta :

—Si quelqu’un y contredit, malheur à lui !

Le lendemain, après la messe, le comte

gneur.

La foule s’ouvrit devant elle, et lui livra passage.

— Monseigneur, dit-elle, je suis une pauvre veuve qui nourrit trois orphelins de mon fils mort en Palestine, au service de Dieu et de monseigneur votre père. Je n’avais pour tout bien qu’une chaumière et deux vaches. Le chevalier Pierre d’Orsecamp, que voici, a passé hier devant mon logis ; il a fait prendre une de mes

vaches par ses hommes d'armes, et comme je l'ai menacé de votre justice, il a fait démolir ma chaumière, m'a battue et m'a mise dans l'état où vous me voyez.

— Bourreau, demanda Baudoin, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?

— Monseigneur, répliqua l'homme de sang, il faut encore quelques instants pour qu'elle soit prête et en état.

Le comte, d'un signe de tête, ordonna au héraut d'appeler une nouvelle cause, et la vieille se retira, triste et se repen-

liait leurs différends par des concessions mutuelles qu'il leur imposait.

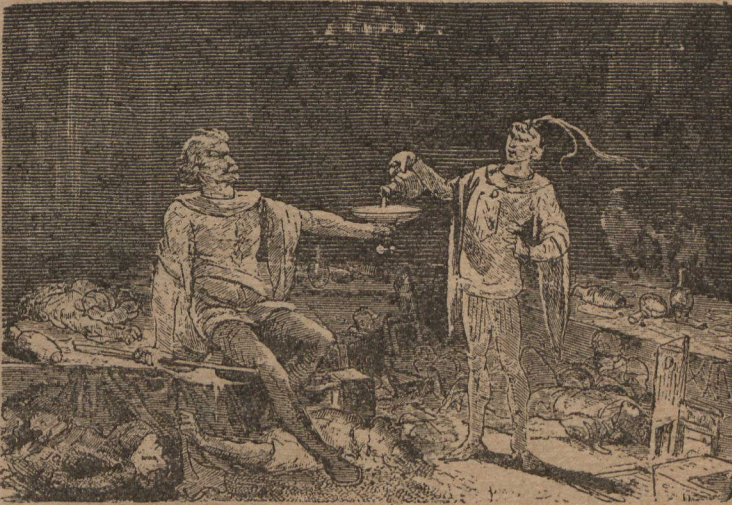
Quand il les eut renvoyés:

— Bourreau, demanda-t-il de nouveau, votre chaudière d'huile bouillante est-elle prête et en état?

— Pas tout à fait encore, monseigneur.

Deux autres plaideurs parurent, furent ouïs, conciliés et renvoyés. Puis le comte fit pour la troisième fois cette question:

— Bourreau, votre chaudière d'huile bouillante se trouve-t-elle prête et en état?



Il tendit sa coupe pour qu'on y versât du vin.

tant de sa plainte imprudente qui ne lui valait point justice de Baudoin, et qui l'exposait à la vengeance du puissant Pierre d'Orscamp.

Ce dernier souriait d'un air de triomphe et de dédain, tandis qu'un murmure sourd et mécontent courait parmi la foule, et que chacun se disait: "Voyez-vous? le comte l'épargne, parce que c'est un seigneur!"

Baudoin, sans prendre garde à ces bruits, écoutait deux plaideurs et conci-

— Oui, monseigneur.

— Sire Pierre d'Orscamp, avancez.

A ces paroles, le malheureux, qui devint pâle et sans force, sortit du groupe de seigneurs, où il se tenait. Baudoin, d'un double geste du doigt, montra au bourreau le chevalier Pierre d'Orscamp et la chaudière.

Le bourreau, surpris, hésitait.

Baudoin porta la main à sa hache et jeta un regard sinistre sur le bourreau.

Celui-ci, saisissant le chevalier, le pré-

cipita tout botté et éperonné dans la chaudière d'huile bouillante.

Le peuple applaudit, et cria :

—Vive Baudoin "hapkman" (à la hache)!

—Ouj, répondit le comte: Baudoin Hapkman; j'accepte ce surnom, et je le mériterai.

Deux ans après, la Flandre, débarrassée des brigands qui l'infestaient, et gouvernée avec une justice haute et sévère, était devenue puissante, riche et heureuse. Sûrs d'y trouver droit et protection, les marchands étrangers y affluaient, et par des échanges établissaient dans ce pays naguère si pauvre, un commerce florissant. De leur côté, sûrs de pouvoir récolter leurs moissons et de ne point s'en voir enlever les fruits, les paysans exploitaient avec activité un sol fécond, si bien qu'on ne disait pas d'autre façon, en parlant de Boudoin, que "le bon Seigneur à la hache".

Mais si le peuple s'accommodait d'un pareil état de choses, il n'en était pas de même des grands vassaux du comté, réprimés dans leurs rapines. Aussi formèrent-ils plusieurs conspirations contre Baudoin.

Une de ces conspirations faillit réussir.

Dans un grand festin que donnait le prince, le jour de la Nativité de la Vierge, patronne des Flandres, vingt-deux conjurés se jetèrent sur Baudoin qui, grâce à la petite hache qu'il portait constamment à sa ceinture, et à un vase d'argent qui lui servit de bouclier, se défendit contre les assassins jusqu'à l'arrivée de ses hommes d'armes; ceux-ci mirent en pièces les conspirateurs, à l'exception d'un seul, Robert de Fléquières, propre neveu du comte.

Robert de Fléquières, quoique fort jeune encore, était un hardi débauché, grand

buveur, et plus qu'un autre gêné par la bonne justice que Baudoin établissait en Flandre. Il avait été l'un des premiers à fomenter des conspirations, et depuis longtemps il témoignait au comte une haine mortelle.

—Or çà, fit Baudoin en essayant sa hache sanglante, et en tendant à son échançon, pour qu'il y versât du vin, la large coupe qui venait si bien de lui servir de bouclier, enlevez ces cadavres, lavez ces tables, ôtez ce sang, et que l'on se remette au festin.



Le bourreau saisit Robert.

On exécuta à l'instant ces ordres.

—Venez ici, mon beau neveu Robert. Ici, près de moi. Vous vous êtes assez donné de mal pour désirer boire une rasade.

—Voici du bon vin! répondit Robert avec forfanterie.

—Oui dà! eh bien, je veux vous en donner le foudre entier. Echanson, faites monter sur l'heure le foudre de malvoisie qui se trouve en nos celliers.

Baudoin ordonna à son échançon de puiser dans le tonneau et de remplir de

nouveau sa coupe.

On obéit.

—Voici réellement de l'excellent vin, dit-il ensuite. Ce foudre est à vous, Robert; je vous l'ai promis, vous l'aurez; car ce sera votre bière. Emplissez-y votre coupe, puisez-y hardiment; quand vous serez ivre, le bourreau vous y plongera tout entier. De la sorte, vous mourrez dans le sein d'un ami. — Faites venir le bourreau.

Robert voulut demander grâce; mais en levant les yeux sur Baudoin qui lui présentait une coupe pleine, il rencontra le regard inexorable de son juge. Alors il prit la coupe et la but tout entière.

Mais l'ivresse ne vint pas.

Il vida une seconde coupe, puis une troisième, puis plusieurs autres, s'efforçant d'en finir et de se soustraire à ce supplice lent et dérisoire. Mais il restait là sans ivresse, sans vertige, sans trouble: le cœur serré, la poitrine brûlante, les lèvres sèches.

—Votre hache, s'écria-t-il à la fin au comte, votre hache, par pitié!

L'inexorable Baudoin lui montra la coupe qu'il venait de faire remplir.

Cela dura jusqu'au point du jour.

A la fin, Baudoin fatigué de ce jeu cruel, fit un signe. Le bourreau saisit Robert et le jeta dans l'immense foudre.

Et le comte Baudoin alla se coucher et dormit paisiblement.

---

## SOUS LA TERRE

---

Un humble tumulus que l'oeil distingue à peine  
Parmi d'autres pareils marque la place ou gît  
Celle que secourut notre science vaine  
Et qui mourait hier: Mektoub... c'était écrit!

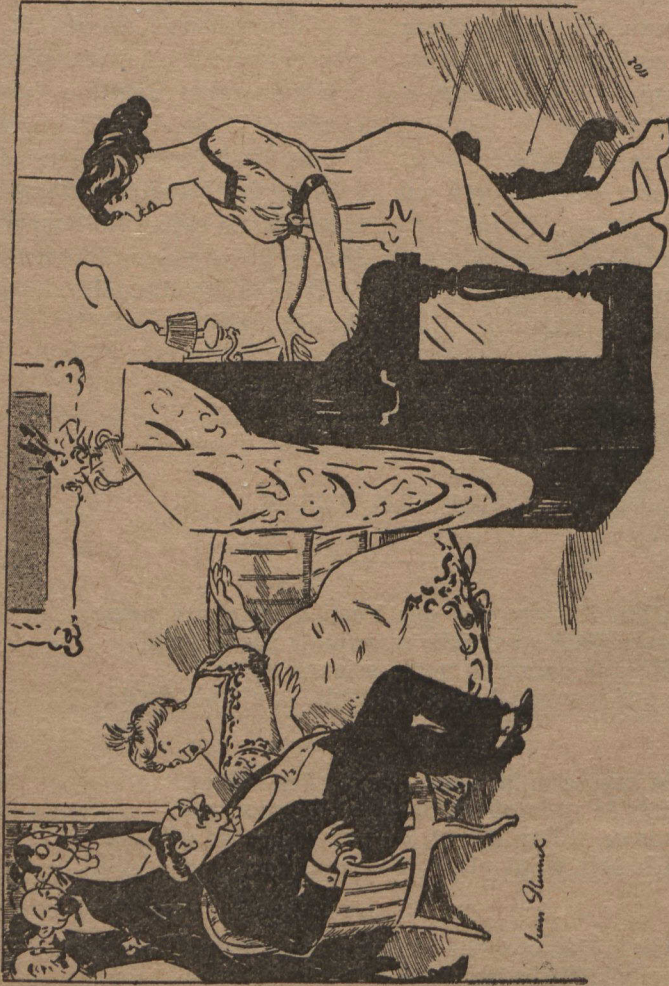
Elle repose enfin dans la paix des ruines,  
Après le rude effort de sa tâche accompli,  
Dans ce vallon désert, au penchant des collines  
Où le soir vient plus tôt verser l'ombre et l'oubli.

Dans le champ triste et nu, semé de pierres blanches.  
Où s'abattit la lassitude de ses pas,  
Elle dort le sommeil qui ne finira pas,  
Et que berce le vent farouche dans les branches  
Du cyprès qu'en passant un oiseau sema là...

Elle est morte... Dieu seul est grand: Akbar Allah!

Paul-Auguste NICOLAS.

ARTISTE INCOMPRIS



—Entendez-vous, monsieur Barbenbois, les sons merveilleux de cet instrument— Ah! ma fille est une grande artiste... elle en fait ce qu'elle veut de son piano!!

—Vraiment! chère madame... Dites-moi pourrait-elle aussi le fermer!



# LES PROFONDEURS DE L'OCEAN

## LA VERDURE ANIMALE

**C**HACUN sait que les profondeurs de l'Océan dissimulent une végétation colossale qui ne peut être comparée à celle qui recouvre la croûte terrestre. Sous les eaux glauques perpétuellement agitées par le flux et le reflux, éelot toute une flore merveilleuse dont nous ne connaissons qu'une partie infinitésimale.

Les savants de tous les pays, coordonnant leurs efforts, sont arrivés cependant à doter la science, de bien des spécimens curieux, mais les innombrables difficultés que rencontre l'exercice de cette botanique sous-marine, les profondeurs immenses dans lesquelles gisent les sujets les plus intéressants à étudier, sont de nature à nous laisser bien longtemps encore dans l'ignorance des beautés de ces territoires inconnus, vierges du contact de l'homme.

Toutefois ce qu'il est permis d'assurer, c'est que nombre de ces plantes au reflet merveilleux, aux couleurs tendres et nacrées, irisées de teintes spéciales, ne sont autre que des animaux, et que parmi cette verdure où l'oeil profane ne verrait qu'une flore aquatique, c'est surtout dans la faune sous-marine, qu'il faudrait cataloguer une infinité de sujets.

Pour peu que l'on jette un coup d'oeil

même rapide, sur ces animaux étranges, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'un certain nombre d'entre eux sont colorées par une matière verte qui du moins pour l'aspect extérieur ne le cède en rien à celle des plantes.

Cette substance appartient-elle en propre à l'animal? Est-elle fournie par des végétaux parasites? C'est ce dont nous nous occuperons aujourd'hui en résumant pour les lecteurs de la **Revue Populaire** quelques-uns des grands travaux de biologistes éminents.

Et tout d'abord, quels sont les animaux



Un groupe élégant d'anémones de mer, parmi lesquelles, à droite, l'"anthæcereus", dont il s'agit dans ce chapitre.

qui présentent la couleur verte en question? Leur nombre est assez considérable, mais ce qu'il y a de particulièrement curieux, c'est qu'ils appartiennent à des groupes très variés du règne animal; on y trouve des protozoaires (*Stentor polymorphus*, *Acanthocystis pectinata*, *Vorticella campanula*, *Paramoecium bursa-ria*), des spongiaires (spongille d'eau douce), des coelentérés (*Anthaea cereus*, *Hydra viridis*), des échindoermes (*Asterias aurantiacum*), des mollusques (*Myticulus edulis*, *Buccinum undatum*, *Ely-*



**Elysie verte. Par sa couleur on croirait voir ramper une feuille pleine de sève.**

*sia viridis*) des crustacés (*Homarus*), des vers (*Bonellia viridis*, *Vortex viridis*, *Aelosoma variegatum*), etc.

Parmi ces derniers, il faut faire une mention toute spéciale pour les (*convoluta roscoffensis*), petits vers plats fort petits qui vivent sur nos côtes. Au pied même du laboratoire de Saint-Vaast-la-Hougue, ils forment sur la grève, à marée basse, d'immenses taches vertes que l'on est tenté de prendre pour des amas

d'algues. En portant un fragment de ces taches sous le microscope, on voit les petites planaires courir dans tous les sens avec une grande rapidité. Leur teinte est d'un beau vert émeraude.

Non moins variée est la position de la matière verte chez les animaux; dans les uns, elle se trouve dans la peau même ou à une faible distance au-dessous, tandis que chez d'autres, elle est placée dans les profondeurs même des tissus. Ce dernier cas se rencontre chez divers mollusques, où l'entérochlorophylle est localisée dans le foie ou dans l'intestin.

La plus jolie de toutes est certainement l'*Elysia Veridis* que l'on prendrait de prime abord pour un ver plat, mais qui est en réalité un mollusque. La teinte générale est celui d'une vert sombre; de place en place apparaissent des taches blanchâtres et des points bleu-verdâtre qui semblent autant de pierres précieuses enchâssées dans la peau. Ce bel animal se trouve sur presque toutes les côtes européennes; il rampe lentement à la surface des rochers submergés et des algues en laissant derrière lui une longue traînée mucilagineuse semblable à celle de l'escargot.

Le cas où la matière colorante est diffuse à l'intérieur de l'animal est assez rare, mais cependant on le signale chez plusieurs protozoaires, notamment la *vorticella campanula*, le *stentor mulleri*, le *freia producta*.

Le plus souvent, elle est fixée sur de petits corps arrondis parfaitement nets et bien distincts des tissus ambiants. Ils ressemblent tellement à des algues vertes qu'il est impossible à première vue de dire si on a à faire à des plantes parasites ou à des pustules fournies par le corps de l'animal.

Ces corps verts vivent soit sur l'ani-



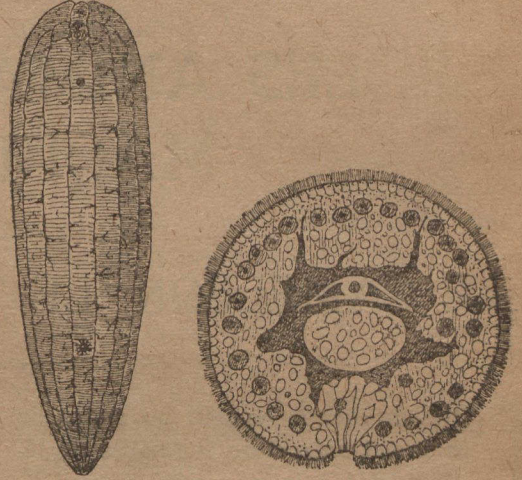
mal soit à part, à la façon des algues parasites, ils peuvent parfaitement être inoculés artificiellement à un animal de la même espèce, mais on n'a pas encore réussi à les inoculer à des animaux d'espèces différentes.

En résumé c'est une contamination par les algues vertes qui vivent dans le corps des animaux par un phénomène de symbiose. On prétend d'ailleurs que la présence de la substance verte est un profit constant pour l'animal car elle décompose l'acide carbonique de l'air, en fixant le carbone et en rejetant l'oxygène et on sait que les animaux ne possèdent pas cette propriété.

En somme, l'animal reçoit de l'algue l'oxygène et l'amidon qui sont le résultat, direct ou indirect, de la fonction chlorophyllienne; l'algue reçoit de son hôte l'humidité qui lui est nécessaire, un abri, le gaz carbonique exhalé et probablement aussi certains produits azotés d'origine animale. "Mais, dit M. Bouvier, l'influence de l'adaptation se fait sentir bien plus fortement sur l'algue que sur l'animal; l'algue peut difficilement se passer de l'animal, mais ce dernier peut, le plus souvent, sinon toujours, se passer complètement de l'algue. L'animal se reproduit normalement, qu'il soit ou non associé à l'algue, mais celle-ci ne forme

pas de zoospores et ressemble en cela aux algues des lichens."

On voit, en résumé, que la plupart des animaux verts sont colorés accidentelle-



**Convoluta.** Ver très petit et aux couleurs admirables. A droite: coupe en travers pour montrer les algues arrondies auxquelles il doit sa teinte.

ment par des algues qui vivent en symbiose avec eux. Quelques-uns, cependant, peuvent produire eux-mêmes de la chlorophylle et se comportent ainsi tout à fait comme des plantes.





## LES ANIMAUX QUI SE MAQUILLENT

### LE CAMELEON, LE TURBOT, LE POULPE

**T**OUT le monde connaît au moins de nom cet animal de la famille du lézard, qui a la propriété singulière de changer de teintes plus ou moins rapidement. Son appellation est d'ailleurs devenue un emblème à cet égard.

En général il prend une teinte foncée à la lumière, et certains naturalistes qui l'ont étudié ont démontré que dans la peau il existe deux couches différentes de chromatophores, l'une superficielle, jaune pâle, l'autre plus profonde allant du blanc au noir. Le jeu des chromatophores est le même que celui qui existe chez les poulpes. D'un autre côté, il a été péremptoirement démontré que seule la puissance de la lumière arrivait à déterminer les changements de couleur; un caméléon étant au repos on interposa entre lui et le soleil une feuille de carton percée de trous de forme différente. Au bout de peu de temps on enlève la feuille et là on voit sur la peau de l'animal les trous du carton reproduits en une teinte foncée parce que ce sont les points qui sont éclairés.

Dans les pays tempérés les change-

ments de robe du caméléon sont insignifiants et la gamme des couleurs qui parcourt sa peau est très restreinte allant du gris et du vert clair au brun verdâtre.

Sous le ciel d'Afrique, dit Pouchet, leur livrée change incessamment, quoique dans une gamme peu étendue. Tantôt l'animal offre un rang de larges taches alignées sur les flancs, tantôt toute sa peau se seme de mouchetures comme celle des truites, ou bien c'est un piqueté à grains très fins qui prend leur place. Parfois, on voit les mêmes figures se dessiner en clair sur fond brun, qui, un instant auparavant, apparaissaient en brun sur fond clair, et ainsi tant que dure le jour... Nous nous souvenons d'avoir vécu pendant plusieurs semaines sur le Haut-Nil en compagnie de deux caméléons qu'on laissait à peu près libres dans la barque. Ils étaient simplement attachés l'un à l'autre par un bout de ficelle, et, ne pouvant s'éloigner, soumis par conséquent aux mêmes influences. Ils ne cessèrent d'offrir un contraste de coloris qui attachait par sa variété même; mais, le soir, quand ils dormaient sous les

barreaux d'une chaise dépaillée où d'un commun accord ils avaient élu domicile, ils devenaient de la même couleur pour tout le temps de leur sommeil, un beau vert d'eau qui ne variait pas. La peau se reposait comme le cerveau.

## ¶

Cette propriété de changer de couleur se rencontre aussi chez différents poissons et notamment chez les turbots. Il a été fait à ce sujet de nombreuses expériences. D'abord, il a été constaté qu'un turbot devient foncé et réciproquement



### Le caméléon. Pourrait servir d'emblème à pas mal de politiciens.

dans un temps très court si on le fait vivre par exemple dans une vasque dont une moitié est sablée tandis que l'autre est couverte d'herbes marines. Y a-t-il plusieurs turbots dans ces conditions, on les voit, chaque fois qu'ils changent de place d'un fond à l'autre faire tache d'abord; ceux qui passent du sable sur le goémon sont plus clairs; ils sont plus foncés s'ils quittent le fond brun pour le sa-

ble; au bout de quelques instants, le contraste a disparu, et de part et d'autre, les animaux ont pris la couleur du fond où ils sont posés; sur le goémon on les distingue à peine et sur le sable encore moins. Dans les rivières où on les engraisse, on en voit bien çà et là quelques-uns qui nagent dans l'eau et l'on croit d'abord que ce sont les seuls hôtes du bassin; mais que l'on jette un appât aimé, tel que des têtes de sardines salées, on aperçoit aussitôt tout le fond du bassin, ce qu'on prenait pour la terre même s'ébranler et venir au devant du régal.

Certains turbots sont d'une sensibilité extrême. Vivant sur le sable, ils en ont la couleur grise au point qu'on les distingue à peine; mais il suffit d'approcher d'eux quelque objet pour les voir aussitôt se bigarrer de taches noires, larges comme le doigt et foncée comme un lavis d'encre de Chine. On a démontré d'une manière certaine que le milieu dont l'animal prend le ton n'a pas d'action directe sur le pigment pour en amener le retrait ou l'épanouissement. Si l'on vient à aveugler un turbot les changements de couleur ne se produisent plus.

## ¶

Le poulpe, cet animal si commun sur les côtes de l'Atlantique et dont la tête est ronée de huit bras garnis de ventouses, offre aussi la curieuse particularité de se transformer au point de vue de la couleur.

L'animal au repos présente une couleur jaune pâle analogue à celle du sable; mais cette couleur n'est pas fixe; quand le poulpe se transporte d'un point à un autre où le fond n'a pas la même teinte, on voit la couleur du céphalopode se modifier, s'identifier à celle du nouveau milieu

et se propager à la surface de l'animal en formant des ondulations marbrées. En quelque point qu'il se trouve, l'animal se confond avec les objets environnants. A cette faculté de changer de couleur, utile pour échapper à la vue, le poulpe joint celle de pouvoir troubler l'eau autour de lui lorsqu'il est attaqué par un ennemi. Il possède à cet effet une assez grosse glande, la "poche du noir" ou "poche à encre", contenant un liquide noirâtre. Lorsqu'on veut s'emparer d'un poulpe, celui-ci contracte brusquement sa glande et, aussitôt, un nuage noir très obscur se répand autour de lui. En même temps sa peau, naguère claire, devient très foncée, de telle sorte que nuage et poulpe se confondent à tel point qu'il est impossible aux plus clairvoyants de dire où l'animal est passé. Celui-ci profite du moment de stupeur de son ennemi pour s'échapper au plus vite à reculons ou pour s'enfoncer non moins rapidement dans le sable en se couvrant de granulations difficiles à distinguer des grains de sable.

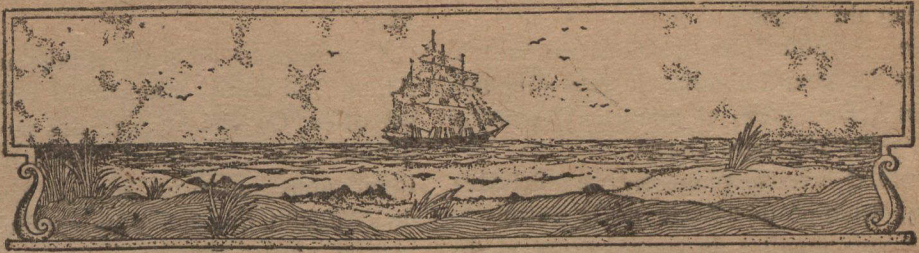
Ces changements de coloration sont produits par de petits organes disséminés sous la peau et qui, à cause de leur

propriété, ont reçu le nom de chromatophores: ce sont de toutes petites cellules, d'une forme vaguement arrondie et renfermant de nombreuses granulations de différentes couleurs. Tout autour d'elles s'attachent de petites fibres musculaires qui, en se contractant, les font augmenter de volume. C'est à ces contractions plus ou moins puissantes que sont dus les changements de couleur: en effet, à l'état ordinaire, les chromatophores forment une petite boule et sont à peine visibles; mais, s'ils viennent à s'étaler, leur couleur deviendra de plus en plus intense.

## II

En résumé tous ces animaux sont un peu du genre des personnes qui en se déguisant, ne se contentent pas toujours de se mettre des costumes fantaisistes ou de prendre des attitudes inaccoutumées; elles modifient aussi leur teint en se couvrant les joues d'un fard rouge ou blanc suivant les cas. Le même fait peut s'observer chez divers animaux, avec cette différence que le fard est placé ici "au-dessous" de la peau, au lieu d'être "au-dessus".





## REGATE A GASPE

**U**N de mes amis, grand amateur de voyages, me dit un jour que nous dissertions sur ce sujet: "As-tu jamais fait le voyage à Gaspé? Eh bien, mon vieux, je te le recommande, c'est un des plus intéressants du pays."

Cette année, je me suis laissé tenté et j'ai saisi une excellente occasion, "Les Régates de Gaspé". Parti de Montréal le mardi à 7.15 hrs p. m. par l'Océan Limité, j'ai à peine le temps de dormir quelques heures, que je m'éveille et de la portière du wagon, je vois défiler le joli panorama de nos coquettes places d'été tout le long du parcours du fleuve majestueux, Rivière du Loup, Cacouna, Petit Métis, etc; et nous arrivons à Ste-Flavie. Bientôt après, nous filons à une vitesse vertigineuse à travers la vallée enchanteuse de la Matapédia, et je reste ravi du pittoresque qui se déroule sous mes yeux. Quel attrayant tableau que la variété d'aspects de cette fertile région, arrosée par les rivières Métapédia et Restigouche.

Par un temps radieux, nous sommes à Campbellton, petite ville affairée, et comme le phoenix, qui renaît de ses cendres, de façon prodigieuse.

On nous transporte armes et bagages à bord du solide steamer le "Canada". Je

fais des arrangements avec le boursier, et soit dit en passant, j'ai été étonné de la modicité des prix; trois jours de navigation sur ce vaisseau, aménagé à la moderne, vastes cabines, table exquise, du saumon rose et frais, de la morue succulente, du homard écarlate, etc., tout cela littéralement fondant dans la bouche, musique au salon, délicieux têtes à têtes, mais pas de retraites obscures pour les amoureux, (malheureusement j'en suis un), car Phoebus éclaire de ses rayons d'or tout le long du jour, le soir les mille feux de la lumière électrique du bord, et ce qui pis est, un projecteur implacable qui sonde tous les coins et recoins, bref, tout cela, notez bien, trois jours de ce régime, pour \$10.00 de retour à Campbellton. C'est inouï! L'équipage est d'une urbanité parfaite; il y a surtout un "steward" qui n'a pas son pareil. Aussi est-ce bon de s'en faire un ami. C'est ce que j'ai fait et je m'en suis bien trouvé.

Première halte, Dallhousie, toute petite mais grouillante ville, à l'entrée de la Baie des Chaleurs, c'est le mot, car nulle part ai-je vu la phosphorescence de la mer se manifester plus brillamment, et je ne connais pas le parcours d'un panorama si

varié qui se déroule sans interruption tout le long du trajet.

Rien de monotone, du nouveau tout le temps. Un grand nombre de gens s'embarquent à Dalhousie, et nous traversons la baie, pour atteindre Carleton.

Cette délicieuse plage est un véritable bijou, échappé de l'écrin de la nature.

J'y vois nombre de connaissance et un essaim de jolies filles qui réjouit le coeur... d'un vieux garçon. Encore des excursionnistes gais, rieurs, s'en promettant à coeur joie, prennent place à bord, et nous filons... Maria, New Richmond, Bonaventure. Ah! ici, une pause, un groupe monte l'échelle dressée le long du navire, car pas de quai... pardon, il y en a un, mais il est inaccessible, c'est un ornement... et parmi ce groupe, je vois celle qui fait battre mon coeur plus vite, jeune fille aux yeux comme des étoiles, elle s'appelle Stella... Mais passons ceci ne vous intéresse pas. New Carlisle, on croit voir Londres en villégiature, des Anglais et des Anglaises, de jolies misses, des bambins joufflus et hardis, des dandys à monocle, c'est charmant.

Paspébiac, ça sent la morue fraîche et appétissante, aussi je vais souper. Ici un des plus grands comptoirs qui existe, les MM. Robin dont les ramifications s'étendent sur tout le littoral canadien de l'Atlantique. St-Godfroi, Port Daniel, un monticule monstre, où est percé un tunnel joli à voir, Pabos, où des capitalistes américains sont à construire un des plus vastes établissements du Canada pour le commerce de bois, Grande Rivière, un petit centre très actif de la côte. Au soleil levant, Percé, le magnifique! c'est le qualificatif qui lui convient. Tout le monde en raffole. C'est unique!! Décrire Percé et son roc superbe et lui rendre justice, c'est impossible! mais j'ai trouvé cela si

beau que je vais essayer d'en donner une idée.

C'est comme un petit village suisse des Alpes, qui serait transplanté sur un sol canadien. Couché au pied des montagnes, dominé par l'imposant Mont Ste-Anne, Percé nous salue des sonores tintements de l'Angélus, que sonne un carillon de son temple, un des plus beaux du pays. Nous longeons le fameux rocher qui émerge des eaux, et qui ressemble à un gigantesque Léviathan qui prend son bain.

Ce merveilleux bloc de granit a tellement d'aspects étonnants que je renonce à les décrire.

Il faut voir cela pour y croire. Aussi tous les passagers sont sur le pont, bouche bée, admirant ce splendide paysage. Nous prenons à Percé une autre groupe de gais compagnons et vogue la galère...

Nous côtoyons des centaines de barques de pêcheurs, occupés à tirer de grosses morues, là sous nos yeux, nous nous amusons à héler, à provoquer les amusantes réparties de ces bonnes gens, et bientôt nous atteignons Gaspé. Quel joli spectacle! la température est idéale, le Bassin, un des plus vastes ports en étendue, du monde entier est sillonné par des centaines d'embarcations, chaloupes à rame, à gazoline, yachts à voile, à vapeur, canots, barques, yoles, esquifs de tout genres, croisent en tous sens, les drapeaux volent au vent, des décorations partout. Gaspé est en liesse et des milliers de personnes venus de partout circulent sur les quais, tout le long de la journée, tout un programme de courses nautiques de toutes sortes, aux accords joyeux d'une fanfare composée de musiciens de New Carlisle et de Bonaventure. Tout le monde s'amuse, une journée de plaisir à satiété.

On rencontre aux régates, des gens de partout, des sportsmen anglais et améri-

cains, des touristes de tout le continent, des citadins de Montréal et de Québec, des pêcheurs hâlés de la côte, des dames matrones, des mamans imposantes, des bébés roses, d'autres noirauds, des "gentleman" en blanc, des fillettes souriantes et jolies, des demoiselles "flirts", des filles de pêcheur robustes, aux robes multicolores, des paysannes très grasses, des écoliers en vacances, effrontés et espiègles, des "misses" moqueuses et rieuses, des "swells" empressés et empesés, tout cela se remue et se trémousse à qui mieux mieux, vraiment c'est des plus amusants pour celui qui observe. Moi, j'ai ri à m'en tenir les côtes, j'ai mangé à en crever, sans inconvénient... j'ai fumé d'excellents cigares à m'écoeurer, j'ai flirté à en avoir les yeux croches, bref je me suis amusé à gogo, et je vous conseille d'en faire autant.

Le soir, nous repartons. Le vapeur file 15 milles à l'heure. Nous goûtons les mélodieux accords du piano et du chant ; mais bientôt on va se coucher, dormir comme des loirs.

Le lendemain, je m'éveille, il est 10 heures, (quel paresseux!) Nous arrivons à Carleton.

Nous avons laissé un peu partout la plupart de nos gais compagnons; et un fort contingent ici. Nous repartons et sommes de retour au terminus, Campbellton, vendredi, à 3 hrs p.m., et trois heures après je reprends l'Océan Limité pour retourner à Montréal, où j'arrive à 8½ hrs samedi matin.

Je garde de cette promenade le souvenir ineffaçable d'un des plus beaux petits voyages de ma vie. Comme délassément de quelques jours du tracass des affaires, il est incomparable.

Je désire remercier tout le personnel du "Canada" pour l'attention dont j'ai été l'objet, surtout M. G. A. Binet, le sympathique président de la Compagnie propriétaire qui se multiplie pour assurer le bien-être et l'amusement des passagers. Ce n'est qu'un concert de louanges qu'on entend de la part de ceux-ci. Je conseille fortement à tous de faire au plus tôt ce délicieux trajet. C'est un des plus beaux du pays, et quand on l'a fait, on veut y retourner à la première occasion, c'est ce que je ferai bientôt.

TOURISTE.





## Le Langage des Celestes

Par Louis Roland



Il ne s'agit pas — comme ce titre pourrait le faire croire — du langage des Anges... Les Célestes en question ne sont autres que les quatre cents millions d'individus qui peuplent l'immense pays situé entre la Russie, l'Empire Indien et l'Océan Pacifique et dont nous possédons, au Canada, de nombreux échantillons exerçant les fonctions de "laundrymen".

Ces Célestes sont tout bonnement des Chinois.

### II

Depuis la transformation de leur empire en république, bien des changements ont été opérés dans leurs moeurs et coutumes; les Chinois ont compris la nécessité de suivre le progrès s'ils veulent compter dans le concert mondial et jetant bas les vêtements de soie à la coupe archaïque et la "couette" sans doute originale mais pas mal encombrante, ils ont adopté les mêmes vêtements et chaussures que nous et le chapeau de feutre, dur ou mou recouvre maintenant une coupe de

cheveux absolument semblable à celle de tout le monde.

Ceci, en somme, est peu de chose, mais ce qui mérite de fixer davantage l'attention, c'est l'usage qu'ils font maintenant des machines et des armes modernes pour lesquelles ils avaient, jusqu'ici, professé la plus complète indifférence; c'est surtout l'intention qu'ils ont de remplacer leur langue difficile et fort longue à apprendre par une langue pratique, ne nécessitant pas de longues études et leur permettant une communication plus rapide et plus efficace entre toutes les parties de l'Empire dans lesquelles on a fait usage, jusqu'ici, de dialectes aussi compliqués que variés.

La préférence des Chinois s'est portée sur l'anglais qu'ils font enseigner à la jeune génération et, en attendant l'emploi définitif et unique de cette langue pratique, ils ont décidé de recourir aux caractères latins pour écrire le chinois.

Il faut donc nous attendre, un jour ou l'autre à ne plus voir ces bizarres petits dessins sur les affiches de nos célestes ou sur les reçus qu'ils délivrent lorsqu'on leur porte du linge à blanchir.

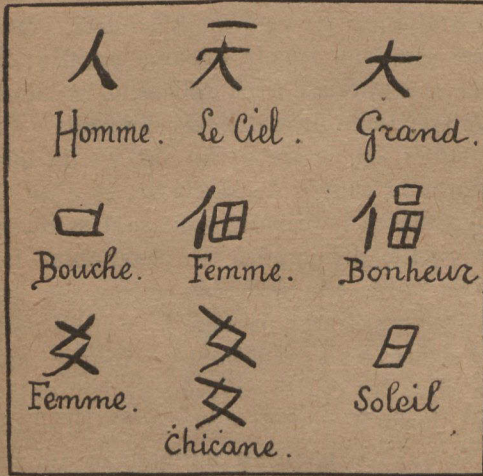
Cela vous laisse sans doute parfaitement dans l'indifférence... et moi aussi mais, néanmoins, il est curieux de connaître d'après quels principes fut imaginée l'écriture qui va disparaître et quel-



ques exemples vous renseigneront à ce sujet.

## II

L'écriture chinoise ne se compose pas de signes pris au hasard et compliqués à plaisir; au contraire, chaque signe a sa signification particulière, comme les hiéroglyphes des anciens égyptiens.



Quelques caractères chinois.

Par exemple, le mot "homme" s'est primitivement représenté au moyen d'un dessin figurant assez bien un homme — comme en dessinent les bébés—c'est-à-dire un petit rond, un trait vertical fourchu pour représenter les jambes et un autre horizontal pour figurer les bras.

C'était sans doute trop compliqué car l'écriture actuelle n'a maintenu que le trait fourchu qui ressemble un peu à un accent circonflexe.

Pour désigner le Ciel, on a tout bonnement ajouté une barre au-dessus du mot "homme". Le ciel est, en effet, au-dessus des humains...

Le qualificatif "grand" s'indique par un trait rayant le mot "homme".

Une bouche se représente au moyen d'une sorte de carré qui peut, à la rigueur, passer pour une bouche largement ouverte et comme c'est une grande satisfaction pour les Chinois de manger le riz, tout naturellement le mot "bonheur" se dessine au moyen d'un homme, d'une bouche et d'un second carré quadrillé qui a la prétention de figurer un champ de riz.

Voyons maintenant le mot "chicane". La chose existe partout, même et surtout en Chine et on la représente au moyen de deux figures placées l'une au-dessus de l'autre et ayant la même forme. Jusqu'ici rien d'extraordinaire mais si nous nous reportons au mot "femme", nous voyons qu'on l'écrit avec une seule des figures formant le mot chicane!

Conclusion: deux femmes, c'est la chicane obligatoire...

Véritablement, les Chinois ne sont pas galants. Heureusement qu'ils ont une autre manière d'écrire ce sont au moyen du dessin signifiant "bonheur" auquel on a ôté la bouche.

Les Célestes veulent-ils dire par là qu'une femme sans bouche, c'est-à-dire muette représente le parfait bonheur? Ce ne serait guère plus galant mais, hélas! relativement à cette dernière appréciation il paraît que bien des gens de race blanche sont un peu Chinois...



## LA CIGALE ET LA FOURMI

---

Qui ne connaît ces deux bestioles, au moins de réputation? Interrogez le premier venu, cet écolier, par exemple, qui sort de classe: vous saurez de lui ce que pensent de ces deux insectes la généralité des hommes

La cigale? c'est un insecte paresseux et imprévoyant, qui se nourrit de mouches et de vermisseaux, qui chante tout l'été et va, quand la bise est venue, crier famine chez la fourmi sa voisine.

La fourmi? c'est une travailleuse qui se suffit à elle-même et qui donne une bonne leçon à la cigale, en l'envoyant... danser. Voilà.

Eh bien! rien n'est plus faux que ces deux réputations. Les naturalistes d'aujourd'hui ont étudié de près les moeurs de ces insectes et c'est, je crois, faire oeuvre utile que de réhabiliter la pauvre cigale et de rendre à la fourmi la réputation qu'elle mérite.

Disons d'abord que la cigale ne mange ni mouches, ni vermisseaux, ni grains de blé, pour la bonne raison qu'elle ne mange jamais; elle se contente, en effet, pour s'alimenter, de sucer la sève des arbustes, au moyen du long et robuste suçoir que lui a donné la nature.

Puis, la cigale ne se trouve jamais dépourvue pendant l'hiver, car en hiver, il n'y a plus une seule cigale vivante. Sa vie au grand air, en effet, ne dure que quelques semaines, cinq au plus; c'est l'amie du soleil, et septembre n'est pas fini, que déjà toutes les cigales ont dit adieu à la vie.

Enfin, ce n'est pas une quémandeuse.

La cigale se suffit à elle-même et n'a besoin de personne. Bien au contraire, c'est la fourmi qui a souvent recours à elle, pendant les grandes chaleurs. Quand tous les insectes, exténués de soif, languissent sous un soleil de plomb, la cigale se rit de la sécheresse; toujours chantant, elle s'installe sur un rameau d'arbuste, perce avec son long suçoir l'écorce gonflée de sève et s'abreuve avec délices. C'est alors une véritable invasion de fourmis, de mouches, de cétaines; ils ont vu de loin suinter la source de la cigale, et c'est à qui arrivera le premier pour se désaltérer. La cigale, débonnaire et charitable, les laisse faire; elle se hausse même sur ses pattes pour livrer passage à ce petit peuple altéré. Mais cette bonté se tourne contre elle; les petits ravisseurs s'enhardissent jusqu'à vouloir chasser ce gros insecte qui n'a pas l'air méchant et qui les gêne. Ils lui montent sur le dos, lui mordillent les antennes et le suçoir, lui tirent les ailes, si bien que la pauvre cigale, à bout de patience, finit par leur abandonner le puits qu'elle vient de creuser. Que lui importe? Elle n'a qu'à sauter sur le rameau voisin et son robuste suçoir a bientôt fait jaillir une nouvelle source.

Elle rend même service à la fourmi après sa mort. A peine la cigale est-elle morte, en effet, que les fourmis, toujours en quête de butin, s'emparent d'elle, la dissèquent et la taillent en menus morceaux qui iront grossir leurs provisions d'hiver.

Telles sont les véritables relations des fourmis et des cigales.



## LA BRETAGNE PITTORESQUE

### Au pays des coiffes blanches - Souvenirs de voyage

Par A. Riou.

**P**ARMI toutes les provinces françaises, sans cesse parcourues aujourd'hui par les touristes amateurs de sensations nouvelles, la Bretagne est une de celles qui d'abord, s'imposent et qui peuvent figurer en première page sur le journal du Voyageur. En se plaçant surtout au point de vue Canadien, il est possible d'affirmer que la visite de cette contrée, l'étude de ses moeurs, de ses coutumes, de son langage, seront pour nos compatriotes un sujet extrêmement intéressant, en ce sens surtout, qu'ils pourront établir des curieuses comparaisons en maintes et maintes circonstances. Nombre des habitudes, des usages, des mots employés dans le vocabulaire Canadien, se retrouvent en effet dans les cités Bretonnes, et certes, bien des mœurs, assises sur les promenades de Morlaix ou de Quimper, pourraient sentir leur coeur palpiter d'une émotion soudaine, en écoutant les rondes enfantines chantées par les petites bretonnes, car elles y retrouveraient les airs, les paroles et le rythme de celles qui égayèrent leur en-

fance, sur les rives immenses du St-Laurent.

Malheureusement ce plaisir du voyage n'est pas à la portée de toutes les bourses, et nombreux sont ceux qui, malgré leur désir, ne peuvent goûter que par ouï dire des charmes de ces contrées si éloignées du corps et pourtant si proches de l'esprit.

Nous allons aujourd'hui chercher à combler cette lacune, en essayant de faire défiler sous les yeux des lecteurs de la "Revue Populaire", quelques-uns des panoramas de cette contrée Française si riche en souvenirs. Cette tâche nous sera d'ailleurs facile, du moins en tant que partie documentaire, puisque Breton d'origine il nous a été permis de visiter à maintes reprises les campagnes et les localités dont nous nous occuperons, et aussi fort agréable en ce sens qu'elle nous permettra de nous transporter pendant quelques instants sur le sol natal, auquel tant de liens nous rattachent encore.

## II

La Bretagne ou ancienne Armorique, est délimitée au Nord par la Manche, au N. E. par la Normandie, à l'Est par le Maine et l'Anjou, au Sud par le Poitou. Elle a formé cinq départements qui sont l'Ille et Vilaine, les Côtes du Nord, le Finistère, le Morbihan et la Loire Inférieure. Les deux plus intéressants pour le touriste, sont sans contredit le Morbihan et le Finistère. Peut-être pourrait-on y rattacher encore une partie des Côtes du Nord, mais le pays "Gallo", (comme le dénomment les habitants de la contrée), n'est guère plus breton que de nom, et avec l'introduction des voies ferrées, a été peu à peu envahi par toute une population venue des quatre coins de la France, perdant ainsi ce qui fait le charme essentiel des deux départements voisins, sa personnalité et son originalité.

Prise dans son ensemble, la région Bretonne semble n'avoir suivi que d'assez loin le progrès et la civilisation, (nous parlons ici des campagnes bien entendu,) et il semble que son isolement voulu pendant des siècles, en a fait un pays où se sont perpétuées dans leur intégralité les naïves coutumes ancestrales. La Bretagne, en effet, resta pendant fort longtemps un "état dans l'Etat". Indépendante du royaume de France, gouvernée par ses "Ducs", elle possédait de ce chef une autonomie spéciale bien faite pour la tenir à l'écart des autres provinces de la Couronne. Ce ne fut guère qu'en 1491, que le mariage d'Anne de Bretagne fille et héritière de François II avec Charles VIII, puis avec Louis XII (1499) prépara la réunion de la Bretagne à la France. Claude, la fille aînée d'Anne de Bretagne, en épousant François de Valois, qui devint plus tard François Ier, fit encore faire un

pas vers l'annexion, qui eut lieu définitivement en 1524.

Malgré tout, les Bretons étaient trop longtemps demeurés "indépendants", pour accepter de se soumettre du jour au lendemain, et l'histoire nous apprend avec quel acharnement les Etats de Bretagne et le Parlement de Rennes, défendirent leurs libertés provinciales et surent résister aux impositions fiscales et aux abus de pouvoir de leurs gouverneurs.

Beaucoup plus près de nous, au cours de la tourmente révolutionnaire, nous voyons les Bretons prendre une part active à la guerre de Vendée et se faire tuer héroïquement en défendant leur territoire contre l'invasion des bleus. Cet attachement au terroir est resté la marque indélébile de tous les Bretons. Quelque soit le lieu où ils se trouvent, leurs pensées reviennent sans cesse vers le pays natal, et l'ultime consolation pour le marin qui pendant des années traversa le monde entier est de venir mourir dans son village et de se reposer des fatigues de la vie, à l'ombre des vieux calvaires de granit et des clochers à jour.

A en juger par cet amour excessif du sol, les étrangers pourraient se figurer peut-être, que la richesse d'une végétation luxuriante, la température idéale d'un pays de rêve, sont les sources de cet attachement anormal. Il n'en est rien. La Bretagne est plutôt un pays triste, il faut y être né pour y vivre sans ennui. Sous son ciel gris et brumeux, près de ses landes sauvages, de ses rochers de granit, de ses grèves immenses on ressent une impression spéciale, toute faite de monotonie.

Aussi le Méridional, habitué au soleil, ne peut-il saisir toute la poésie spéciale de cette contrée. Il faut bien connaître la Bretagne pour l'aimer, il faut savoir la

# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,  
**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

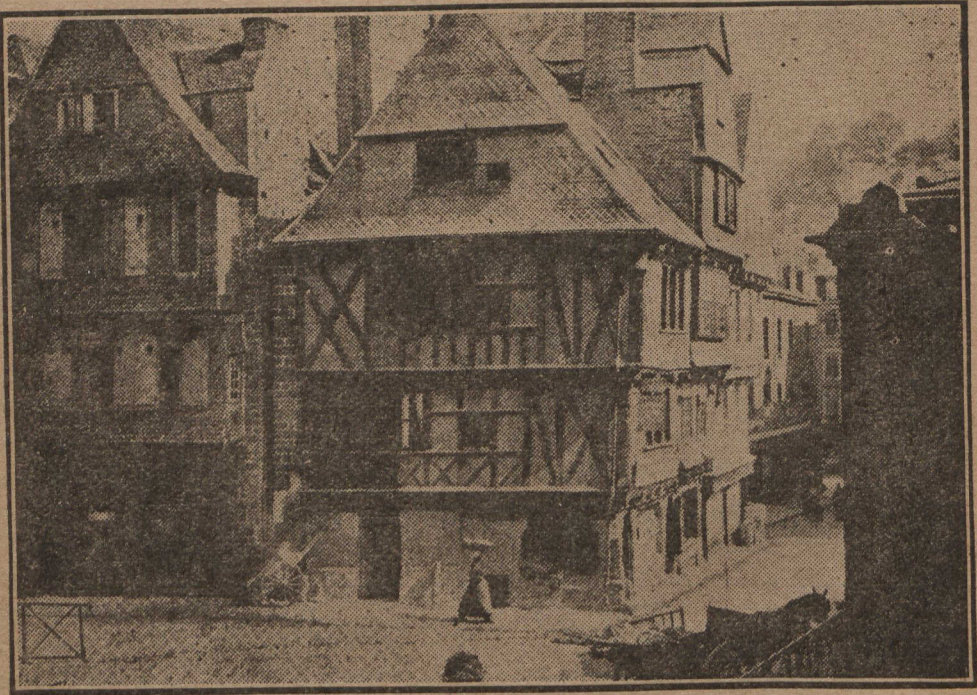
Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

comprendre, pour éprouver l'angoisse de la quitter.

La Bretagne est le pays des rêveurs, des contemplatifs, de ceux qui causant peu, voient et considèrent avec attention. A ceux-là seulement se révélera toute la poésie, tout le charme prenant de ses paysages. Pour ceux qui sauront la connaître, l'explorer, surgira bientôt toute la beauté

ront les légendes dorées d'un passé évanoui.

Car tout parle en Bretagne et le touriste ne peut faire un pas dans les vieilles cités du Morbihan et du Finistère, sans se trouver face à face avec une beauté naturelle, un antique monument, qui lui détaillera les histoires parfois délicieusement naïves du lieu où il est situé. Et c'est dans



Un vieux coin de Morlaix (Finistère)

de sa mer en furie, de ses côtes déchiquetées, de ses marées colossales, pour eux aussi s'animeront dans les landes immenses les antiques menhirs, les dolmen séculaires. Les forêts profondes leur livreront leur secret, les grands bois leurs chansons. Les murailles démantelées raconteront les combats héroïques des preux du moyen âge, et les vieux saints de pierre du fond de leurs niches obscures, redi-

cela même que réside le charme exquis de la vieille Armorique, "Pays des légendes, des lutins et des farfadets" où se racontent encore à la veillée, devant l'âtre immense, les hallucinants contes de fées ou les extraordinaires aventures de Geneviève de Brabant, du Petit Poucet et de Barbe Bleue.

¶

Si nous quittons la Capitale, et si nous

**ABONNEZ - VOUS**  
 — A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**La Revue Populaire,**  
**Département des Patrons,**  
**200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .

suivons la ligne principale de Paris à Brest, la première ville vraiment intéressante dans laquelle nous nous arrêterons en pleine Basse Bretagne, sera Morlaix, sous préfecture du département de Finistère. Avant de mettre pied à terre il nous sera loisible de jeter un léger coup d'oeil sur la ville, en passant sur l'immense viaduc de Pierre qui la domine, lequel ne mesure pas moins de 60 mètres de hauteur sur 284 de longueur. Dès qu'il aura franchi l'esplanade de la gare, le touriste restera surpris du charme tout spécial de la vieille ville bretonne. La vue des maisons à pignons sur rue, des "venelles" à pie garnies d'escaliers de pierre, qu'une main courante en fer sépare par la moitié, surprend, et fait songer aux cités féodales du moyen âge. Morlaix se trouvant situé dans un bas fond vous coupez au court et par une "ruelle" étroite aux marches extrêmement raides, vous accédez au centre même de la ville sur la place de la Mairie. L'aspect change tout à coup, ce ne sont plus les maisons noires, les portes en ogives, mais bien de jolies constructions neuves, des magasins dernier cri qui frappent le regard. L'hôtel de ville n'offre rien de bien curieux, mais la place Cornic qui y fait face est vraiment un coup d'oeil gracieux. Plantée de beaux arbres, elle est bordée à droite et à gauche d'immeubles dont quelques-uns ont conservé un très joli cachet de couleur locale. Un splendide café y étale les somptuosités d'une terrasse, qu'enverraient bien des grandes villes, et où le voyageur peut trouver pour un prix très abordable tout le confort et tout le service de la Capitale. Comme fond de décor, se profilent les arches monumentales du viaduc, à travers lesquelles miroitent les eaux d'un bassin à flots où règne une animation qui surprend pour un port aussi restreint.

A l'horizon se dessinent les gracieux contours des collines boisées de Ploujean et de St-Martin des Champs, qui cotoient les bords de la rivière de Morlaix et viennent mourir au petit bourg du Dourduff en mer où commence la rade.

Les bons hôtels ne manquent pas à Morlaix, et vous serez absolument stupéfait de la modicité des prix. Pour la somme de \$2, vous aurez une chambre magnifique, et les trois repas de la journée. Sans vouloir entrer dans des détails gastronomiques, nous pouvons affirmer que l'appétit le plus robuste ne peut faire face aux menus plantureux servis dans ce pays de cognac. D'ailleurs la renommée de Morlaix n'est plus à faire à cet égard, et personnellement, nous connaissions autrefois dans cette localité, certains habitants, fins gourmets, qui ne transigeaient pas lorsqu'il s'agissait des préparatifs d'un de ces pantagruéliques repas.

Vous vous logerez donc au centre de la ville, près de la place de Viarmes, et là, dès l'aurore, vous serez aux premières loges pour assister au concert matinal de la ville bretonne. Dès que le jour paraît quelques cliquetis sonores commencent à résonner sur les pavés, à mesure que se fait plus intense la lumière, le "clic, clac" s'accentue, les gammes s'élèvent, les sonorités diffèrent, s'enflent, tout un orchestre nouveau égrène ses roulades, ses trilles, ses arpèges, monte et descend les octaves, à l'instar de ces "xylophones" sur lesquels nos clowns américains exécutent les airs à la mode. Et cette mélodie matinale, est bien dans la note du pays d'Armor, car vous la retrouverez partout ou passera la gentille bretonne, chaussée de ses "socquettes", de ces petits sabots si gentiments chantés par Botrel le barde du pays breton. A Morlaix, plus qu'ailleurs s'exerce ce réveil matinal, car la



**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—  
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.  
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

CUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

ville possède une importante manufacture de tabac et nombreuses sont les cigarières qui quatre fois par jour se rendent ou sortent de leur travail.

Dès le matin vous gagnerez le marché par des rues minutieusement nettoyées. En Bretagne les femmes sont chargées du travail de la voirie, et cela étonne un peu l'étranger de voir ces équipes féminines, la tête couverte de la coiffe traditionnelle, maniant le balai, sous l'oeil inquisiteur et sévère du légendaire et bienveillant brigadier de police.

Sous les halles, une partie de la campagne vous apparaîtra ; gars en courtes blouses bleues, les pantalons serrés sous les cuisses et amples sur les souliers, coiffés du chapeau à vastes bords qu'entoure un large ruban de velours noir, dont les pans retombent sur leurs épaules. Solides matrones portant la coiffe "en queue de homard", de Morlaix, femmes de la côte enfouies sous leurs capes, qui les font prendre pour des religieuses, jolies brunettes de Quimper, dont la tête s'orne de dentelles, laissant entrevoir un transparent rose ou bleu. Fouënantaises, dont la coiffe aux larges ailes éployées, fait songer aux mouettes blanches du large et dont la gorge impeccable émerge d'une collette aux mille petit plis. Tout ce monde s'agite, discute, se presse, se bouscule, le bras passé dans l'anse d'un panier immense, et de cette foule monte un langage aux sons gutturaux, que l'oreille a peine à saisir et dont on ne peut arriver à comprendre un seul mot. A Morlaix on parle breton.

Le vieux quartier Morlaisien est extrêmement curieux à visiter, son aspect très spécial, rappelle les constructions du XIV et XVe siècles. Les maisons à toits pointus et à pignons, avancent sur la rue leurs étages supérieurs, lesquels sont sou-

tenus par d'énormes piliers de bois ou de pierre, de façon à former un porche, à l'abri duquel s'abritent les vitrines des magasins généralement en sous sol. C'est là une des caractéristiques de la construction bretonne, que nous retrouverons dans toutes les villes anciennes, comme Van-nes, Quimper, St-Malo, etc... Dans la Grand Rue, on vous montrera à l'intérieur d'une antique maison un merveilleux escalier en bois sculpté qui est une



Types de paysans bretons

véritable merveille, face au marché vous pourrez visiter l'ancienne résidence de la "duchesse Anne de Bretagne", convertie en musée, où s'étalent les vieilles faïences, les meubles anciens, en un mot tout ce qui est de nature à séduire le visiteur. Dans la même rue vous trouverez l'église St-Mathieu extrêmement curieuse au point de vue archéologique, enfin par la rue des Laitiers, et la rue des Brebis, vous arriverez à Kernégùès où se trouve un parc magnifique dominant la ville où

l'on jouit d'un panorama ravissant.

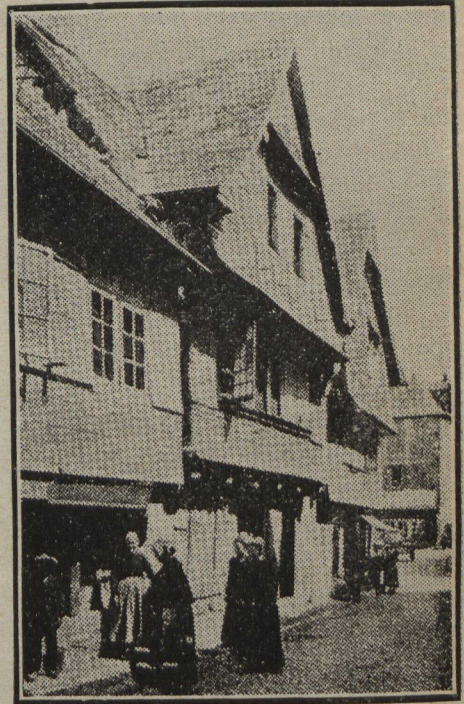
La visite sera dès lors à peu près terminée, à moins que vous ne désiriez entrer au musée municipal, dans lequel se trouvent quelques toiles de prix, mais qui n'offre qu'un intérêt relatif.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir en se rendant à Morlaix, ce sont les environs de la ville, aussi vous ne manquerez pas, en longeant la rivière, de vous rendre à Ploujean. C'est une promenade de rêve, au milieu des grands bois, à travers les éclaircies desquels scintille au loin le vert émeraude de la mer. Puis ce sera le Dourduff en mer, Locquenolé, Carantec, La Rade, avec l'île Houët émergeant des vagues, et profilant sur l'horizon la blancheur immaculée de son phare. La masse puissante du Château du Taureau, aux formidables assises constamment battues par les flots, dans lequel gémirent longtemps les prisonniers politiques dont le dernier fut le célèbre Blanqui. Carantec et sa "grève de sable fin". Le petit port de Terrenez à la crique dentelée, dont les maisons coquettes s'estompent au soleil de tonalités violettes, Roscoff, et enfin St. Pol de Léon avec son fameux clocher à jour, "Le Kreisker", qui semble percer le ciel de sa fine aiguille de pierre.

Paysage merveilleux que seul pourrait rendre le pinceau d'un artiste de talent, et que la plume est incapable à reproduire. Les mots, les phrases ne peuvent donner qu'une faible idée de ce coin ravissant, sur lequel la Nature a semblé épuiser les trésors de sa palette divine, et qu'elle a doté d'une température idéale sous laquelle éclosent les roses et les fruits rares. Coin de la Riviera transporté comme un joyau dans les brumes bretonnes, panorama unique qui séduit et retient, et dont le souvenir exquis ne peut que se graver au plus profond de la mémoire.

¶

Avant de quitter la cité Morlaisienne ne manquez pas de consacrer un jour ou deux pour vous rendre à St-Jean du Doigt, un des lieux de pèlerinage les plus réputés de la contrée. Outre l'agrément d'un voyage extrêmement pittoresque, vous aurez l'occasion d'admirer un joyau d'architecture gothique en contemplant



Les maisons à pignons sur rue et les vieilles boutiques bretonnes.

l'église paroissiale.

St-Jean du Doigt, sis au niveau de la mer, est enfoui sous la verdure et ses forêts de sapin s'étendent jusque sur les bords de la grève, fait assez rare sur les côtes. On peut donc y jouir à la fois de la mer et de la campagne. St-Jean, le patron du pays, dont l'église possède une relique,

consistant en une phalange d'un doigt, guérit, dit la tradition, les ophtalmies, et en général tous les maux d'yeux. Aussi nombreux sont les pèlerins qui viennent se laver les paupières dans la piscine placée au centre de la nef. Tous les ans au mois de juin, une procession à laquelle se joint les habitants de tous les bourgs voisins et que l'évêque de Quimper préside en personne, promène dans le pays la sainte relique et défile devant l'immense bûcher qui servira le soir de feu de joie. Après qu'il a été béni, un ange fixé à un câble partant du clocher, descend, le bras armé d'une torche, et vient mettre le feu à l'énorme tas de fagots. Toute la soirée, garçons et filles dansent la ronde ou le "passe pied" autour du brasero; et en s'en allant chacun emporte un tison qui placé sous le lit clos, empêchera les puces de piquer les dormeurs.

Et puisque l'occasion se présente pour moi de parler du "lit clos", laissez-moi vous dire qu'il ne manquera pas de vous étonner et que vous le mentionnerez plus tard comme une des curiosités de la vieille Bretagne. Le lit breton est une sorte d'armoire à plusieurs étages contenant chacun une couchette; à la façon des lits de navire on y accède par une échelle placée sur le côté. Des rideaux de couleur artistement drapés forment un cadre gracieux à la literie, dont on n'aperçoit que les draps éclatants de blancheur. Le "lit clos" et la "grande horloge" dont le balancier oscille dans une longue caisse vitrée, sont les deux meubles principaux de la ferme bretonne. Quelques-uns, très anciens, sculptés avec soin ont une réelle valeur artistique, mais peu à peu ils se font rares, car la chasse aux vieux meubles s'est opérée en Bretagne avec un soin méthodique et les antiquaires ont enlevé souvent pour

des prix minimes des bois d'une valeur inestimable.

De St-Jean du Doigt, vous gagnerez par le gros bourg de Plougasnou, la pointe de Primel et de Trégastel et là vous pourrez vous faire une idée à peu près nette de ce que peut être "la mer sauvage" des côtes du Finistère. Dans ce milieu de pêcheurs, près de la remise du bateau de sauvetage, vous apercevrez dans le lointain les "chaises de Primel" et il vous sera donné de contempler un spectacle féérique, et presque unique au monde. C'est cette perspective merveilleuse qui avait incité un de mes bons amis, le regretté docteur Bodros, à faire graver sur le fronton de sa villa dominant Trégastel, le fameux vers d'Horace, qui jamais ne fut mieux placé.

"*Te mihi terrarum proeter omnes angu-*  
[lus ridet.]"



En quittant Morlaix, c'est sur Carhaix et Huelgoat, que vous devez diriger vos pas. Rien de plus pittoresque que ce voyage, soit que vous l'accomplissiez par le petit chemin de fer économique qui vous y conduira directement, soit que vous désiriez effectuer le trajet par la route. Ce dernier moyen de locomotion est, à mon avis, le plus attrayant, d'abord parce que les chemins merveilleusement entretenus permettent à tous les véhicules de s'y aventurer et ensuite parce que le touriste ne perdra pas une seule minute de contemplation.

La traversée des "Montagnes Noires" surtout, vaut à elle seule le voyage. Ici la Nature se montre dans toute son aridité et ces immenses blocs de pierres grises rougies par le temps, ces précipices, ces

landes couvertes d'ajones et de bruyères, vous donneront un aspect nouveau de "la Bretagne sauvage". Bientôt le paysage se modifie, après une montée extrêmement rapide vous arrivez au village de Poul-laouen d'où vous apparaît le clocher de Carhaix juché comme un nid d'aigle au faite de la montagne.

Encore un effort et vous arrivez à Huelgoat. Ici, il faudra vous arrêter car vous êtes au point le plus intéressant de votre excursion dans la Basse Bretagne.

le pittoresque de ses sites a su attirer les étrangers, un homme avisé a eu le bonheur de savoir les y retenir. Disons en passant que M. Dugoy, propriétaire-fondateur du premier hôtel du bourg, a eu le talent de maintenir dans cette petite localité, la troupe des touristes de passage, autant par sa gracieuseté personnelle que par l'extrême confort de son établissement et a su mettre à la mode ce petit coin du Finistère.

Bien plus, poursuivant un but philan-



Une procession aux environs de Quimperlé, Basse Bretagne.

Huelgoat est un coin bien connu des touristes, surtout des touristes anglais qui en ont fait leur séjour de prédilection. Dès que vous entrez dans le bourg, vous vous trouverez en présence d'une foule de jeunes filles dont le gracieux gazouillis dénotera immédiatement l'origine anglaise ou américaine.

Huelgoat touche aujourd'hui à la célébrité. Nous l'avons connu autrefois bien humble; à l'heure actuelle, de magnifiques hôtels étalent sur la place leurs façades luxueuses, mais il faut bien le dire, si

tropique que l'on ne saurait trop louer, M. Dugoy a fait construire une annexe à son hôtel, annexe éloignée sise, à l'orée des bois, où les personnes faibles de la poitrine peuvent tout à leur aise suivre leur cure d'air sans devenir une gêne pour leurs voisins.

Les merveilles naturelles qu'il vous sera permis de considérer dans cette charmante localité sont pour ainsi dire uniques en France. Elles proviennent, à n'en pas douter, d'un bouleversement considérable de la nature qui en changeant la surface

du sol a laissé des vestiges immuables de son prodigieux effort.

Ce sera d'abord le "chaos", immense plaine ou se croisent, s'enchevêtrent en un fouillis inextricable, d'énormes blocs de granit affectant les formes les plus variées. Puis le "ménage de la vierge" où ces mêmes rochers peuvent être comparés à une immense batterie de cuisine. Avec un peu de bonne volonté, vous pourrez dans chacun d'eux retrouver une vague ressemblance avec un instrument ordinaire du ménage. "La grotte d'Artus", à laquelle se rattache une légende des plus émouvante, enfin la "pierre tremblante", colossal quartier de roche posé en équilibre sur le bord d'un abîme, et qu'une poussée suffit à faire osciller. J'en passe et des meilleurs, tout cela dans un cadre ravissant de fraîcheur, avec la perspective d'immenses forêts de sapins dont le vent fait onduler les cîmes, et qui vous apparaît comme un océan de verdure. Dans le village même, un lac, sur lequel glissent

"Mille bateaux légers, pareils à des oiseaux."

permet aux artistes ou aux poètes de promener lentement leurs douces rêveries, et fait de Huelgoat une véritable Suisse en raccourci.

## I

Nous quittons maintenant ce ravissant petit coin pour nous acheminer vers Carhaix, bourg important, centre du commerce dans cette région dont la notoriété tient surtout à ce qu'il fut la patrie de La Tour d'Auvergne, surnommé "le premier grenadier de France." Sur la grande place s'élève le monument dédié au héros

de la première République, dont la modestie fut en rapport avec la bravoure. Fin lettré, esprit très vif, et surtout patriote convaincu. La Tour d'Auvergne, naquit à Carhaix en 1743 et fut tué à Oberhausen (Bavière) en 1800. Issu d'une branche bâtarde de la famille de Bouillon à laquelle appartenait le grand Turenne, il s'illustra pendant la guerre d'Espagne. Trois de ses fils ayant péri sous les drapeaux, il s'enrôla lui-même alors qu'il était déjà en retraite et suivit le Premier Consul dans l'armée du Rhin. Ce fut à cette époque qu'il reçut du futur empereur un "sabre d'honneur et le titre de premier grenadier des armées de la République".

Il combattait à la tête de ses grenadiers sur les hauteurs d'Oberhausen, lorsqu'il tomba le cœur percé d'un coup de lance. Au lieu même où il avait été frappé, un monument fut inauguré. Le Premier consul décida que le nom du héros breton serait maintenu sur les contrôles et que, dans les appels au nom de La Tour d'Auvergne, il serait répondu: "Mort au champ d'honneur". Il en fut d'ailleurs ainsi jusqu'en 1814. Les restes de La Tour d'Auvergne ont été solennellement transportés au Panthéon en 1889.

A part le musée dans lequel on retrouve des souvenirs du grand homme, et quelques maisons de vieux style, Carhaix ne présente rien de bien saillant. Toutefois, l'église de St-Tremeur datant du XVII<sup>e</sup> siècle, offre aux regards un portail orné d'une rosace finement ouvragée et sa tour carrée qui n'a pas moins de 45 mètres de hauteur.

En quittant Carhaix, le chemin le plus pittoresque est sans contredit celui qui longe le canal de Nantes à Brest en se dirigeant vers Loudeac. Les rives en sont merveilleuses de fraîcheur, les villages qui s'égrènent le long de son cours d'un pit-

toresque absolu, et les costumes ajoutent encore à la couleur locale. Vous traversez Rostrenen, Plouguernevel avec son petit séminaire merveilleusement agencé qui forme une véritable pépinière ecclésiastique pour la Bretagne, et duquel, d'ailleurs, sont sortis des sujets d'élite, et enfin Bon Repos.

Cette dernière station est de beaucoup la plus curieuse en ce sens que son emplacement est idéal. Située sur le Blavet, baignée par le canal et la Rivière, elle est un lieu de prédilection pour les touristes, qui peuvent se livrer à leur passion pour la pêche et pour la chasse. Les bois immenses qui entourent ce petit pays donnent au paysage une fraîcheur incomparable et on ne peut rêver rien de plus exquis qu'une promenade à travers la propriété de M. de Largentaye sise à quelques kilomètres de là.

Au travers des taillis, les troupeaux de chevreuils bondissent gracieusement, s'arrêtent parfois dans leurs courses folles, et ces jolis petits animaux à la tête fine et au poitrail marqué de blanc, considèrent curieusement le voyageur qui vient les déranger dans leur existence tranquille.

Deux lacs superposés sur des plateaux, étalent le miroir argenté de leurs eaux limpides, dans lesquelles évoluent des quantités de carpes, de tanches, de perches et de brochets. Coin délicieux, où le poumon aspire avec volupté l'air pur de la montagne, où l'oeil se repose sur une immense nappe de verdure, et où le corps tout entier se retrempe, se revivifie, dans une atmosphère toute faite de senteurs fortes que livrent à profusion les immenses sapins de la forêt.

On ressent une volupté spéciale, un bien-être qui touche à l'engourdissement, on se dit qu'il ferait bon vivre dans ce cadre idéal, que la vie serait douce dans la grise-

rie ambiante des arômes champêtres, et on s'évade avec peine de ce paradis terrestre pour rejoindre le long ruban blanchâtre de la route, sous le poudroiement d'or du soleil estival.

## II

Parler de la Bretagne et surtout du Finistère sans prononcer le nom de Quimper, serait une profonde hérésie. Evidemment, dans un article aussi court que celui que nous consacrons au pays d'Armor, il nous est impossible de décrire à nos lecteurs toutes les villes intéressantes, tous les sites empoignants de cette province française. Il nous faudrait des volumes entiers pour leur permettre de se faire une idée à peu près exacte du charme de la Bretagne, mais si nous citons un peu au hasard, les cités qui nous paraissent susceptibles d'offrir un sérieux intérêt, il ne nous est pas permis de négliger Quimper, la véritable "capitale" de la Basse Bretagne.

Ce qui frappe le plus l'étranger à son arrivée dans le chef-lieu du Finistère, c'est assurément le costume porté par ses habitants. Le Quimpérois a conservé pieusement les antiques traditions et porte encore dans toute son intégralité l'accoutrement classique sous lequel on s'est plu à dépeindre les "chouans" de l'époque révolutionnaire. Seuls les jeunes gens ont supprimé les larges "braies", ou culottes bouffantes que portent encore certains vieillards, mais tous ont conservé la petite veste, le gilet brodé, le large chapeau et la ceinture de cuir à large boucle. C'est à la vérité un curieux spectacle que d'arriver un jour de marché à Quimper, et l'étranger croit voir évoluer devant lui les acteurs d'une troupe d'opérette. Vêtus d'une courte veste bleue, ornée de soutaches de velours noir, le pantalon col-

lant, les gars des campagnes environnantes arborent des gilets brodés d'arabesques en soie jaune, verte, lilas ou rouge, dont les dessins raviraient nos élégantes. Ce costume, d'ailleurs, est d'un prix fort élevé, et il est facile de s'en rendre compte en jetant un coup d'oeil sur les vitrines des tailleurs de la ville. Certains vêtements de mariage ne coûtent pas moins de \$240, et certaines vestes brodées valent à elles seules plus de \$120.

Il est bon de dire que ces prix ne s'appliquent qu'aux vêtements de luxe, et que les habits communs sont de beaucoup moins chers. Néanmoins le Quimpérois est



Le "lit-clos"

fier de son costume, qui lui sied d'ailleurs à ravir, car il n'est pas exempt de coquetterie. Même dans la classe bourgeoise, nombreux sont ceux qui l'ont conservé en dépit des voyages à effectuer dans les autres provinces, malgré l'étonnement qu'il produit, et peut être même à cause de cet étonnement. N'avons-nous pas vu pendant longtemps un parlementaire breton siéger à la Chambre des Députés, revêtu de son costume national, et Théodore Botrel lors de son voyage à Montréal, n'a-t-il pas

"fait sensation" en promenant sur nos boulevards son feutre orné de velours et sa "douce" la tête ornée de la si gracieuse "coiffe" de Pontaven.

Quimper au plutôt Quimper-Corentin, tire son nom de "Kember", mot breton qui signifie "confluent", et de St-Corentin qui fut le premier évêque de Cornouailles. La légende veut que cette ville ait eu son roi, le fabuleux Grallon, sur lequel des histoires naïves et charmantes sont encore racontées dans les campagnes.

Bâtie sur une petite rivière, l'Odet, elle a son cachet spécial, et ses maisons construites au bord même du cours d'eau, reliées à l'intérieur de la ville par de légères passerelles, donnent le soir à ses quais l'aspect d'une Venise en miniature.

A Quimper s'étale tout à son aise le véritable style de construction bretonne. Les rues du centre de la ville, même les rues les plus commerçantes, donnent l'impression d'une vieille cité féodale. A citer parmi les monuments, la cathédrale de St-Corentin qui est un bel exemple d'architecture gothique. Erigée sur l'emplacement de la première église construite à cette époque, elle fut commencée à la fin du XIIe siècle elle ne fut achevée qu'en 1515 par suite des calamités qu'engendrèrent la lutte de la France avec l'Angleterre.

Le monument, dont l'architecture porte l'empreinte du style gothique breton, affecte le plan d'une croix latine; il est composé d'une nef principale flanquée de bas côtés, d'un transept, d'un chœur entouré par un déambulatoire et offre cette particularité; l'axe du chœur est légèrement incliné.

Du grand portail au fond de l'abside il mesure 92 mètres de longueur, la largeur



totale de la nef est de 15 m. 70, la hauteur des voutes 20 mètres.

C'est le Concordat de 1802 qui rendit au culte la vieille cathédrale tombée pendant la Révolution aux mains d'Epilly évêque constitutionnel, et y rétablit le siège du diocèse sous le nom de Quimper et Léon.

A voir aussi l'Evêché, avec le reste de ses vieilles fortifications, et le Musée qui est remarquable et où les archéologues trouveront une précieuse collection d'antiquités gallo-romaines et bretonnes.

Quimper est une ville triste, peu commerçante, ville bourgeoise, dont la principale renommée réside dans sa fabrique de faïence. On en trouve encore aujourd'hui mais elle n'a plus le cachet que possédait l'ancienne fabrication. En voulant faire mieux on a fait moins bien. On voit trop que les enlumineuses naïves qui ornent la porcelaine et la faïence actuelle, ne sont que des pastiches des pièces anciennes enlevées à prix d'or. Il manque surtout à la fabrication présente la "franchise dans la naïveté" qui faisait tout le charme et toute la valeur des plats anciens. Il ne faut pas oublier que la vieille cité bretonne fut la patrie de Laennec, un des princes de la science médicale française, dont le nom est aujourd'hui porté par un des plus grands hôpitaux de la Ville Lumière.

## II

Tous ceux qui villégiaturent en Bretagne et qui désirent se documenter sur ses moeurs et ses coutumes se sont rendus à Brest et à Plougstaël. A Brest d'abord, parce que premier port militaire de France, on joint "l'utile à l'agréable" et tout en s'offrant le luxe d'une excursion pleine de saveur et de charme, le touriste peut également s'instruire en visitant le port,

l'arsenal et la rade.

Brest est une fort vieille ville sise à 54 kilomètres de Quimper sur la rivière "la Penfeld", merveilleusement située comme port militaire et possédant une rade immense pour ainsi dire unique au monde. Ce qui établit la supériorité incontestable de Brest comme point d'attache des navires de guerre, c'est le "goulet". En effet, la rade très profonde offre l'aspect d'une gigantesque bouteille, munie d'un col long et étroit. Lorsque les navires y sont entrés ils y sont parfaitement à l'abri et à l'aise, mais la difficulté consiste à y pénétrer et à franchir ce "goulot", sous le feu des batteries de côté, des torpilles sous marines et autres engins perfectionnés. L'accès de cette passe est hérissée de difficultés pour les navires qui ne peuvent attendre aucun secours, étant donné que seul un bateau trouve assez d'espace pour évoluer dans le chenal.

On peut affirmer que par mer Brest est une ville imprenable, et que la Nature s'est montrée un "stratège" accompli dans les travaux de défense de son port.

En tant que "ville", elle est protégée par une ceinture de remparts merveilleusement conservés, dûs à Vauban, le célèbre technicien du règne de Louis XIV. C'est d'ailleurs au cardinal de Richelieu et à Colbert que la France doit l'importance de son grand port militaire, car ce furent ces ministres qui les premiers comprirent toute l'importance de la situation géographique de Brest, et en firent un point de défense sur lequel se concentra l'attention de l'Europe toute entière.

La ville se divise en deux parties, Brest proprement dit, et Recouvrance. Ces deux portions de la cité sont séparées par la Penfeld, et reliées entre elles par un "pont tournant" extrêmement élevé. C'est un curieux spectacle que de voir

cette masse pivoter sur elle-même pour laisser passage aux formes imposantes des cuirassés ou des croiseurs, qui traversent ainsi la ville et vont d'eux-mêmes s'amarrer à quai devant l'arsenal, pour se ravitailler.

Brest est le prototype de la ville de la Basse Bretagne. Les maisons sont anciennes, les rues étroites, et nombreuses sont les "ruelles" comportant les traditionnels escaliers dont nous avons eu un avant goût en visitant Morlaix. La population bretonne de Brest est un peu mêlée par suite de l'élément maritime qui naturellement prédomine, nombreux sont les officiers marinières qui venant de Lorient, de Rochefort, ou d'autres points de la Côte, sont nommés à Brest, y installent leur famille et par là même établissent un cosmopolitisme, qui pourtant reste breton.

Brest comprend environ 80,000 âmes. C'est le siège de la Préfecture Maritime, de l'Ecole Navale, de l'Ecole des Mécaniciens, de l'Ecole des Mousses, des novices et apprentis marins, d'une Ecole de Médecine navale, et enfin de l'Arsenal qui occupe environ 9,000 ouvriers.

Cette dernière construction est de beaucoup la plus intéressante à visiter, pour deux motifs. D'abord parce que, on peut se rendre compte "de visu", du travail colossal nécessité par la mise en chantier d'un navire de guerre. En second lieu, parce que l'Arsenal établi sur l'emplacement de l'ancien "baigne des forçats", fourmille de souvenirs extrêmement intéressants. Les permissions pour visiter l'arsenal sont délivrées par la Préfecture Maritime, de même que pour les navires de guerre qui se trouvent en rade.

De très belles promenades entourent Brest, et le cours d'AJot, planté d'arbres séculaires, et situé sur les remparts dominant la mer à 40 mètres de hauteur, pré-

sente un coup d'oeil absolument unique.

En traversant la Penfeld, on tombe dans la seconde moitié de Brest, sorte de banlieue qui porte le nom de Recouvrance. Ce petit coin, moins aristocratique que la ville elle-même, est bien l'image des quartiers populeux dans les ports de guerre. C'est là que sont situées les immenses casernes du 2e dépôt des équipages de la Flotte, et le coup d'oeil vers 5 heures du soir ne manque pas de pittoresque. Les rues sont pleines de marins dont les "cols bleus", roulent et tanguent sur les trottoirs avec ce "chaloupement" particulier aux gens de mer. Le dimanche surtout, jour de repos, les "Mathurins" s'en donnent à coeur joie, les cabarets s'emplissent, on boit le "micamo", petite tasse de café coupée de brandy, on envahit les promenades, et les grandes artères de Brest sont pleines de "gas", qui promènent leurs fiancées toutes roses sous leurs jolies coiffes de dentelles. Il est facile de distinguer parmi ces couples, ceux qui sont en passe de conquérir sous peu le bonheur absolu, et qui verront bientôt leur flamme couronnée par la cérémonie nuptiale. A ceux-là seuls, la petite fiancée confie son "parapluie", cet objet de luxe qui semble se transmettre comme un précieux héritage dans les campagnes bretonnes. Il est certain que vu l'attention extrême apportée à cet ustensile, la jeune fille ne le peut confier qu'à celui qui mérite son estime et qui jouit de la plus absolue confiance. C'est un spectacle touchant que de voir ces beaux garçons, solidement râblés, l'allure un peu timide, porter gauchement le "riffard" familial d'une main, tandis que de l'autre ils serrent la petite menotte de leurs "douceurs", en songeant aux beaux jours à venir quand sera terminé le "service militaire." Ils ne sont pourtant pas difficiles dans

leurs rêves tous ces grands enfants de la Côte. Pour eux le bonheur est de pouvoir un jour posséder un bateau, une petite maisonnette à l'ombre du clocher de leur village et de subvenir aux besoins de la "maisonnée" en menant cette rude vie des pêcheurs bretons, à laquelle tous aspirent, malgré les terribles exemples que ne manque pas chaque année de leur fournir la "grande mangeuse d'hommes".

Le bateau pour le Breton de la côte est aussi indispensable que peut l'être le che-



Jeunes mariés en costume national

val pour l'Arabe. C'est vers lui que va son souci constant; entre ses quatre planches ballottées au gré des vents et des flots, s'écoule la majeure partie de son existence. Vivre dans la maison lui serait impossible; malgré toute l'affection qu'il porte à sa femme et à ses enfants, le marin étoufferait entre les murs de son habitation. Pour lui, la chaumière familiale, est l'oasis où le voyageur fatigué est heureux de se reposer un instant, où il peut étancher sa soif d'affection, remplir ses

yeux d'un spectacle qui lui est cher, faire provision de courage, mais ce n'est qu'une "halte", un temps d'arrêt dans sa vie, bientôt il se sent repris par la nostalgie du large, du grand ciel bleu, de la brise, et il repart joyeux dans l'inconnu. La mer le prend tout entier, le captive, le fascine. Il l'aime telle qu'elle est, qu'elle soit douce ou méchante; il ne lui reproche rien car il est fataliste, et sans murmurer se soumet à ses lois. Il lui doit tout, aussi lui consacre-t-il sa vie, dans un culte qui ne s'éteint qu'avec la mort. Il la sait jalouse, aussi lui donne-t-il largement sa part de tendresses, il la sait implacable dans ses fureurs, et il ne se croit pas le droit de murmurer. Il accepte tout d'elle, parce qu'elle lui donne tout, et qu'il sait qu'à elle aussi il devra payer bien cher l'impôt qu'elle vient de temps à autre âprement réclamer.

Et cet esprit de sacrifices librement consentis est bien celui qui rend forte et courageuse la population bretonne des Côtes, et qui fait d'elle la pépinière d'élite de la "marine française".



En face de Brest dans une dépression formée par la rade se profile le paysage de Plougastel, bordant le passage du même nom. Ce petit pays desservi par de légers vapeurs est très fréquenté par les étrangers qui y sont attirés par sa situation extrêmement pittoresque, et par les moeurs patriarcales de ses habitants. Ici le costume diffère un peu de celui de Morlaix de Quimper ou de Brest, du moins dans les couleurs. Chez les "Plougastels", le violet domine, et c'est un curieux spectacle d'assister à un "pardon" (fête locale) et de voir rutiler sous un beau soleil, toute ces couleurs voyantes, ainsi que les

coiffures coquettes et légendaires des femmes.

A Plougastel on est plus agriculteur que marin, et cette anomalie pour des gens en bordure de la mer, tient surtout à la fertilité spéciale du sol et à son climat tempéré par les chaudes effluves du "gulf-stream".

Roseoff cultive dans les mêmes conditions les champs d'artichauts et de choux-fleurs, Plougastel s'est adonné à la culture des fraises. Le fruit succulent y pousse, s'y développe d'une façon surprenante et ce sont des champs entiers de fraisiers qui s'étalent sous les yeux des visiteurs.

L'éloge de la fraise de Plougastel n'est plus à faire, et les gourmets l'ont sacrée Reine entre les Reines. L'Angleterre en raffole et à chaque saison des bateaux entiers portent à Londres le produit des côtes Armoricaines.

Plougastel est un gros bourg, qui ne se distingue pas beaucoup de ses autres congénères bretons, si ce n'est par son merveilleux calvaire de granit érigé de 1602 à 1604 à l'occasion d'une période de "peste". Il forme un monument carré que dominant trois croix de pierre dont celle du milieu supporte au-dessous du Christ les portraits de la Sainte Famille. Sur le perron du monument s'élève un groupe de plus de 200 statues formant un ensemble extrêmement artistique. A noter également la chapelle de St-Jean de Plougastel où a lieu le 24 juin de chaque année un pardon fort suivi, dénommé le "pardon des oiseaux".

Enfin ce qui a surtout fait la renommée

de ce petit pays et qui lui a valu les nombreuses visites étrangères, ce sont les mariages qui ne s'accomplissent qu'une fois l'an, quelqu'en soit le nombre. De très curieuses légendes se rattachent à cette vieille coutume, dont l'une ayant trait au droit de jambage féodal, mais on n'est pas encore nettement fixé sur la genèse de cette tradition, scrupuleusement observée, même de nos jours.

## ¶

Nous terminerons là cet article, qui n'est qu'un très faible aperçu d'une courte excursion au pays d'Armor. Peut être un jour revien(drons-nous sur ce sujet qui est une mine presque inépuisable pour tous les écrivains, les romanciers, les archéologues, en un mot pour tous ceux que séduit le spectacle de la Nature et qui se plaisent à suivre les évolutions d'un pays à travers les siècles.

Nous nous estimerons largement satisfait si ces quelques lignes font naître parmi la population Canadienne le désir de voir un jour cette terre de Bretagne qui fut le berceau de leur race, et si les quelques souvenirs que nous a fournis notre mémoire sur le pays que Brizeux dénomme si bien :

"La terre de granit recouverte de chênes"

a permis à nos compatriotes bretons de revivre un peu les heures lointaines de leur jeunesse écoulées à l'ombre des vieux clochers à jour.

# UN PEU DE TOURISME

—§—

PAR JOS. TRAVELLER

—§—



## LE CANON DE LA VILLE DE GAND

Avec la facilité de transport permise à celui qui écrit, comme à celui qui lit, franchissons quelques milliers de milles et arrivons au bout de la rue Longue de la Monnaie, près de la place du Marché, à Gand, en Belgique.

Nous y verrons une énorme et curieuse



relique du quinzième siècle sous la forme d'un canon plus terrible d'aspect qu'il ne l'est en réalité.

Le "Dulle Griete" comme l'appellent

les Belges, ne semble pas avoir été construit cependant de façon à en obtenir un bon rendement car le diamètre de "l'âme" n'est pas en proportion du poids total.

Il ne pèse, en effet, que seize tonnes—ce qui est joli—mais insuffisant lorsqu'on sait que le diamètre du projectile était de vingt-six pouces et demi.

La circonférence extérieure de ce montre, muet aujourd'hui, est de onze pieds et la longueur totale de dix-neuf pieds.

Au dessus de la "lumière" c'est-à-dire de l'endroit où l'on mettait le feu à la charge de poudre, on voit la Croix de St-André bourguignonne et les armes de Philippe-le-Bon.

Si ce canon a fait quelque dégât autrefois, son rôle est bien plus pacifique aujourd'hui, à preuve le bambin fort heureux de se servir de son ouverture comme d'un confortable fauteuil.

## LES BRODEURS AUX INDES

A peu près partout, ce sont des femmes qui se chargent des travaux de broderie;

Contre la **Fatigue**

si vous êtes abattu, courbaturé, déprimé, quelques doses prises suivant les directions de

**POUDRES NERVINES**  
de **MATHIEU**

exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral, ou autres drogues dangereuses, feront disparaître ces fâcheux symptômes en quelques instants.



25 Cents  
la boîte  
de  
18 Poudres  
—  
En  
vente  
partout  
—

Vous vous débarrasserez de cette mauvaise

**TOUX REBELLE**

avec le

**SIROP MATHIEU**

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et aux autres Extraits Médicinaux, qui soutient et guérit.

EN VENTE PARTOUT

**CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE**  
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

**Raoul Leboeuf**

Entrepreneur Plombier

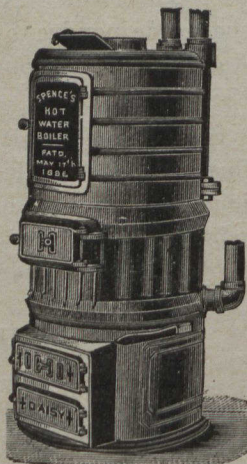
Poseur d'appareils  
à Gaz et Eau  
Chaude.

Réparations de toutes  
sortes, une  
spécialité

Brûleurs et Man-  
teaux à Gaz à  
bas prix.

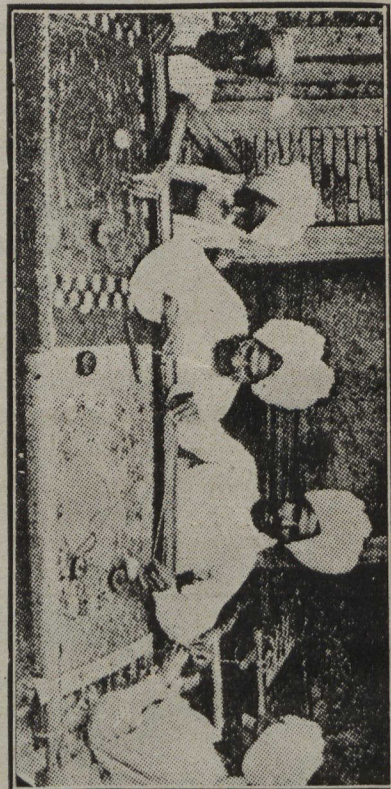
160 Rachel Est

Tel. Bel St-Louis  
4109  
MONTREAL



aux Indes, ce sont les hommes.

A Delhi surtout l'on voit beaucoup de ces artistes d'un genre spécial gagnant leur vie en composant, en soie de diverses couleurs les plus riches broderies que porteront ensuite les princes et les nababs.



Les brodeurs de Delhi ont même souvent travaillé à des robes ou des manteaux de couronnement et l'on se doute alors que leur travail était une véritable merveille de coloris et de patience.

— o —

A Paris (France) il y a 2115 boulangeries. Il y a trente ans, il n'en existait que 1523.

Atelier moderne défiant toute  
compétition.

# Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,  
**MONUMENTS FUNERAIRES EN TOUS  
GENRES D'UN TRAVAIL ARTIS-  
TIQUE IRREPARABLE.**

Constructions de Granit diverses  
Gros et détail. Tel. Up. 1466

Renseignements et estimations sur  
demande aux offices et ateliers.

675 Chemin de la Côte des Neiges  
Montréal.

## SAUVEZ vos CHEVEUX

Par l'usage du merveilleux

# Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les che-  
velures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur pri-  
mitive et ne présente aucun danger; mais  
ce ne sont pas les seules qualités de ce fil-  
tre régénérateur de beauté, il donne encore  
à la chevelure le brillant, l'abondance et  
la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

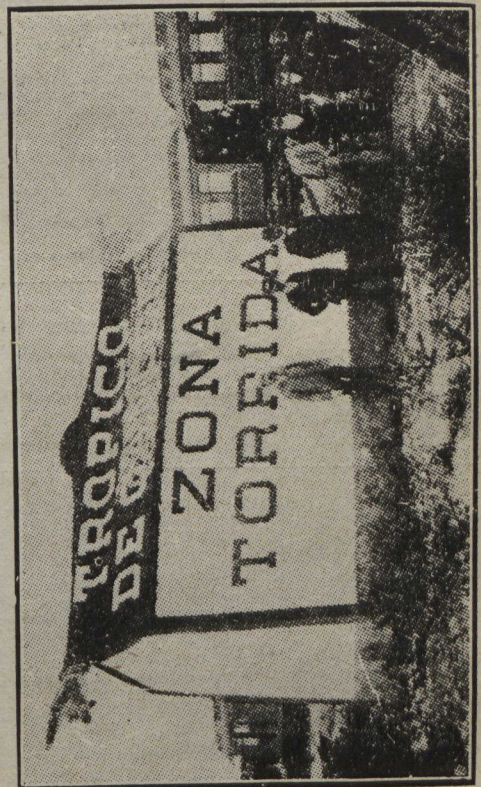
**LA COMPAGNIE R. J. DEVINS, Ltée.**  
en est de représentant général au Canada  
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

—§—  
En écrivant mentionnez la Revue Popu-  
laire.

## LE MONUMENT DU TROPIQUE DU CANCER

On sait que la terre est partagée—thé-  
oriquement—en cinq zones comprises en-  
tre cinq cercles imaginaires et qui se nom-  
ment zones glaciales, zones tempérées et  
zone torride.

Les deux cercles qui limitent la zone  
torride se nomment: Tropicque du Cancer  
pour celui du Nord et Tropicque du Capri-  
corne pour celui du Sud.



Si lon ne voit naturellement pas ces  
cercles, on peut quand même fort bien  
voir la place où ils passent grâce au cu-  
rieux monument qui est consacré, dans le  
Mexique à celui du Cancer.

C'est une construction de pierre por-  
tant sur chaque côté, en espagnol, l'indi-

# Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



## Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.  
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—J'en suis enchantée."

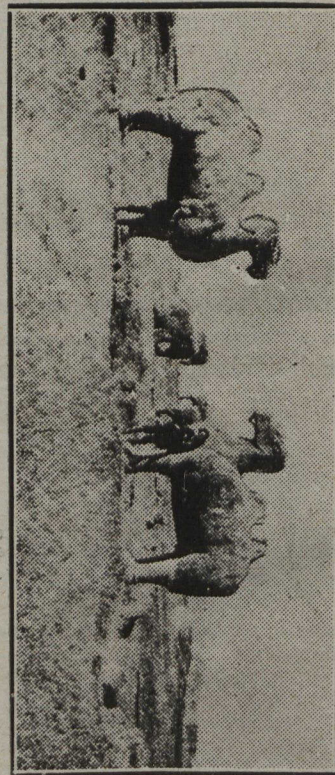
**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

cation de la zone regardant ce côté.

Un chemin de fer qui passe à quelques pieds seulement de cette frontière originale s'arrête souvent afin de permettre aux touristes de pouvoir stationner sous deux zones en même temps.

### DES CHAMEAUX CHINOIS

Ce sont de bizarres animaux plus sobres encore que leurs congénères d'Afrique car ils sont en pierre.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



**L'ONGUENT EXTIRPATEUR DES CORS GARANTI L. DE LIMBOURG, (de Paris) Pédicure Spécialiste.**

Attaché au Service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109  
Dépôt Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors Garanti,

**QUENNEVILLE & GUERIN,**  
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.

## EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

**Le Spécialiste BEAUMIER**

**A L'INSTITUT D'OPTIQUE**

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Contre la **Névralgie**

Des milliers de personnes souffrent de Névralgie, qui pourraient facilement s'en exempter avec quelques doses de

**POUDRES NERVINES**  
de **MATHIEU**

qui ne contiennent ni Opium, ni Morphine, ni Chloral.  
Prescrites aussi avec succès contre Maux de Tête, Migraine, Etat Nerveux ou Fiévreux, Fatigue excessive, Surmenage, Manque de Sommeil.



25 Cents  
la boîte  
de  
18 Poudres  
—  
En  
vente  
partout  
—

**LES MALADIES DE POITRINE**

cèdent aux propriétés curatives et fortifiantes du

**SIROP MATHIEU**

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux

**MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS**

**CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE**  
SHERBROOKE, P. Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

**L'HON. J. ALD. OUIMET,**  
C. R. C. P.

**J. U. EMARD, CHS. EMARD,**  
L.L.L.C.R. L.L.B.

**EMARD & EMARD**

**AVOCATS  
BARRISTERS**

**Edifice Liverpool & London  
& Globe**

**Chambre 79,**  
**112 RUE ST-JACQUES**  
Telephone Bel:1 Main 5790  
W. U. Code  
Cable Address: "Emard."  
**Montréal.**

Dans quel but a-t-on sculpté ces gigantesques animaux? C'est ce que l'on ignore aujourd'hui.

Ils sont situés près de la ville de Nanking sur le chemin qui mène aux tombes de la dynastie royale des Ming; comme ils ont été construits sous le règne de ces rois, de l'an 1368 à l'an 1644, on a sans doute voulu rendre ainsi à ces rois un honneur tout spécial en ornementant d'une façon coûteuse la route de leur tombeau.

Ces gigantesques animaux de pierre se voient en effet sur une longueur de plusieurs milles et rien n'est plus étrange que de voir ces immobiles factionnaires monter la garde dans la plaine, impassibles aux intempéries, chauffés par le soleil, lavés par les pluies et malgré cela conservant intacte comme au premier jour leur stature colossale.

Il n'y a pas que des chameaux mais aussi des éléphants également plus grands que nature.

Voilà des "statuettes" ornementales qui ne craignent certes pas les voleurs!

**DANS LES ROCHEUSES**

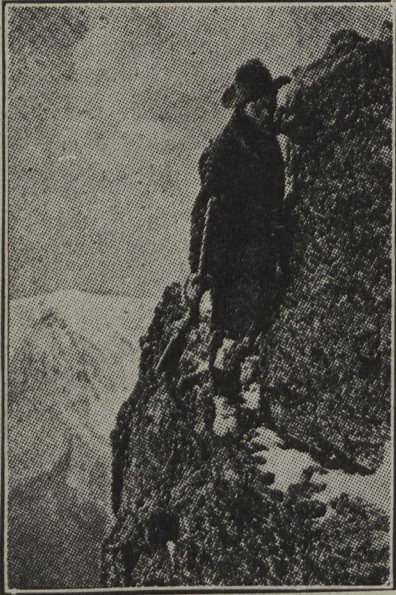
Amateurs de pittoresque, pourquoi donc aller chercher dans d'autres pays ce que vous avez en abondance au Canada?

Vous aimer gravir les rudes montées, franchir les ravins, escalader les neigeux sommets, passer dans des endroits où se risque à peine le moufflon?

Point n'est besoin d'aller visiter au loin les Alpes, vous avez tout cela dans les superbes Montagnes Rocheuses où vous pourrez tout à loisir vous livrer au plaisir de la chasse en même temps qu'à celui de l'excursion.

Voyez le hardi chasseur que nous vous présentons; l'endroit où il est pourrait

difficilement passer pour une salle de danse et cependant il a probablement plus



de plaisir d'être là que d'être au bal.

Sa crainte serait sans doute plus grande s'il lui fallait traverser une de nos rues à certaines heures et peut-être a-t-il raison...

Avec les mille dangers que présente aujourd'hui la circulation dans les villes on est souvent plus en sûreté sur quelque étroit sentier de chèvre surplombant de trois mille pieds le fond d'un abîme dans les Rocheuses.

Maison fondée en 1852. Tel. Bell Main 554

**Chs. Lavallée,**

Successeur de A. Lavallée.  
IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE et MUSIQUE EN FEUILLE

Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pelisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - - - Montréal

## Beauté et Fermeté de la Poitrine !



Disparition des creux des Epaules et de la Gorge  
par l'emploi de la Méthode Scientifique

La Méthode Scientifique, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur les seins, sans faire grossir les autres parties du corps.

Bienfaisant pour la santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix de la Méthode Scientifique, \$1.00

PROF. FRED. ROBERT,

Dept. 18,

Boîte Postale 2244, Montréal, Qué.

Toutes les correspondances sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée en joignant un timbre de 2 cents pour frais de Poste.

# La Voiture Idéale

## Car "ENGER" 1914

MODELE " P "

FORCE - SOUPLESSE - RAPIDITE

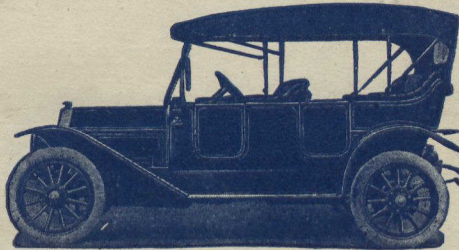
LUXE - CONFORT

4 Cylindres

- - -

40-45 Chevaux

Complètement équipée avec Capote démontable, Compteur automatique, Self starter électrique. Démarrage électrique. Eclairage électrique. Carrosserie de luxe. Capitonnage cuir, signaux, phares, lampes à l'électricité, glace de protection, livrée en couleur bleu-royal, gris ou vert.



### DESIGNATION DES PIECES

**MOTEUR** Milwaukee, 4 cylindres 4 1/2 x 5 1/4.

**REFROIDISSEUR** à pompe et à thermo syphon.

**TROIS** changements de vitesse.

**UNE MARCHE** ARRIERE.

**CARBURATEUR**, modèle Shebler, graisseur automatique.

**ACCELERATEUR** à pédale et à manette.

**COMPTEUR** de vitesse, (speedometer) Steward.

**CHRONOMETRE** marchant 8 jours.

**AVERTISSEUR** (Horn) électrique.

**CONTENANCE**, 5 ou 7 passagers.

**EMPATTEMENT** (wheel base) 120 pouces.

**PNEUS** 36 x 4. Dunlop ou Diamond.

**RESSORTS** avant, 38 pouces de long, 2 pouces de large.

**RESSORTS**, arrière, 50 pouces de long, 2 pouces de large.

**RESERVOIR** à gazoline, 18 gallons.

**MAGNETO** Remy (basse tension).

**ALLUMAGE** électrique North-East.

**CHASSIS**, acier pressé 3 x 16 d'épaisseur.

**PESANTEUR**, 3,200 lbs.

**VITESSE**, 5 à 60 milles à l'heure.

**Prix: \$2,150, à Montréal.**

Un catalogue spécial sera envoyé sur commande, s'adresser à  
**FRED. POIRIER, Jr., 200 Blvd St-Laurent, Montréal, P. Q.**  
**TEL. BELL: MAIN 2680**

# CIGARETTES DERBY



Des millions de

**CIGARETTES  
DERBY**

se vendent  
annuellement,  
simplement par ce  
que des milliers de  
fumeurs les pré-  
fèrent aux autres.

5c. le paquet  
partout.

